

La Bourgeoise pervertie

André Ibels

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

OO

En écrivant la Bourgeoise Pervertie, j'ai eu le désir d'abord, puis la certitude d'avoir écrit un roman de haute moralité humaine.

Tel n'a pas été l'avis des quelques éditeurs auxquels cet ouvrage fut soumis. Mais les éditeurs, heureusement, ne détiennent pas l'exclusivité de la critique et le droit absolu de la censure. Leur jugement, plus d'une fois, s'est trouvé en défaut. Il m'a donc fallu, non seulement me substituer à eux, mais encore, me substituant à eux, faire mieux qu'eux, quitte à gagner plus qu'eux, ce qui est presque une revanche en même temps qu'une protestation.

Je me suis décidé à faire cette édition de haut luxe, à tirage restreint.

Mon ouvrage a été tiré à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires.

Mes lecteurs, presque tous bibliophiles ou amis, y gagnent, en ce sens qu'ils ont une édition prise sur « l'original » ce qui, étant donné les mœurs littéraires actuelles, constitue une rareté pour ceux qui n'ignorent point la part de collaboration aussi étrange qu'imprévue que pas mal d'éditeurs imposent un peu trop souvent aux auteurs.

Les amateurs de livres et les bibliophiles ont donc entre les mains un livre d'une grande tenue typographique, tiré sur papiers luxueux, indestructible.

Pour des raisons qui sont, je crois, tout à mon honneur, J'ai refusé la collaboration d'artistes célèbres qui s'offraient à embellir mon ouvrage de traits et de couleurs. Je n'ai pas voulu « raccrocher » le lecteur.

Il ne s'agit donc point ici d'une édition dite « sous le manteau ».

⁂

La Bourgeoise Pervertie est le roman d'une nymphomane — mais non l'œuvre d'un érotomane.

Messieurs les docteurs en médecine ont assez excursionné dans la littérature pour que nous nous permettions quelquefois d'aller nous promener sur leurs terres. Ne vend-on pas, depuis de longues années, toujours avec le même succès, en toute liberté et à des prix très modiques, des livres dont les titres seuls ne peuvent manquer d'attirer et de retenir le chaland ?

N'aurions-nous pas, par hasard, les mêmes droits ; et le titre de docteur suffirait-il à permettre seulement à quelques-uns de faire certaines investigations dans le domaine psycho-physiologique ? N'aurions-nous pas, nous aussi, littérateurs, le droit de relater, de consigner ce que nous croyons être des vérités ?

Je ne le pense pas.

Je le pense d'autant moins que j'ai observé, non sans quelque étonnement, chez presque tous les médecins une acceptation absolue des morales courantes qu'ils devraient, au contraire, combattre de toutes leurs forces et de tout leur savoir au nom de la Morale Naturelle, la seule qui soit logiquement humaine.

Certainement, il faut excepter les médecins qui s'occupent très sérieusement de psycho-physiologie, comme le docteur Pierre Vachet, par exemple, pour lequel les questions sexuelles sont, avec raison, de tout premier ordre.

Cependant, je n'ai pas encore constaté, de la part des médecins en général, le grand geste courageux, le geste qui libère. Ils acceptent comme N'importe-Qui la morale chrétienne qui est à la base de la morale sociale dans tous les pays dits civilisés. Ils conviennent toutefois que la morale courante s'éloigne de plus en plus de la morale naturelle, que celle-ci varie encore selon les pays et les climats, mais aucun d'eux n'a l'audace de s'élever — surtout en ce qui concerne les questions sexuelles — contre la morale existante, si antinaturelle, et qui ne saurait vivre une heure si l'Hypocrisie n'était là pour couvrir toute cette marchandise aussi désuète qu'avariée, et plus ridicule après tout qu'odieuse.

Rappellerai-je qu'un Président de la République, invité à une manifestation contre le « terrible fléau », menaça de s'abstenir de paraître si le mot « syphilis » n'était rayé du programme ; qu'un Ministre de l'Hygiène sociale, défendit l'emploi de ce même mot dans des affiches officielles et qu'enfin un Ministre des Postes refusa tout dernièrement l'autorisation de faire de la propagande contre le mal dont ne se gênent guère pourtant de mourir des Présidents de République et des Ministres ?

Pauvres Tartufes ! Comme si on ignorait le nom de leurs hétaïres, les menus de leurs fins soupers et la désinvolture avec laquelle la majeure partie de nos conducteurs de peuples traitent ordinairement la morale courante.

Que Barras soit roi, sénateur ou député, Mlle Lange est toujours la Reine. Heureux encore, estimons-nous, que des cataclysmes ne naissent plus des rivalités de nos maîtres.

⁂

Quoi qu'il en soit, à l'heure présente, la question de l'Amour est pourtant assez grave pour que l'on s'en occupe loyalement, à visage découvert et non masqué. Il y a un fait ; et, ce fait, il ne faut point le perdre de vue : Il existe un homme pour dix femmes. Avec la morale courante qui n'admet que la monogamie, il y a donc neuf femmes qui seront privées durant leur vie et d'amour et de maternité. La morale courante a senti tellement son épouvantable injustice qu'elle-même relâche ses nœuds et absout déjà les filles-mères et acquittent les bigames. Mais alors, pourquoi ne pas franchement mettre le fer rouge dans la plaie et admettre d'un coup le matriarcat d'abord, la polygamie ensuite ? Les sociétés s'arrangeront comme elles le voudront ; mais, du moins, dans son principe, le droit humain d'aimer et de procréer comme il sied, triomphera.

Le mariage temporaire serait aussi un acheminement vers l'union future. En tous les cas, il conserverait la dignité des deux conjoints. Quant à la question de protection et de recours, elle resterait toujours question de contrat. Certainement alors, le mariage temporaire permettrait à pas mal de jeunes filles de convoler, quelque temps, en justes noces — ce qui sauverait encore pour un temps la barque du mariage, si ballottée sur les flots de l'athéisme moderne, si désemparée au vent des nouvelles philosophies et qui fera eau de toutes parts au jour sombre de la prochaine Tempête Sociale.

Toutes les vérités sur l'Amour, le grand savant Charles-Henry les a condensées dans une simple petite phrase : « En amour, le seul maître qui commande, c'est l'instinct ». Toutes les lois sociales, anciennes ou modernes, viennent s'abîmer aux pieds de cette vérité contre laquelle rien ne prévaut. Le désir, le plus violent de nos désirs, est celui qui porte non seulement un sexe vers l'autre, mais encore un sexe vers un même sexe. Toutes les entraves que l'homme s'est données ou qu'on lui a imposées sont vaines. Sapho « qui a chanté elle-même sa lubricité et qui fut amoureuse à la raye » ; les Mignons, qui se provoquaient sous les portiques du Louvre ; Onan, qui répandait sa semence par terre, en s'adonnant à leurs penchants n'obéissent qu'à leur instinct : leur seul maître. Entre le vagissement certainement douloureux de l'enfant à sa naissance et le dernier soupir effroyable de l'agonisant, se trouve, ma foi, un temps assez court, puisque limité, que nous sommes en droit d'employer de notre mieux. Que les vaniteux cherchent la gloire et les honneurs et que les simples cherchent l'argent dans le travail, c'est parfait ; c'est leur droit ; mais qu'on laisse donc en paix ceux qui ne trouvent de la joie que dans l'amour et uniquement dans l'amour. L'homme est de moins en moins le jouet de ces adroits charlatans qui, abusant sans pitié de sa crédulité et établissant leur empire sur les qualités surnaturelles qu'ils affectent, mais ne possèdent pas, ont prétendu dévoiler les secrets de l'avenir et connaître ceux que le passé tient cachés dans son sein. Eh bien non, l'homme libre, l'homme libéré, n'entend plus être la dupe de ces jongleurs, qui, tout en l'amusant ou en prenant des attitudes de Croquemitaine, couvrent ses yeux du bandeau de l'ignorance et de la superstition.

Nous estimons que l'immortel ouvrage de la Nature mérite d'être couronné par l'Amour, et l'Amour sous toutes ses formes.

Comme l'écrit Pierre Louÿs : « Le corps a ses appétits à lui qu'il lui faut satisfaire, car l'amour pas plus que la faune ne déshonore ». L'amour n'a rien à perdre quand il est libre et nu ; Épicure, qui est le plus sage des hommes, avait raison de s'écrier : « La volupté est et doit être le mobile tout puissant de notre espèce ». Toutes les lois coercitives contre l'Amour sont mauvaises ; à plus forte raison les lois édictées contre ceux qui exaltent l'amour, l'amour et l'amitié ; car entre l'amour et l'amitié, la barrière n'a que l'épaisseur du sentiment humain — si j'ose m'exprimer ainsi, — et non cet infini lumineux dans lequel nos amoureux épris de clair de lune, aux heures passionnées, envoient à tour de rôle et quelquefois ensemble… leur âme.

Les suppositions des Chrétiens, suppositions d'ailleurs toutes gratuites, d'un péché originel qui aurait perverti la Nature de l'homme et d'un Dieu de Toute Bonté qui se serait amusé à mettre du vice dans ce qu'il a créé de plus noble : l'Amour, ne sauraient être comprises et surtout acceptées par les vrais déistes.

La perversion, en amour, est une vertu aristocratique. N'a pas du tempérament qui veut.

La passion est en droit de varier les moyens de donner du plaisir sans que la morale ait à intervenir.

⁂

Mais hélas, le propre des passions étant de devenir plus violentes, en raison de la résistance, il faut plus plaindre que condamner les exagérés et les exagérées de l'amour ; par exemple, les femmes qui sont atteintes — comme Régina Sutter — de nymphomanie ! « Car elles ne gardent plus aucune

mesure ; et ce sexe si bien fait pour une molle résistance, pour étaler tous les charmes de la timide pudeur, déshonore dans cette affreuse maladie ses attraits par les plus sales prostitutions ; il demande, il recherche, il attaque ; les désirs s'irritent par ce qui semblerait devoir suffire pour les assouvir, et qui suffirait en effet, si le simple prurit de la vulve sollicitait le plaisir. Mais quand le foyer du désir est le cerveau, il s'accroît sans cesse ; et Messaline plutôt lassée que rassasiée, court sans relâche après le plaisir et l'amour qui la fuit avec horreur ».

Ce n'est pas toujours de gaîté de cœur que le romancier peint les malheurs d'une femme douce et sensible ; mais si du tableau présenté peut résulter, pour celui qui regarde avec fruit une leçon de soumission aux ordres de la Nature, qui veut, en amour, beaucoup plus de liberté mais qui condamne et punit férocement les exagérations ; et si ce tableau peut servir d'avertissement aux libertins et aux libertines qui se laissent aller sans réflexion et avec trop de complaisance sur les routes fatales : le but de haute morale humaine que s'est assigné l'écrivain est atteint.

A. I.

01

Son sac de livres et de cahiers à la main, gantée, une voilette noire attachée coquettement à sa toque de fourrure, l'air d'une élégante petite Parisienne, la jeune Régina Sutter, fière de ses douze ans fêtés cérémonieusement la veille en famille, se dirigeait, en pressant le pas, vers l'institution Bouillon-Lecreux située, à quelques cents mètres de chez elle, au 19 de la rue Meslay.

Tout en regardant les fiacres, les omnibus à impériale et les camions qui sillonnaient avec un bruit de ferraille la Place de la République, la gamine ressassait à mi-voix sa leçon d'Histoire contemporaine :

— « L'Indépendance des États-Unis fut reconnue par l'Angleterre par le Traité de Versailles… 1783, 1783, 1783, 1.7.8.3. dix-sept cent quatre-vingt-trois : Je ne me rappellerai jamais cette sale date… du reste les dates et moi ?… 1783… Tant pis, Mlle Tranquille-Colette Arnoult me soufflera… « Enchaînons », comme dit Papa, quand il sort du théâtre de la Porte Saint-Martin où nous allons quand le Père Brolais nous donne des places, le pauvre vieux !…

— « La France, par ce glorieux traité, reconnaissait ses possessions aux Indes, aux Antilles et… et… », et puis : Zut, zut, pas moyen de me souvenir ; il y a un nom de tabac après… Je m'en fiche, Colette me soufflera le reste… 1783, 1783 — sale date ! — Si je suis punie, Colette se fera punir aussi. Ce sera bien fait pour elle… comme ça, nous pourrons nous amuser ensemble et on s'embrassera comme l'autre fois. C'était si bon ! Mon Dieu, pourvu qu'il ne pleuve pas et que les copines aillent jouer dans la cour ?…, mais il n'y a pas de danger, il fait beau.

En effet, la matinée printanière était claire, quoique quelques gros nuages au ciel, légèrement grisonnants dans les dessous, roulaient à vive allure. La fillette, malgré le soleil dont elle avait plein les yeux, s'était arrêtée pour regarder la statue de la République dont on avait, quelques années auparavant, envoyé à New-York un exemplaire colossalement grandi et que les Américains venaient splendidement d'inaugurer. Machinalement, elle répé-

tait inlassablement son : 1783, sans même se douter de la coïncidence de sa leçon avec la grande statue de bronze.

La rue Meslay montée, au moment où elle allait franchir la porte de l'institution, elle aperçut Colette qui, le nez en l'air, arrivait tout doucement, de son petit pas léger et lent.

Régina lui fit signe de se presser.

Treize ans, brune, des traits fins, des yeux bleus, presque verts au soleil et pleins de paillettes d'or, Colette était d'un abord sympathique.

Elles s'embrassèrent, se prirent par le bras pour entrer dans l'institution.

— Tu sais ta leçon ? interrogea tout de suite Régina.

— Moi ?... et toi ?

— Pas eu le temps d'apprendre, ma chère. Hier au soir, toute la famille réunie pour fêter mes douze ans. Je me suis couchée à onze heures. Aussi, ai-je compté sur toi pour me souffler sérieusement ma leçon d'histoire ; n'oublie pas surtout le : 1783, cette sale date que je ne puis faire entrer dans ma caboche. 1783 et aussi les colonies des Antilles... voyons : Ta... Taba... gie... non... Tabago... c'est cela. « Tobago, Sainte-Lucie, les îlots Saint-Pierre et Miquelon et le droit de pêche à Terre-Neuve ; en Afrique, Corée et le Sénégal... L'Espagne ».

Colette l'interrompit :

— Cela suffit. Tu sais bien, Gina, que Mlle Bouillon ne nous laisse dire — ou lire — à chacune d'entre nous que quelques lignes... de sa fameuse Histoire Contemporaine.

— Allons, Régina Sutter et Colette Arnoult, pressons-nous, vous n'êtes pas en avance ; dépêchez-vous ou gare ! Vous savez, il y a une retenue pour les deux dernières retardataires.

C'était Mlle Bouillon qui, du pas de la porte, les interpellait en tapant dans ses mains.

Les deux gamines prirent le pas de course et franchirent la porte de la classe, non sans recevoir une amicale bourrée de la directrice.

Mlle Bouillon, excellente vieille fille, se donnait volontiers des airs méchants. Personne foncièrement placide de cœur et d'âme que Mlle Bouillon. Au bout de ses lèvres très charnues, elle envoyait, à tort et à travers, à ses élèves, des punitions, en insistant sur la réalité intangible de ces punitions jamais maintenues malgré sa cruelle affirmation qu'elle ne faisait jamais grâce. Certainement, elle ne voulait jamais faire grâce, mais voilà, comme elle omettait de coucher sur papier le nom des délinquantes, celles-ci, après la classe, s'en allaient ; et, si, par hasard, Mlle Bouillon les arrêtait et leur demandait le nom des élèves punies, toutes se regardaient avec une innocence parfaitement jouée, si bien jouée que Mlle Bouillon affectait de n'être plus très certaine d'avoir puni… et disait :

— Tiens, je croyais avoir puni…

Toutefois, si le temps était à la pluie ou si le froid était trop intense, alors, toutes les élèves, d'un commun accord, levaient la main, s'accusaient, donnaient des détails sur la cause de la punition, tellement de détails, que Mlle Bouillon, d'abord abasourdie, n'insistait pas.

Elle voulait bien oublier mais jamais pardonner — affirmait-elle malgré tout.

Seulement, en souriant, elle quittait la classe en laissant tomber :

— Vous savez, quelques instants avant le prochain cours, vous êtes toutes autorisées à aller prendre un peu d'air, l'Hygiène avant tout.

Et, très digne, elle sortait.

Curieuse personne que Mlle Bouillon, l'associée de Mme Lecreux. Fille unique, d'un de ces vieux savants officiels bornés, égoïstes aussi, qui passent leur vie en pliant tous ceux qui les entourent à leurs idées et à leurs manies, elle avait vécu, après la mort de sa mère, près de ce père, historien quelconque, le servant et comme une domestique et comme un secrétaire. Angèle Bouillon avait été gratifiée à sa naissance d'une laideur assez visible pour écarter d'elle tout amoureux. Aussi, sa trentième année passée, au moment où le « Maître » s'éteignait sans honneur, presque ruiné par ses livres d'histoire qu'il s'obstinait à faire éditer à ses frais, avait-elle pris le très sage parti de réaliser ce qui lui restait de fortune et d'aller s'associer avec sa vieille amie Mme Lecreux, toujours malade.

— De cette façon, avait-elle pensé avec philosophie, j'aurai toujours des enfants et sans avoir l'inconvénient de les fabriquer.

Au temps où elle était secrétaire de son père, elle avait également composé un Précis d'Histoire Ancienne et Moderne en 150 pages ; et, comme son père, elle l'avait édité ; seulement, elle en trouvait, elle, l'immédiat écoulement près de ses élèves. Quoique

munie de son certificat de grammaire, cela ne l'empêchait point de professer en dilettante.

Elle avait dit à ses élèves :

— « Voilà, j'ai écrit un petit livre d'Histoire Ancienne et Moderne… un abrégé, un résumé. C'est mon cours. Il est donc naturel qu'il soit entre vos mains. Il se trouve à acheter d'ailleurs sur la liste des livres de la pension.

Mlle Bouillon s'était assise, avait ouvert un livre et, une plume à la main, commença à écrire. Sans lever la tête, elle dit :

— Colette, votre leçon ?

Debout, Colette, commença :

« Le bailli de Suffren s'immortalisait en 1782, par quatre victoires navales sur les flottes anglaises qui avaient perdu leur renom d'invincibles…

Puis, Colette, très naturellement, prit le Précis d'Histoire Ancienne et Moderne, l'éleva à la hauteur désirable pour ses yeux, et continua, cette fois, en lisant :

— « Cependant, le Comte de Grasse, attaqué par des forces supérieures, perdit une bataille… »

— Assez, c'est bien, à la suivante, trancha Mlle Bouillon.

Une mignonne blondinette, sans même se lever, le livre sous les yeux, continua d'une voie séraphique :

— « Cependant le Comte de Grasse, attaqué par des forces supérieures, perdit une bataille près de l'île des Saintes, contre l'amiral Rodney (1782). Les troupes franco-espagnoles avaient

assiégé vainement le rocher de Gibraltar. Des deux côtés, on était las de la guerre, qui, à cette époque de piraterie, désolait le commerce. L'indépendance des États-Unis était désormais assurée.

— Assez, c'est bien, à la suivante.

D'autorité, Régina Sutter se leva. Sans prendre le fameux résumé, elle poursuivit :

— « L'Angleterre le reconnut au traité de Versailles… au traité de Versailles.

— 1783, souffla Colette.

— 1783…

— Ouf ! 1783… La France, par ce glorieux traité, recouvrait, ses possessions aux Indes, aux Antilles… aux Antilles…

Elle se tourna vers Colette :

— Aux Antilles ?…

Colette lui mit le livre sous les yeux.

De la même voix, Régina continua :

— « Non, je ne veux pas, non, je ne veux pas, j'ai promis à maman de ne jamais lire… mes leçons, mais je n'ai pas promis de ne pas me les laisser souffler ; si l'on ne me souffle pas, je ne saurais pas ma leçon voilà tout, j'en serais quitte peut-être pour attraper une retenue et tout sera dit, mais ce n'est pas bien… Aux Antilles… un nom de tabac…

Sans lever la tête, sans doute toute à ses écritures, Mlle Bouillon laissa tomber :

— Assez, c'est bien, à la suivante :

La suivante, le livre à la main, sans se lever non plus, énuméra les îles des Antilles. Comme la leçon n'allait pas plus loin que la Constitution Fédérale qui, en 1787, avait organisé sur des bases libérales la République des États-Unis, elle continua à son tour de la même voix monotone par raconter sa petite histoire :

— « Comme j'ai tout lu, ma pauvre Demoiselle, je vais aller me promener avec Washington au Parc Monceau, mais vraiment je préférerais y aller jouer avec mon petit cousin qui est en ce moment à la maison. La suivante n'a qu'à recommencer la leçon. Moi, je ne la sais pas ; avant l'entrée en classe, je n'avais pas même ouvert votre livre.

— Assez, c'est bien, à la suivante, conclut Mlle Bouillon, plus que jamais l'air absorbé par son travail.

Et les récitations s'égrenèrent sur toutes ces petites lèvres, sans que celles-ci aient même esquissé un sourire.

L'habitude !

Il n'en était rien. La veille des grandes vacances, cette année-là, au moment où toutes les élèves se préparaient à partir, Mlle Bouillon demanda soudain un peu de silence :

— Mes bonnes petites amies, leur dit-elle, c'est la dernière fois que je vous ai fait la classe. Je pars, et pour toujours, dans le Midi me reposer. J'ai pris cette détermination hier après avoir consulté mon médecin. Je suis très fatiguée. Je n'ai jamais été bien sévère avec vous, mes enfants, car je vous aimais toutes beaucoup, beaucoup. À présent, je vais vous faire un aveu. Mes pauvres petites, j'ai tellement souffert durant ma jeunesse par l'Histoire, à

cause de l'Histoire, que je voudrais bien avoir écrit la dernière. C'est pourquoi, je vous ai toujours laissé lire vos leçons dans mon petit livre et c'est avec intérêt que j'écoutais ce que vous vouliez bien y ajouter de votre cru. Je suis sûre, hélas, que malgré toute ma bonne volonté à ne pas vous avoir voulu enseigner l'Histoire, vous la connaissez quand même aujourd'hui. Vous l'avez tellement lue ! Je le regrette.

Les élèves s'étaient regardées avec un étonnement muet dans les yeux. Pas une n'avait compris la leçon de grande bonté et de sagesse que venait de leur donner Mlle Bouillon.

— Elle est toc-toc, avait déclaré Colette à la sortie.

Et Régina Sutter qui laissait volontiers les autres penser pour elle, avait ajouté cette fois :

— Tout de même, elle n'aurait pas dû nous dire ça. Moi, par exemple, j'ai toujours appris mes leçons.

Régina, même enfant, n'aimait pas le scandale et la conduite de Mlle Bouillon, payée pour donner des leçons et les donnant mal avec l'intention manifeste que celles-ci ne profitassent pas, lui semblait une action excessivement répréhensible.

Par contre, elle ne se blâmait point de se prêter aux caresses cachées de Colette, — de Colette qui faisait d'elle tout ce qu'elle voulait.

Cela, au moins, personne ne le savait et ne le saurait jamais.

02

Depuis cinq ans, la famille Sutter allait passer les mois de juillet, d'août et de septembre à la mer. Par la voie des annonces, on s'enquérait d'un petit trou pas cher, on entrait en correspondance avec des propriétaires, on s'entendait sur le prix de deux ou trois chambres, quelquefois d'un pavillon et l'on s'embarquait à un jour déterminé pour profiter entièrement des « billets de vacances ».

Cette année-là, la famille Sutter et la famille Arnoult s'étaient associées pour louer à Onival-sur-Mer une villa pompeusement dénommée Les Mouettes. Les Sutter et les Arnoult avaient fini par faire connaissance. L'amitié qui lie les enfants oblige souvent les parents de se fréquenter. Par bonheur, on sympathisait. À présent, on allait ensemble au bois de Vincennes ; ensemble, on se rendait au concert, au théâtre. Quelquefois, on se rendait visite, on s'invitait même le soir pour prendre le thé en commun.

Les Sutter étaient originaires de Suisse ; le grand'père Sutter, sur la fin de sa vie, caissier d'une grande banque, s'était fait naturaliser Français sur les conseils du pasteur Muller, car les Sutter, calvinistes fervents, ne manquaient jamais, quand il s'agissait de prendre des déterminations graves, de consulter leur pasteur.

Le vieux père Sutter était mort quelque temps après la signature de la paix qui mettait fin à la guerre de 1870-71. Il laissait un fils Octave Sutter, lequel, entré dans la même banque que son père, en avait pris peu après la place. Il avait épousé une jeune fille qui lui avait été présentée par le pasteur Muller, une demoiselle Solange Vibert, comme lui également calviniste et comme lui, d'origine genevoise. Le ménage semblait heureux. La surface

est le principal dans toutes les familles bourgeoises ; tout est pour le mieux, surtout dans les familles protestantes quand la surface semble honorable. Régina était fille unique. Il y aurait eu bien d'autres enfants, mais Mme Sutter « prise » trop souvent, était devenue experte dans l'art des avortements. Pour ces opérations, le mari fermait les yeux et on oubliait de consulter le pasteur. Ce dernier n'était point non plus consulté sur certaines sorties que Solange faisait une ou deux fois par mois et desquelles elle retirait un chapeau, un jupon de soie très froufroutant, un bijou… fruits, prétendait-elle, des économies de ménage.

Alexandre Arnoult, avant tout, tenait à la réputation d'être un bon, un excellent Français. Il croyait en avoir fourni les preuves lors du Boulangisme, car il était de ceux qui s'étaient bravement, farouchement, couchés sur les rails, devant la locomotive qui devait emporter le brave général, en exil, à … Clermont-Ferrand…

Alexandre Arnoult était aussi Français parce qu'il aimait la bonne vie, les belles femmes, la rigolade, le bon vin, les chansons et les bonnes histoires, après ou avant manger.

Commis-voyageur de son état, il vivait peu chez lui. Sa femme : Yvonne, fille d'un officier supérieur — (un simple commandant !), — avait été élevée à la Légion d'Honneur. Elle savait un peu de latin, beaucoup d'histoire, pianotait avec goût et savait jeter des fleurs sur des papiers rares, d'une « manière artiste ». Par contre, elle avait un profond dégoût pour le ménage, la cuisine et la vaisselle. Aussi, en l'absence de son mari, mangeait-on des plats pris chez un proche traiteur et, le soir, invariablement de la charcuterie. On ne nettoyait aussi que les jours où Alexandre Arnoult était attendu, car Alexandre Arnoult était aus-

si Français du côté des colères. Or, quand ça n'allait pas, Alexandre Arnoult gueulait.

— De gueuler, ça me calme, déclarait-il.

Mais il « gueulait » ferme.

Sans dot et sachant la vie de travail et de solitude qui l'attendait, Yvonne avait préféré épouser le premier garçon qui s'était présenté. Le plus mauvais mari, le plus vilain lui semblait préférable à la course au cachet dans des rues boueuses ou des omnibus empuantis. Et puis Alexandre Arnoult, malgré tout, n'était pas méprisable comme époux. C'était un travailleur, un roublard, un malin.

Yvonne passait son temps à lire des romans et un peu tout ce qui lui tombait sous les yeux ; des vieux feuilletons, des traités de philosophie, de jardinage, etc… Rien ne la rebutait. Elle lisait patiemment, cherchant à comprendre, cherchant même à retenir « à se faire une idée » — (c'était sa phrase) — et comme elle possédait une excellente mémoire, dans son entourage, on la jugeait très savante. Son mari l'avait surnommée : « Madame Je sais tout ».

Sur la trentaine, elle avait eu un amant. Encore pour « se faire une idée ». C'était un professeur rencontré dans un salon lorsqu'elle était jeune fille et qui, retrouvé, avait assuré, la voix mouillée, l'avoir aimée sans oser alors se prononcer. Cette liaison n'avait pas duré. S'habiller, sortir, risquer d'être prise, d'avoir un autre enfant qui ne serait pas de son mari…, tout cela compliquait par trop son existence. Elle avait profité des vacances pour espacer les rendez-vous. D'ailleurs, le professeur l'avait ennuyée du jour où elle s'était aperçue qu'elle en savait au moins autant

que lui et aussi parce que ses sens étaient calmes ; que son mari, à ses retours de voyage, littéralement, l'éreintait. Néanmoins, elle avait revu son amant, quelquefois pour se désennuyer, mais presque toujours en ami, car elle s'arrangeait pour ne plus tomber et trouvait cent prétextes pour ne presque jamais se donner. Elle s'en tirait la plupart du temps en lui laissant prendre quelques privautés dans le fiacre qui la ramenait au coin de sa rue. À la longue, comprenant qu'elle se donnait avec déplaisir, le professeur s'était éloigné. Par hasard, plus tard, il avait fait la connaissance du mari dans un petit café où Alexandre Arnoult, lors de ses séjours à Paris, allait se rappeler la vie de province qu'il aimait en jouant aux cartes ou en faisant des parties de billard. L'ex-amant était devenu le camarade de café, puis l'ami du mari. La stupéfaction d'Yvonne fut grande le jour où son époux lui amena le professeur à dîner.

Il se nommait Raoul de Poter et écrivait son nom en deux mots, en gardant toutefois le D majuscule, ce qui était une manière d'affirmer qu'il n'était pas noble mais que jadis, sa famille était d'importance, etc… Et cela faisait toujours son petit effet. Ce n'était pas un mauvais homme. Il avait eu une enfance triste et avait connu la misère. Fils d'un petit fonctionnaire, il avait voulu devenir un grand professeur. Après avoir obtenu bourse sur bourse, il avait fini par conquérir tous les titres universitaires ; seule, l'agrégation le fuyait. Il s'en était consolé en acceptant une place de professeur au lycée Michelet. Avec les répétitions supplémentaires, il arrivait à vivre convenablement. Par prudence et aussi par honnêteté, il ne voulait pas se marier dans la crainte de donner à la Misère un nouvel asile. Il avait bien tenté de reprendre complètement Yvonne, mais celle-ci s'était farouchement défendue et l'avait même menacé de tout dire à son mari

s'il persistait. La sachant capable de mettre sa menace à exécution, il s'était alors tenu tranquille. Cependant, un jour, lors d'une de ces longues absences de son mari, il s'était traîné à ses genoux, les larmes aux yeux, la suppliant de se donner encore une dernière fois. Il avait tant insisté qu'elle avait consenti, sans scrupule, car elle n'ignorait pas qu'en ses tournées, son mari, de son propre aveu, n'hésitait pas à profiter des occasions qui s'offraient à lui. Comme c'était un jeudi, elle avait donc prié les Sutter de garder Colette et s'était rendue pour la dernière fois chez Raoul De Poter où — pour la première fois ! — elle avait trouvé du plaisir, aux libertines caresses de l'amant. Depuis, mais sans se l'avouer, elle conservait un regret assez vif de cette rupture. Pourtant, elle n'avait jamais rien dit, ni rien fait pour reprendre M. de Poter. Par orgueil et paresse aussi, elle avait voulu être fidèle à l'engagement pris.

Àprésent, sa fille Colette seule l'occupait. Elle venait d'atteindre ses 14 ans et, depuis six mois, elle était, de par la nature, sacrée femme.

— « En même temps que Régina ! » avait déclaré Colette, nullement étonnée de ce qui lui arrivait. Cependant, cette coïncidence n'avait pas frappé Yvonne Arnoult, parce que les deux fillettes avaient le même âge.

Alexandre Arnoult avait fêté l'événement à sa manière, en rapportant de Reims un panier de vin de Champagne, cartelisé à souhait, et il avait bu aux amours futures des deux gosses, tout en déclarant ouvertement que, si jamais « la sienne » fautait, le séducteur n'avait qu'à marcher droit, car les revolvers ne parlaient pas tout seuls…

Cet excellent homme qui se vantait de collectionner une trentaine de virginités, qui en tirait gloire et orgueil après boire et qui poussait la vanité, devant sa femme, jusqu'à faire étalage de ses conquêtes, en province, avait des idées particulières sur son honneur à lui. Il allait à l'Ambigu et au Gymnase pour constater que les épouses adultères étaient toujours punies férocement et déclara la France « foutue », le soir où un mari trompé s'était avisé de pardonner.

Ses conquêtes étaient habituellement les petites bonnes d'hôtel qui font presque partie de la literie et des malheureuses ouvrières mal rétribuées qui appelaient quelquefois la prostitution à leur secours, pour payer le terme ou s'acheter la robe de saison. Dans le tas, évidemment, se trouvaient quelques femmes curieuses, vicieuses, qui s'étaient laissées charmer par l'entrain de ce Gaudissart de troisième ordre qui arborait à sa boutonnière les palmes académiques.

Alexandre Arnoult, en effet, était officier d'Académie ! Il avait conquis ces palmes dans un banquet politique dans lequel il s'était subrepticement glissé. Par hasard, on l'avait placé à côté d'un chef de cabinet, assez timide, débarqué avec un nombre respectable de décorations de tout ordre. Amusé par la faconde du commis-voyageur, le prenant sans doute pour un personnage influent de l'endroit, il l'avait solennellement décoré à la stupéfaction des assistants. Alexandre Arnoult avait trouvé cela tout naturel ; c'était lui d'ailleurs, qui avait fait le discours de remerciement général, un discours très goûté, d'autant plus goûté qu'il dispensait tous les autres décorés de se lever et de prendre la parole.

Cette distinction honorifique le posait devant la clientèle. Il en mettait maintenant l'obtention sur le compte de conférences commerciales et industrielles et, comme il avait du bagout, qu'on lui connaissait des relations, on le croyait. Seulement, avec cette niaiserie, il avait simplement doublé le chiffre de ses affaires, si bien que sa maison de Paris crut de son devoir, l'année écoulée, de lui offrir à son tour un banquet. On fait toujours cas des hommages immérités. Alexandre Arnoult avait une sœur qui avait épousé un Juif du nom de Weiss. Un enfant, Jude, était né. Les familles se voyaient peu, à cause des divergences d'idées. Soudain, dans une de ces catastrophes de chemin de fer comme il y en a trop, M. Weiss et sa femme périrent. Alexandre Arnoult fut nommé tuteur de l'orphelin, qui vint habiter chez lui. Comme les Weiss, orfèvres, laissaient en clair argent plus de quatre cents mille francs, Yvonne Arnoult, devant le surcroît de travail en perspective, n'hésita pas à prendre une bonne. Tout le monde y gagna. En l'absence d'Alexandre Arnoult, on mangea moins de charcuterie et on n'alla plus chercher des portions au restaurant voisin. La vie semblait belle, à présent, à tout ce monde. Alexandre Arnoult lui-même s'arrangea à être plus souvent chez lui. C'est ce moment où les familles Sutter et Arnoult avaient cru bon de s'associer pour la location des villas. Après deux années d'essais, contents des deux côtés, on avait décidé de louer une grande villa qu'on occuperait ensemble, à Fontenay-sous-Bois et de louer en outre une villa à Onival-sur-Mer : Les Mésanges, où désormais, l'on passerait les vacances estivales. Alexandre Arnoult en disait des merveilles. N'était-ce pas lui qui l'avait louée ? On allait voir.

Les mains accrochées aux barres nickelées du wagon-couloir, Régina et Colette regardaient avidement, et de tous leurs yeux, la

campagne fuyante qui leur donnait l'illusion de toujours tournoyer autour d'elles :

— C'est égal, dit Colette, il fait rudement chaud. On devrait mettre les vacances en mai, juin, juillet, août et septembre.

— Mais ça ferait cinq mois !

— Ce ne serait pas de trop, répliqua placidement Colette.

— Évidemment, si on ne consultait que nous… mais… voilà, on oublie toujours de nous consulter, ma pauvre Tranquille.

— C'est bien ce qui me désole, ma bonne Gina.

— Où est Jude ?

— Il dort ; regarde-le.

Son grand nez en l'air, Jude, dans un coin, la bouche ouverte, le faux-col défait, ronflait avec la candeur d'un enfant de dix-sept ans bien portant, qui se sent heureux de vivre.

— Il n'est pas beau notre amoureux, constata Colette en faisant la moue.

— Oh notre ! le tien ! protesta Régina.

— Le mien… et le tien !… Nous n'allons pas nous le disputer. C'est très amusant au contraire de voir de quelle façon un jeune homme se prend pour faire, dans le même temps, la cour à deux jeunes filles. Hier, moi, avant le départ, il m'a embrassée dans le petit salon.

— Moi, dans le corridor.

— Il m'a dit qu'il m'aimait.

— Moi aussi.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu, toi ?

— Et toi ?

— Moi…, la même chose que toi…

Ensemble, elles éclatèrent de rire. Régina ajouta :

— Moi, en fait, je ne lui ai rien répondu. Je l'ai laissé dire et j'ai ri.

— Moi, je ris et je me moque de lui.

Toutes les deux mentaient. Régina, en effet, ne répondait rien et riait, mais se défendait si mal contre des assauts de Jude que la veille, l'amoureux était arrivé à lui déboutonner son pantalon. Quant à Colette, elle riait aussi. Elle aurait voulu cependant que son cousin n'eut d'attention que pour elle.

Jude se conduisait déjà avec sa cousine Colette et avec Régina comme un vrai petit homme. Ce jeu d'un double amour l'amusait follement et il se promettait durant ces trois mois d'arriver à ses fins avec l'une ou l'autre et, si possible, avec les deux.

Jude n'avait pas beaucoup de scrupules. Né d'une chrétienne et d'un israélite, il s'affirmait nettement juif. Ainsi l'avait voulu d'ailleurs le père avant le mortel accident ; ainsi le voulait encore l'enfant. Alexandre Arnoult lui-même n'était pas venu à bout de son entêtement à rester israélite. Malgré les cris, les colères d'Alexandre Arnoult et les objurgations d'Yvonne, Jude n'en avait fait qu'à sa tête.

— Papa a voulu que je sois Juif, je resterai Juif.

Il disait cela avec la même ferveur que d'autres, dans l'instant — (« l'affaire Dreyfus » battait son plein) — mettaient à crier : « À bas les Juifs ».

Alexandre Arnoult qui s'était, tout de suite, déclaré anti-dreyfusard ne dérogeait point. Seulement, les rentes que produisaient les 400.000 francs de Jude, permettaient la vie plus large, les villas, la bonne, l'été à la mer… et le reste.

Finaud, Jude savait tout cela ; aussi en profitait-il, car lorsque les choses n'allaient pas à son gré, il menaçait de faire convoquer un conseil de famille dans lequel, du côté de son père, devaient entrer, en majorité, des bandes de Schwartz et de Lévy et un certain Salanderschumacher, très antipathique à Arnoult. Cependant, Jude reconnaissait que la vie chez son oncle Arnoult ne manquait pas de charmes. Son porte-monnaie était bien garni. On le laissait assez libre dans ses allées et venues et la bonne partait, dès qu'elle ne lui plaisait plus. Et puis, il rêvait la conquête de sa cousine Colette et celle de son amie. Il avait ses raisons. Un jour, entrant — avec un sans-gêne qui lui était presque particulier — dans la chambre de Colette, il avait vu celle-ci la tête enfouie dans les… bras de Régina. Il avait feint ne pas comprendre, mais s'était promis de posséder les deux amies, séparément ou ensemble.

Régina et Colette, de leur côté, restaient persuadées que Jude, qui avait refermé la porte aussitôt avec un « excusez-moi », n'avait point même eu le temps de s'apercevoir de l'étrangeté de leur position. D'ailleurs, s'il en avait été autrement, avec son bagout et sa blague que rien n'arrêtait, il n'aurait point manqué de manifester son étonnement.

Alexandre Arnoult ne devait arriver que le surlendemain. Il était justement en tournée dans le Nord et il lui était facile de gagner Onival par Amiens.

Les bagages entassés dans une carriole envoyée par le propriétaire des Mésanges, toute la famille s'y engouffra. Jude s'arrangea de manière à placer ses grandes jambes entre les jambes de Colette et celles de Régina. Par pression douce, il continuait ainsi à faire la cour aux deux jeunes filles. Enfin, on arriva. La villa des Mésanges était un grand châlet dont une terrasse donnait sur la mer. Tout de suite, on s'occupa de donner une chambre à chacun. Tandis que, très simplement, et de façon à rendre libre une chambre, Colette et Régina décidaient de prendre en commun la chambre du second, Jude se prononçait pour l'autre. Yvonne voulut protester, mais Mme Sutter que cette combinaison arrangeait parce qu'elle lui laissait en partie le premier étage, affirma que c'était la meilleure combinaison qu'on pût trouver. Quant à la bonne, on la logea dans une soupente attenante à la chambre de Jude. L'ennuyeux était que pour pénétrer dans son réduit, la bonne devait traverser la chambre de Jude. Ce dernier déclara que cela lui était indifférent.

« … pourvu qu'elle n'abuse pas et qu'elle ne me réveille pas, ajouta-t-il en riant.

Mariette en rougissant se déclara aussi satisfaite de l'arrangement. Immédiatement, et pour se donner une contenance, elle songea au souper.

— Que fera-t-on pour le dîner ?

— Une omelette géante, cria Jude.

— Et de la charcuterie que Colette et Régina vont aller quérir, ajouta Yvonne pour laquelle la nourriture la meilleure était toujours celle qui donnait le moins de peine à préparer.

Tout ce débat avait lieu dans la chambre désormais affectée à Jude.

Lorsqu'il s'y trouva seul, il s'étendit sur son lit et eut un sourire méphistophélique.

— À droite, murmura-t-il, le cœur… et plus tard, le reste ; là, à gauche, présentement, le besoin quotidien. Décidément, mes vacances s'annoncent joyeuses…

03

Alexandre Arnoult, comme il l'avait annoncé, arriva le surlendemain. Il apportait de fraîches nouvelles de l'« Affaire ». À ses dires, le « Traître » avait fait enfin les aveux les plus complets à un commandant à la hauteur, M. du Paty de Clam (Alexandre Arnoult appuyait sur le de). Le Commandant Esterhazy — un grand type d'officier, celui-là ! — qui avait été également au 2 bureau, formait un dossier complet contre le « sale juif », car l'Empereur d'Allemagne ?… — oui, le Kaiser lui-même, écœuré de l'attitude de cet officier traître, l'abandonnait, indifférent aux conséquences qu'en pouvait ressentir son espionnage futur.

Jude, allongé sur l'unique chaise-longue de la terrasse, bâillait à cette avalanche de « preuves » et, d'une voix sépulcrale, répondait par les mots mis à la mode dans les réunions publiques d'alors organisées par la Patrie Française de Jules Lemaitre.

— « À bas les Juifs ».

— Je ne dis pas cela… non, certes… répliqua Alexandre Arnoult ; certainement, dans le tas, il y a des braves gens… c'est entendu.

— Moi, par exemple, fit Jude, méprisant.

— Évidemment, mon enfant, toi… toi, d'abord n'es-tu pas l'enfant de ma sœur et n'es-tu heureusement qu'un demi-juif.

— Je veux rester juif entièrement.

— C'est bien ce qui me désole car… car, je vais te l'avouer, il est question de les lyncher prochainement, tu sais, de rapporter le fameux décret Crémieux.

— Eh bien, on f… le camp… mais avec l'argent, conclut Jude.

— L'argent ! L'argent ! Vous n'avez que ce mot à la bouche…

— À la bouche… et dans les coffres-forts. Mon oncle Salanderschumacher disait…

Alexandre Arnoult levait les mains au ciel : un nom comme celui-là l'épouvantait. Pour un peu, il lui aurait jeté :

— « Tu n'as pas honte d'avoir un oncle, un oncle comme moi, qui porte un nom aussi long, aussi grotesque et aussi peu français ».

Mais il se retenait. Aux Mésanges, sa famille était à l'aise, la villa était bien à eux en vertu d'un bail trois, six, neuf, et la villa de Fontenay-sous-Bois s'aménageait doucement. On y devait rentrer vers la fin de septembre. Tout cela coûtait. Ce que ne disait pas Alexandre Arnoult, c'est qu'il spéculait aussi un petit peu

avec l'argent de Jude… oh ! en tout bien, tout honneur, pour ne pas déplacer ses fonds à lui, en bonnes rentes sur l'État et sur les chemins de fer ; enfin, de vrais « placements de père de famille ».

Trois jours, Alexandre Arnoult resta à embêter tout le monde. Comme au Casino, il avait perdu trente francs aux petits chevaux, il parla de faire fermer cette sale boîte, ce tripot, ce coupe-gorge. Par « Machin », qui connaissait quelqu'un à l'intérieur, quelqu'un de Tout Puissant, plus puissant que Grumbach, du service des jeux ? Un mot du Ministre suffirait. D'abord, dans ce Casino, il n'y avait pas de Commissaire des jeux ; et puis, on ne jouait pas dans les règles ; oui, à chaque instant, les règlements étaient violés…

Les colères d'Alexandre Arnoult amusaient énormément Jude. Non seulement, il ne les craignait pas, mais au besoin, il les provoquait. Elles n'avaient pas de prise non plus sur Yvonne qui n'écoutait guère son mari. Quant à Mme Sutter, elle regardait avec ébahissement ce petit homme qui ne dérageait pas et qui parlait toujours de tout casser, de tout chambarder, de tout déplacer, et qui partait en coup de vent, disparaissait sans avoir rien cassé, rien chambardé et rien déplacé du tout, en excellent patriotard qu'il était.

Cette fois, il quitta Onival en promettant de ramener son ami De Poter. « Tout ce petit monde avait vraiment besoin, déclara-t-il, d'un professeur ! »

Yvonne protesta, s'insurgea. On était déjà beaucoup dans le pavillon… Alors ennuyé, il avoua que l'invitation était partie d'Amiens et qu'il reviendrait avec son ami dans la quinzaine.

Jude était satisfait. Il n'avait pas eu beaucoup de peine à vaincre les quelques vains scrupules de Mariette d'autant que la fille depuis longtemps déniaisée aimait passionnément les jeux de l'Amour pour les simples contentements que ceux-ci lui donnaient. Avec l'air de la mer et la nourriture très abondante, elle avait craint un moment que M. Jude, trop occupé par ses petites amies, ne songea point à elle ; mais, dès le premier soir, elle s'était arrangée à traverser la chambre de Jude dans un peignoir d'un rose des plus émouvants et aussi des plus suggestifs.

— Vous comprenez, avait-elle dit, dans cette soupente, je ne puis ni me déshabiller, ni me laver ; aussi, je fais mes préparatifs de la nuit dans la cuisine et je monte…

Mariette, c'était la belle garce, c'est-à-dire la belle fille bien en chair. Les épaules étaient larges, trop bien remplies peut-être, mais les seins étaient durs et droits, la croupe ferme et rebondie, les cuisses fortes. Malgré cela, comme chez presque toutes les Nivernaises, les attaches étaient fines. Seule, la figure manquait de féminité. Elle était, en quelque sorte, la primitive femelle, celle qui jadis, pouvait soutenir l'assaut amoureux des cinq ou six mâles, habitant la caverne. Elle avait aussi cette mentalité claire des premiers âges qui fait aimer l'amour, parce que l'amour procure uniquement du plaisir et de la joie. À Fourchambault, comme à Paris, et, comme dans tous les endroits dont elle ne parlait pas, elle se laissait assez facilement culbuter par quiconque la désirait, jeunes ou vieux, pourvu qu'on mit quelque forme dans l'approche et de l'amabilité dans l'invite. Elle aimait « faire l'amour » et trouvait étrange qu'autour d'elle hommes et femmes s'inquiétassent de toutes ces histoires de jalousie. Si elle avait pu s'exprimer à ce sujet, elle aurait dit :

« Les hommes sont faits pour les femmes et les femmes sont faites pour les hommes ; comme il y a plus de femmes que d'hommes, il est juste et naturel qu'un homme ait plusieurs femmes et que les femmes se bousculent pour approcher l'homme ».

En fait, elle n'était nullement jalouse. Elle exigeait seulement n'être pas « méprisée ».

« … — Oui, avait-elle continué, je monte, déshabillée, de la cuisine…, comme ça, je n'ai qu'à me mettre au lit…

— Le mien, avait répliqué Jude qui trouvait cette déclaration tout à fait naturelle, et il avait même ajouté qu'il valait même mieux, en effet, qu'elle ne s'enfermât point dans la soupente, trop petite, qu'elle y pourrait étouffer…

Narquoise, elle avait répliqué :

— Mais l'air ne me fait pas peur, Monsieur Jude. Je puis ouvrir au besoin la fenêtre. On dort bien la fenêtre ouverte.

— D'abord, votre fenêtre se nomme une tabatière, et puis ? Ne m'avez-vous pas dit que vous craigniez l'orage… S'il en survenait un ? Regardez le ciel ; il est bien sombre à l'horizon ?

Alors, Mariette, s'était rendue… parce que rien ne lui faisait plus peur que l'orage.

Le second soir, de la chambre à la soupente, porte ouverte, lumières éteintes, on avait encore longuement bavardé.

Elle était de Fourchambault dans la Nièvre. Son père travaillait dans la grande usine des Martin dont un des fils, quoique manchot, était le meilleur tireur du pays avec M. Crochet.

Elle avait été en condition chez les Booiges de Commentry, mais comme son père lui prenait tout son argent pour l'aller boire, elle était partie pour Saint-Amand où elle avait servi dans un restaurant. Là, le patron était grossier, trop exigeant et la patronne trop jalouse : alors elle avait gagné Paris où, avant d'être chez les Arnoult, elle servait chez une cocotte. Le Monsieur de la Demoiselle, un coureur…

— Et… à travers toutes ces aventures, avait interrompu Judo, vous êtes restée sage ?

Mariette s'était esclaffée, sans vouloir répondre, trouvant que M. Jude était décidément un « type rigolo ».

Et pour le lui prouver, à la première invite du jeune homme, elle s'était rendue.

Entrée une quinzaine de jours avant le départ pour Onival, Mariette n'avait pas tardé à se rendre compte de l'importance que Jude occupait chez les Arnoult et à s'apercevoir de ses assiduités auprès de Colette et de Régina, alors trop souvent en visite. Comme c'était au moment où elle pensait que Jude lui prêterait peut-être quelqu'attention, elle en avait conçu d'abord de l'ennui. Une maison sans mâle lui semblait le désert. Mais, à quelques coups d'œil que Jude lui avait lancés, elle avait compris que ceci n'était pas un obstacle à cela. Et, elle attendait patiemment les événements, se doutant bien que Jude les ferait naître au moment propice.

C'était ce qui était arrivé au moment de la prise des Mésanges.

Yvonne et son mari savaient pertinemment que Jude s'offrait toutes les bonnes qu'ils engageaient et, pour cette raison, de fa-

çon à retenir le jeune homme à la maison, ils les prenaient jeunes. Yvonne en riait. Mais, d'abord, Alexandre Arnoult s'était fâché et avait sorti des « respects du toit familial » et autres phrases à effet. Yvonne l'avait simplement regardé et avait haussé les épaules. Alexandre Arnoult n'avait pas insisté, car lui-même ne s'était pas gêné et s'était aussi « envoyé » dans le même temps que Jude — ou presque — quelques-unes de ses servantes.

Cependant, avec Régina et Colette, Jude trouvait que ses affaires n'avançaient guère. Colette l'ayant surpris en train d'embrasser Régina dans sa cabine de bains, lui avait déclaré tout net qu'elle ne voulait plus être traitée qu'en simple cousine respectée et surtout respectable — ce qui avait fait pouffer Jude, au grand ahurissement de Colette.

Quant à Régina, elle était du matin au soir sur la plage. Sa mère, en effet, s'était liée avec le ménage Laustrey, des Parisiens, qui paraissaient à leur aise et qui avaient fait construire une villa sur les hauteurs. Ils semblaient très unis, se tenaient toujours par la main. Elle, dans les vingt-six à vingt-huit ans, avait des traits très délicats et ses formes étaient des plus graciles. Lui, costaud, la trentaine passée, avec ses cheveux un peu longs, ses moustaches fines et la mouche sous le menton qui le faisait ressembler à un mousquetaire, était plein d'anecdotes et exerçait sa verve sur tous les baigneurs et baigneuses. Mme Sutter apprit qu'il était peintre et sculpteur et qu'il adorait sa femme, une jeune fille de bonne noblesse qui avait fui avec lui. Les parents ne consentaient pas à une mésalliance ; ils avaient d'autres vues pour leur enfant qu'un de leurs cousins riche et lettré voulait épouser. Les deux amoureux avaient dû fuir et elle avait attendu sa majorité, ses vingt-cinq ans révolus, avant de faire les sommations encore

en usage à cette époque. La famille avait dû plier. Ils s'étaient vengés en ne donnant pas de dot, persistant à croire que l'artiste avait agi dans un but intéressé. Cependant Laustrey, très en faveur dans le public averti, portraitiste de valeur, gagnait suffisamment pour donner à sa femme une existence enviable. Mais, à la suite d'une fausse-couche provoquée par une tentative d'avortement, Mme Laustrey était tombée malade et se remettait péniblement. Depuis déjà plus d'une année, Mme Paule Laustrey avait dû cesser toutes manœuvres et repousser toutes les caresses intimes de son mari. Encore, lui, s'était-il longtemps rattrapé en fraudant, mais la malheureuse était sortie de ces escarmouches tellement nerveuse, tellement lasse et brisée que le médecin avait dû de nouveau intervenir et interdire toute espèce de rapprochement.

Paule décida alors que son mari aurait une maîtresse. Elle n'y mettait qu'une condition, c'est que tout se passerait loyalement. Elle désirait une femme plus mûre qu'elle et, autant que possible, une femme mariée. En somme, Mme Solange Sutter dont le mari ne devait venir qu'une quinzaine dans le courant de septembre lui parut acceptable. Comme Régina était gentille, elle l'attira donc dans sa tente, Mme Sutter suivit ; et, des relations empreintes de cordialité s'établirent tout de suite. Cependant Étienne Laustrey ne se décidait pas. Certainement, Mme Sutter avec ses trente-cinq ans était très désirable ; elle était avenante, un peu précieuse peut-être mais, de quelle façon l'approcher ? Il aimait tellement Paule qu'il lui répugnait encore de parler d'amour à une autre femme. Les circonstances ne s'y prêtaient pas non plus.

— Tu comprends, disait-il à Paule, tu es là, toi ; elle est là ; elle, avec sa fille… c'est très difficile… Si je lui offrais de faire son portrait ?… Nous n'y avions pas songé… c'est pourtant ce qu'il y aurait de plus simple… En traînant, je pourrais la faire venir quelquefois à la villa.

Pour toute réponse, Paule s'était mise à sangloter.

Alors, Étienne, avait éclaté :

— Aussi, c'est idiot, moi, je m'en fiche… moi ; c'est toi… toi, qui me pousse…

Elle, à travers ses larmes, disait :

— Ce n'est pas moi, hélas ! c'est ma sale santé, c'est le docteur… Il ne veut plus… comme avant… Il dit que cela te tue et me tue… Ne fais donc pas attention à mes larmes… Qu'importe !… Si je ne t'aimais pas comme je t'aime, cela me serait égal… mais, je me représente… et c'est affreux…

— Zut et zut, s'était écrié Étienne. Tenons-nous tranquilles, sapristi, et que tout soit dit.

Alors, refoulant ses pleurs, elle avait souri :

— C'est facile à dire… mais demain, après-demain, tu redeviendras nerveux ; tu es si fort. Non, va, mon chéri, puisqu'il le faut ; il faut donc… que je me résigne.

— Tu es extraordinaire aussi !… et puis, tu disposes d'elle… comme ça !… Elle va très probablement m'envoyer au bain et j'en serais… Nous en serons plutôt, tous les deux, pour nos frais.

Paule eut encore un vague sourire et hocha la tête.

— Tu n'auras qu'à parler, crois-moi. J'ai senti cela.

— Bonjour, Madame.

— Bonjour, Monsieur.

— Et votre femme ?

— Souffrante, ce matin. Elle ne viendra que cet après-midi… et encore… si elle va mieux.

Mme Sutter et Étienne Laustrey venaient de se rencontrer sur la grève. Au loin, cachés derrière une montagne de sable, les enfants jouaient. Colette et Régina daignaient présider aux jeux des petits.

Sans horizon, une mer d'argent se mêlait au ciel d'argent — image d'éternité et d'infini que la mer mêlée au soleil ! Les galets brillaient au soleil comme des diamants et le sable mouillé était d'ocre rayé de violet et de rose que coupaient tout à coup des rochers d'un vert-rouille criard à la lumière éclatante.

— Elle est souvent malade, votre femme ?

— Hélas, oui. Elle vous a dit ce qu'il en était ?

— Oui, comme début, une fausse-couche ?

— … laquelle, depuis, s'est bien compliquée. En deux ou trois ans, sa guérison en prenant énormément de précautions…

— … dont la première doit être… une sagesse exemplaire… n'est-ce pas ?

Mme Sutter l'avait interrompu pour lui dire cela en rougissant un peu.

— Exemplaire, vous l'avez dit… et… des deux côtés.

Il y eut un silence coupé d'un soupir d'Étienne.

— Ce n'est pas ce qu'il y a de plus drôle, dit-il soudain, en essayant de sourire.

— Bah, répliqua-t-elle en riant. On se fait à ces choses-là.

— Vous, vous avez votre mari, trancha-t-il hardiment.

— Oh ! mon mari… Il est à Paris, d'abord, jusqu'en septembre ; et puis, à Paris… enfin !…

— En somme, vous êtes… comme une veuve ?…

— Comme vous : un veuf…

Ils se regardèrent à la dérobée et ne purent s'empêcher de rougir, car la même idée, dans le même moment, leur traversait le cerveau.

— Vous ne travaillez pas beaucoup, ici, demanda-t-elle pour changer de conversation, sentant que celle-ci allait peut-être devenir ridicule ou par trop scabreuse.

— Que voulez-vous que je fasse ?… des paysages ?… où sont-ils ? la mer ? la mer, la grève, avec des enfants qui font des châteaux-forts… des gens étalés sur des galets, des baigneuses.

— Mais oui, pourquoi pas des baigneuses ?

— Vous ne vous baignez pas alors assez souvent, répliqua-t-il galamment.

Solange, en regardant du côté des enfants, répliqua.

— S'il n'y a que cela qui vous manque je me baignerai tous les jours.

— … C'est qu'il faut se baigner à des heures correspondantes à la lumière du tableau, sans s'occuper de la marée…

Il réfléchissait.

— Ce ne serait pas mal, en effet, une « sortie de bain ». Vous êtes bien faite… ne protestez pas… un peintre voit cela tout de suite. Si les femmes savaient avec quelle facilité, nous autres peintres, nous les « déshabillons » comme nous disons, elles éviteraient de se montrer à nous, même habillées.

— Peut-être pas, rétorqua-t-elle avec assurance.

— Dites-moi… En principe, j'accepte votre suggestion suivie de votre proposition ; mais, à une condition, c'est que vous me laisserez faire votre portrait — (pour vous, celui-là) — ce sera le pendant : Sortie de Bal — Sortie de Bain. Sortie de Bal ?… cela ne vous tente pas ?

— C'est-à-dire que la tentation est très forte.

— Ce sera une surprise pour votre mari.

— Vous mettrez longtemps à faire mon portrait ?

Il eut un geste vague…

— Sait-on jamais ? Cela ne dépend ni de vous, ni de moi… On peut faire un bon portrait en cinq séances, comme on peut faire un bon portrait en vingt ou trente séances. Vous avez ici une toilette de bal ?

— C'est-à-dire… Quelque chose pour aller, le cas échéant, dans un casino, oui.

— Quelle couleur ?

— De la gaze noire sur fond rose, à traîne…

— Hum, c'est bon cela… Je ne vous ferai que de buste, très décolleté.

— Vous dites cela d'un air gourmand.

— Que oui… J'en parlerai à Paule en déjeunant.

— Peut-être ne voudra-t-elle pas ?

— Que si.

— Elle n'est donc pas jalouse ?…

— Regardez. Mlle Gina qui arrive en courant.

Il avait évité de répondre.

Paule était jalouse, d'une jalousie qui lui était d'autant plus douloureuse que la malheureuse doutait réellement de sa guérison. Mais les ordres du médecin étaient formels. Plus de fraude ! Les fraudes l'abêtissaient, lui, et, l'affaiblissaient dangereusement, elle. Deux années de fraudes avaient, en effet, suffi pour faire perdre le goût du travail à Étienne et pour faire de Paule l'ombre d'elle-même. Et la cause de cela était cette simple fausse-couche, une fausse-couche qui l'avait peut-être estropiée à jamais. Laustrey ne s'expliquait pas non plus son cas. Était-il autrement fabriqué que les autres ? Car, enfin, tout le monde fraudait.

Une petite enquête autour de lui à ce sujet ne le lui avait-elle pas révélé ?

« Tous et toutes, tôt ou tard, paieront ces fraudes, surtout les cérébraux comme vous, avait encore répondu le médecin. Évidemment, tout ce qui se fait est compréhensible, avait-il ajouté. On ne veut pas d'enfants, la vie est trop difficile. Mais la nature ne saurait entrer dans ces détails. Elle, elle ne vise que la reproduction et malheur à qui transgresse sa loi. — l'unique loi humaine, songez-y ! Que d'enfants malingres, débiles, souffreteux, difformes, ne sont que des ratés, fruits d'avortements eux-mêmes manqués ; que de femmes aussi s'éteignent à la cinquantaine sans cause réellement apparente. Celles qui se livrent à des manœuvres abortives sont innombrables. « Il ne faut pas que l'enfant naisse », on ne voit que ça. L'enfant quelquefois ne naît pas, soit ; mais la mère qui est touchée, paiera ; si l'enfant naît, la mère paiera par ses larmes et ses alarmes le fruit endommagé par elle dans ses propres entrailles. Quant à l'homme, il paie aussi. Ce sont les reins, c'est le cœur, et, comme la perversion ne tarde pas à suivre la fraude, les sens de l'homme par trop émoussés s'éteignent avant l'âge et s'ils ne s'éteignent pas tout à fait, l'anaphrodisie s'en mêle et puis vient la génésie qui rend l'homme dangereux, aussi bien pour lui que pour son entourage.

Étienne, tout pensif, avait repris le chemin de la villa. Jamais sa situation ne lui était apparue aussi horrible. Il adorait sa femme qu'il ne pouvait approcher sans provoquer en elle des troubles physiques mortels ; de son côté, sa femme l'adorait aussi, mais ne pouvait elle-même lui donner la moindre satisfaction charnelle, la plus petite des excitations l'affaiblissait jusqu'à l'évanouissement. Cette continence, imposée par les circons-

tances, l'affolait littéralement ; il en arrivait à désirer, la nuit, des approches qui lui semblaient, le jour, les plus saugrenues. Il se serait bien rendu dans les maisons closes, mais outre qu'il avait juré à sa femme de ne prendre que la maîtresse qui serait acceptée par elle, il n'avait jamais pu approcher une prostituée sans un recul qui en rendait l'approche absolument impossible. La peur des maladies le hantait aussi. Il savait bien, parbleu que les femmes mariées ou que les filles trop faciles n'en étaient pas indemnes, donc non moins dangereuses de ce côté. Durant une année, il s'était contenté d'un onanisme à deux, mais le médecin s'était élevé avec tant de force et d'énergie contre cette manœuvre où il laissait — affirmait-il — le meilleur de lui-même, qu'il ne s'y adonnait plus qu'à la dernière extrémité. Comme tant d'autres, il avait cru que les sports étaient un sérieux dérivatif à tous ses désirs. On le lui avait tellement soutenu. Il n'en était rien. Après deux mois d'exercices violents, il s'était trouvé plus que jamais excité. C'était même des suites de cette fringale que sa pauvre femme avait failli mourir.

Mme Sutter, sur la plage, lui semblait certainement la seule femme désirable. Il était sûr à présent de lui plaire. Le tour qu'avait pris sa conversation avec elle en était le plus sûr témoignage. Et puis, elle ne déplaisait pas à sa femme, ce qui était le plus important. Loyalement, il allait donc maintenant la mettre au courant et, ensemble, ils prendraient une décision.

Tout cela lui sembla tout à coup si extraordinaire, qu'il s'écria, au moment où il atteignait la grille de sa villa.

— C'est à devenir fou… car c'est fou !… c'est fou !… c'est fou !…

— Tu ne souffriras pas ?

— Non, mon chéri.

— Je te préviens, Paule, que si je m'aperçois que tu as le plus léger chagrin, je brise tout, je fais ma malle et je disparais…

Et même Étienne Laustrey avait ajouté :

— C'est certainement par là que je devrais commencer.

Elle dit simplement :

— J'en mourrais. Non ; tout, tout, tout, mais ne pas te perdre. Va, mon grand, cette fois je suis décidée au sacrifice. Il le faut… Tu n'es pas coupable, ni moi non plus. C'est la fatalité, que veux-tu ?… Voyons, ajouta-t-elle, dis-moi comment tu vas t'y prendre… Vois-tu, ce sera mon amusement, à moi, qui ne peut plus rien être pour toi que ta sœur… ta sœur et ta confidente.

Alors, en s'efforçant d'être gai, avec elle, il dressa le plan de sa prochaine aventure.

04

Un matin de belle lumière, Jude proposa une excursion.

On irait à pied, par la grève, — à marée basse bien entendu, — jusqu'à Cayeux. C'était neuf kilomètres à faire sous le soleil, mais dans l'air pur du large. On déjeunerait en route, à l'ombre du Bateau ivre, ce qui serait délicieux. Jude avait le goût de ces parties de campagne prestement proposées, lestement acceptées et menées.

Àla hâte, Mariette confectionna le poulet acheté la veille pour le repas de midi. Il refroidirait en route. On emporterait le tout, poulet, œufs durs, pain, vin, eau et bière dans un panier que Jude s'engageait à porter.

Au dernier moment Mme Sutter (qui avait promis à M. Laustrey de prendre avec lui l'apéritif au Casino), se déclara effrayée par la journée chaude qui se préparait. Mme Yvonne Arnoult, tout de suite, entrevoyant le moyen de s'éviter une fatigue, se souvint fort à propos qu'elle avait promis une visite à une famille d'Ault.

Les deux mères décidèrent donc de laisser aller ensemble Jude, Colette et Régina.

Cependant, le jeune homme eut un léger sourire lorsque Yvonne lâcha :

— Amusez-vous bien.

Justement, la mer se retirait. Néanmoins, pendant une vingtaine de minutes, ils durent marcher sur les galets. Régina et Colette qui, par ridicule coquetterie, s'étaient refusées à chausser leurs caoutchoucs, souffraient le martyre ; leurs hauts talons menaçaient à chaque instant de leur faire tourner le pied. Aussi, lorsque devant eux s'étala à perte de vue une longue lagune de sable ocré, doré par endroits et comme agitée par les remous sculptés par les vagues en se retirant, se déchaussèrent-elles.

— C'est cela, enlevez donc ces sacrés souliers, acquiesça Jude. Vous serez plus à l'aise, pieds nus.

Elles s'assirent. Comme un honneur, Jude avait réclamé le droit de débotter, ce qui lui avait été consenti non sans quelques

difficultés ; elles se méfiaient toujours de lui, prétextant qu'il avait mille tours dans son sac.

Régina, la première, avait tendu ses pieds. Comme elle avait oublié de descendre ses jarretières qu'elle plaçait très haut, Jude s'en était allé les dénicher au-dessus des genoux, ce qui l'avait fait rire nerveusement. Elle s'était presque pâmée lorsqu'il avait déposé, en riant aussi, un baiser sur chaque pied. Colette, avant de s'asseoir, baissa ses bas. Mais lorsque Jude s'était aperçu du stratagème, il avait crié à la tricherie et pour se venger, après lui avoir retiré ses bas, il lui avait pris les jambes, et soudainement, les avait tirées à lui, puis s'était esquivé en criant :

— Cette fois, c'est vu.

Àprésent, Colette qui, d'un coup de reins, s'était remise debout, protestait et prenait Régina à témoin.

Mais Régina assura que Jude venait de dire la vérité puisqu'elle-même avait vu.

— Oh toi ! jeta Jude négligemment, toi… ce n'est pas la première fois.

Les deux jeunes filles devinrent cramoisies et se regardèrent, croyant avoir mal entendu. Puis elles se rappelèrent son entrée imprévue dans leur chambre le jour où il les avait surprises dans une position qui avait pu lui paraître licencieuse. Elles feignirent ne point entendre. Les femmes ont l'art d'opposer aux impertinences qui les troublent une force presque incroyable de non-compréhension.

Jude haussa les épaules, sourit, et, cyniquement, en faisant l'enfant :

— Pourquoi ne m'admettriez-vous pas dans vos petits jeux ? Ce serait bigrement amusant, sans compter qu'en plus de la rigolade, je pourrais y amener un élément qui ne pourrait manquer de vous intéresser, un élément qui compléterait très certainement l'aventure dans laquelle, assez égoïstement, et contre toute loi naturelle établie, mes petites, vous vous êtes jetées inconsidérément, sans doute, depuis assez fort longtemps.

Content de sa petite phrase qu'il jugeait bien balancée, il se mit à marcher entre Colette et Régina interdites et maintenant gênées. Un peu plus loin, il les prit toutes les deux par la taille et commença à leur tenir des propos qui les couvraient de confusion, mais qui les faisaient rire aussi, car Jude était loin de manquer d'esprit et d'à-propos.

Entre Onival et Cayeux, quelques années auparavant, une tempête avait jeté un canot sur la plage. Il gisait sur le flanc. C'était le seul endroit sur ces neuf kilomètres de pierre et de sable où l'on pouvait alors trouver un peu d'ombre les jours de soleil et un semblant d'asile les jours de pluie. Pour les douaniers de la côte, c'était surtout un excellent poste d'observation. Cette épave, Jude l'avait appelée le « Bateau Ivre », en souvenir sans doute du célèbre poème d'Arthur Rimbaud. Jude s'occupait déjà de littérature.

C'est à cet endroit que tous les trois s'installèrent.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écrièrent soudain Régina et Colette.

Jude venait de placer sur la serviette étendue sur les galets, deux petites bouteilles, l'une remplie d'un liquide vert foncé, l'autre d'un liquide rouge brun.

— … La Petite mominette Pernod apéritive…

— De l'absinthe !…

— Et le petit rhum digestif… Il va sans dire que j'ai pris cela à la buvette du Casino… Seulement, avant de nous apéritiver, j'ai une proposition encore plus agréable, à mon sens, à vous faire. Il est exactement onze heures. Que diriez-vous d'une pleine-eau au préalable ? Rien ne nous mettrait mieux en appétit ?…

— Mais il n'y a pas de cabine ! s'écria Colette, méfiante.

— Nous n'avons pas nos costumes de bains ! fit Régina, déjà scandalisée.

— Oh ! ici, répliqua Jude en souriant, à quatre kilomètres d'Onival et à quatre kilomètres de Cayeux, un vieux bachot retourné peut servir de cabine, et on peut se baigner nature ; et puis, si vous tenez tant à la vêture, vous garderez vos chemises… Monsieur le Soleil les séchera en dix minutes…

D'abord elles refusèrent, s'excitant l'une l'autre dans le refus ; mais, quand elles virent Jude qui, dépouillé audacieusement de ses vêtements, apparaissait insouciant, quoique nu comme un jeune dieu, et se précipitait dans les flots… — elles se regardèrent en riant.

— Allons-y, fit Colette engageante ; après tout, c'est très rigolo.

— Et puis, on ne le saura pas, répartit Régina.

Et elle ajouta comme pour se donner une excuse :

— Non, ce que c'est drôle, ce que l'on va s'amuser aujourd'hui, hein, Colette ?

Pour Régina, vivre c'était s'amuser. Ce désir de jouissance était si fortement incarné en elle que le soir, en se couchant, elle déclarait : ou « je ne me suis pas amusée aujourd'hui » ou « Mon Dieu que je me suis bien amusée aujourd'hui ». Toute sa vie d'ailleurs, l'amusement devait présider à toutes ses actions…

— C'est égal, constata Colette, il n'y va pas par trente-six chemins, le petit gars.

— Tu l'as entendu, tout à l'heure ? En tous les cas, il n'a pas hésité à se déshabiller lui… et…

— Et, à notre tour, nous avons tout vu…

— Il ne se cachait pas. Non… ce qu'il est vicieux !

— Quel type !

— Bah, fit Régina, tout cela c'est entre nous, n'est-ce pas ?

— Alors, ça ne te révolte pas, tout ce qu'il nous disait ?…

— Si… Tout de même un peu, mais ce serait peut-être drôle…

Ce disant, toutes deux se déshabillaient.

— On garde sa chemise, tu sais…

— Tiens, pardi ! répliqua Régina, d'un ton scandalisé.

— Eh bien, cria Jude, sortant soudain de l'onde, ruisselant. Vous venez ?

Elles crièrent : oui.

Régina ajouta :

— On se fabrique ses costumes de bains.

— Pas la peine… encombrants, les costumes de bains, gouailla Jude.

— Tu as des épingles de nourrice ? interrogea Régina.

— Pourquoi pas un nécessaire de voyage ?

— Zut, alors…

— Folle ! avec un bout de ficelle… tiens, la ficelle qui enveloppait le poulet… chacune un morceau… là, une rosette à présent.

Entre leurs cuisses elles tirèrent leur chemise et en attachèrent les bouts.

— On a presque l'air d'un homme, remarqua Colette, en s'esclaffant.

Cette constatation licencieuse mit aussi Régina en joie.

— C'est pour demain ? hurla Jude, les mains mises en entonnoir.

— On vient ! crièrent-elles.

Elles se prirent par la main et descendirent en courant sur les galets, en sautillant comme de jeunes biches. Leurs petits seins, à travers leur chemise de linon, tremblotaient légèrement.

Elles entrèrent dans l'eau en se jetant mutuellement de l'eau dont les mille gouttelettes scintillantes les dérobaient presque au regard de Jude qui leur promettait, à la sortie du bain, une danse échevelée de Peau-Rouge, mais de Peau-Rouge sans plumes… mais avec poils.

Puis, tous les trois s'engagèrent avant dans la mer. Elles ne s'arrêtèrent que lorsqu'elles eurent de l'eau à la poitrine. Comme elles dansaient chaque fois que la vague descendait, elles exhibaient leurs petits seins encore plus durcis par le froid de l'eau et sur lesquels se collait de plus en plus le fin linon.

Jude, qui savait nager, plongea soudain entre elles deux, — ce qui leur fit pousser des cris stridents…

— Vous savez, criait-il en revenant à la surface et tout en se mouchant et en se lissant les cheveux, vous savez… je vois dans l'eau.

Elles poussèrent des cris dans lesquels il y avait bien un peu d'indignation, mais surtout de la crainte.

Contrairement à toutes les croyances admises, les petites filles sont beaucoup plus vicieuses que les petits garçons. Les hommes mûrs n'ont qu'à se souvenir. C'est pourtant aux alentours de leur quinze ans — et l'on n'a jamais trop su pourquoi — qu'on se met à encenser leur vertu ! — la plupart du temps pas mal ébréchée — presque à les sanctifier, à les madoniser. L'imagination de l'homme est sans doute aussi vaste que son besoin d'idéalisation ; mais, au sens banal du mot, combien les hommes sont plus simples, plus francs, plus nets. Jude, à quatorze ans, que la chair commençait vraiment à tourmenter — et de quels tourments ! — avait été « accaparé » par une amie de sa mère, une veuve dans la trentaine qui, sous prétexte de lui apprendre ses notes et de lui donner les premières notions de la musique, l'emmenait chez elle deux fois par semaine. Ce que furent ces leçons, M. et Mme Weiss ne le surent probablement jamais ; seulement, au bout de deux mois d'études, il fallut les cesser ; l'enfant dépéris-

sait. Brusquement séparé de sa maîtresse, Jude reprit ses couleurs, mais à quelque temps de là, toutes les bonnes qui passaient à la maison n'avaient — si elles voulaient rester dans la place — qu'à se bien tenir et… qu'à « se mal » conduire. De cette initiation à laquelle aucun sentiment d'ordre sentimental ne se mêlait, Jude n'avait conservé de l'amour que le côté sensuel à satisfaire et un grand mépris de la femme ; et cela d'autant qu'il avait appris que, dans le même temps où la femme l'initiait à l'amour, elle avait comme amant et encore pour l'unique satisfaction de ses sens pervertis, un assez triste individu qui la faisait chanter.

Quand Jude jugea avoir fait suffisamment le fou, en cavalier seul, il les prit toutes les deux par la main et les entraîna dans une ronde, en chantant La Noire, d'Aristide Bruant, alors en vogue :

La Noire est fille du Canton
Qui se fich' du qu'en dira-t-on
Nous nous moquons de ses vertus
Puisqu'elle a les « tétons » pointus
Voilà pourquoi nous les chantons
Vive la Noire et ses tétons !

Jude, tout à coup, eut l'air de redevenir sérieux. Il affecta même de ne plus prêter attention aux quatre petits seins, qui eux aussi, venaient de danser la ronde en montrant leur forme en coupe rose et ferme.

— À présent, un petit peu de natation, proposa-t-il. À chacune son tour.

Prestement, il s'empara de Régina et la courba, lui maintenant le ventre sur sa main.

Cela avait l'air si simple, si naturel, qu'elle se laissa faire.

— Et la tête bien haute ! Gina, bien haute ! lance les bras en avant en pointe pour les ramener à la hauteur de la poitrine... et jette les jambes en arrière, avec force... Colette !... éloigne-toi, si tu ne veux pas être douchée.

Tranquillement, Colette s'éloigna pour s'essayer aussi à nager.

Au bout d'un moment, d'un coup sec, Jude avait tiré sur la chemise de Régina et tout doucement sa main s'égarait :

Elle avait fait : Oh !...

— Tais-toi, fit-il en riant... ou, saperlipopette, je te fais boire un coup... Je te tiens, n'aie pas peur... seulement remets-toi un peu sur tes pieds, tu seras mieux.

Na... fais semblant de nager, pour que Colette ne se doute de rien.

Mais Régina ne songeait plus à se débattre. À l'instant où elle avait senti sur son ventre, si près de son sexe, la main de Jude, elle avait, malgré elle, souhaité, (tout en se disant que c'était très mal), l'intime caresse de la main du jeune homme.

Et toute sa vie, il en devait être ainsi. Colette l'avait eue ; à présent, c'était Jude ;... plus tard, les autres mâles viendraient vers elle plus spécialement que vers d'autres femmes, parce que la sentant passive et sans défense dès qu'ils l'attaqueraient par son côté faible, son besoin charnel étant toujours à satisfaire !...

Lorsque Colette se rapprocha, Jude, le plus sérieusement du monde, déclara que Régina saurait très vivement nager, attendu qu'elle était pleine de bonne volonté et il ajouta :

— À ton tour, Colette !

Régina, encore toute tremblante, légèrement ahurie aussi, aurait bien voulu rester près de Colette, mais Jude lui fit signe sèchement de s'éloigner. Alors, elle pensa qu'il était juste que Colette subisse le même sort qu'elle… ne serait-ce que pour ne pas avoir le droit de le lui reprocher plus tard… si… si elle apprenait… et puis, elle trouvait décidément que Jude était un très drôle de garçon ; qu'après tout, cela n'avait pas grande importance et ne tirait pas à conséquence. Elle s'éloigna donc, laissant Jude avec Colette. Lui, la courba comme il avait courbé Régina, puis il lui fit les mêmes recommandations. Il la soutenait, elle, par la poitrine et aussi par le haut des cuisses ; de cette façon, la mer la portait presque.

— Toi, Colette, en trois ou quatre leçons, tu nagerais, tu sais ? Tu te tiens admirablement sur l'eau… Essaye la planche pour voir… je ne te tiendrai que par le bas des reins, tu vas voir…

Docilement, Colette qui, décidément, ne pouvait deviner où voulait en venir son cousin se mit sur le dos. Elle ne se rappela la légèreté, la transparence de son costume, qu'au moment où Jude se penchait sur elle amoureusement et l'embrassait.

— Allons, finis, fit-elle en riant… c'est idiot… laisse-moi reprendre pied, je suis toute nue… vrai… j'ai honte.

— Tais-toi !… je t'en supplie… Régina est loin… elle ne peut nous voir… et puis, pour une fois que je puisse t'admirer à mon aise, t'aimer… un peu… dans ce décor… un décor extraordinaire, regarde ; le ciel et l'eau… Tu n'es même plus sur la terre, n'est-ce pas délicieux ?… délicieux et un tantinet original, avoue-le… Tu es superbe sur ce lit liquide, Petite Lette. Oh ! reste ainsi… Non,

ne bouge plus… D'abord, n'oublie pas que tu fais la planche… Laisse-moi encore t'embrasser. Il s'était baissé. D'un coup sec de ses dents, il défit si prestement la rosette de la ficelle qui libérait la chemise que Colette ne s'aperçut de l'audace libertine qu'au moment où il n'était plus temps de songer à se reprendre en reprenant le pied. Alors, comme Colette, elle s'abandonna à son cousin en même temps qu'à la vague qui la berçait si doucement, si délicieusement…

Les jeunes nymphes, sorties les premières de l'onde, s'étaient élancées vers le « Bateau Ivre ». Elles riaient maintenant pour se donner une contenance mais, tout de même soupçonneuses, s'examinaient. Régina, elle, savait… Colette qui se souvenait soudain que Jude avait fait aussi nager Régina avant elle, s'écria, un peu avec dépit, un peu avec étonnement :

— Ce n'est pas possible ?… Non ? Toi aussi alors ?

Mais Jude les suivait de près. Il pensait que les confidences faites dans l'instant pouvaient gêner ses projets et gâter la belle journée qui s'annonçait ; aussi, fut-il ahuri quand il se vit apostropher par Colette, cachée avec Régina derrière la barque :

— Eh ! bien, tu en as du toupet… toi, tu sais…

Il comprit qu'elles s'étaient parlé ; aussi décida-t-il de prendre les choses en riant.

— Pour l'instant, mes chéries, constatez vous-mêmes que je n'ai rien du tout… qu'un fou désir de m'habiller d'abord et de vous embrasser ensuite… à moins que vous préfériez que je ne vous embrasse d'abord et que nous nous habillions après. Seulement, il serait bon de nous essuyer préalablement avec la nappe

et les serviettes. Quand vous aurez vos robes, comme de bons juges, vous me jugerez si… le cœur vous en dit ; je plaide coupable, mais je doute que vous me condamniez, car je suis entré dans l'eau comme j'en sors. Pas le moindre larcin à me reprocher. Vous ne pouvez même pas me fouiller. D'ailleurs, je ne puis rien vous cacher. J'en prends à témoins le ciel et la terre et le vieux dieu d'Israël. En attendant, comme vous ne vous décidez pas à me donner la nappe ou une des trois serviettes, je m'étends sur les galets et vais me sécher proprement au soleil en prenant l'apéro.

— Tiens, cria Colette, voici la nappe.

Il s'en saisit au vol, s'en ceignit la taille, à la manière des garçons de café et gravement dit :

— Nous disons donc : trois mominettes au sucre, n'est-ce pas, Mesdemoiselles ?

Et il cria à la cantonade :

— Trois mominettes au sucre, trois !

N'y tenant plus, Régina et Colette qui semblaient mécontentes, s'esclaffèrent.

En déjeunant — lui, toujours en « Adam — Garçon de café », — elles jugèrent toutes les deux qu'il valait mieux ne pas parler de ce qui s'était passé. Elles s'amusaient énormément pourtant à le voir aller et venir nu, sans pudeur, et cette indifférence n'était pas sans charme pour ces jeunes filles qui avaient déjà tiré de l'homme, en se cachant comme Ève, une légère et anodine satisfaction.

Colette avouait :

— Il est impayable, ce Jude.

Régina disait :

— Non, vrai, tout de même, il n'est pas gêné !

Au dessert, Jude annonça qu'il allait leur réciter un petit poème de sa façon.

— Ça doit être fou, dit Colette.

— Tu vas en juger. Ce qui fait l'originalité de ma poésie, c'est qu'il y a des vers. — Sont-ce des vers ? — qui ont des tas de rimes ; et d'autres, qui n'en ont pas du tout… C'est comme dans la vie, vois-tu ; il y a des tas d'hommes qui ont des tas de femmes et d'autres qui n'arrivent jamais à s'accoupler… pas ? Écoutez, mon poème loufoque.

Il lança, comme au Chat Noir :

— « Nous allons entendre notre excellent camarade, le bon poète, l'exquis rimeur, le délicieux et spirituel chansonnier, Jude Weiss, un nom bien chrétien, Messeigneurs, et porté pourtant par un descendant d'Adam d'abord, du Christ ensuite, en ligne directe. Notre ami va vous dire : Les Cages.

Les Cages sont des petits wagons
Moins larges que longs.
Ou bien encore les Cages sont
Des Maisonnettes armées dont
On aurait oublié de poser le ciment
Des maisons pleines de chansons
Pleines de ciel à la façon

Des petits peintres de Barbizon.
Aux « quatre coins » y joue le Vent
Elles rappellent les couvents
Les casernes et les prisons
Même quand on est pas dedans
À la manière des pinsons
Les Cages sont des petits wagons
Où l'on s'en va de long en long
Et zon, zon, zon,
Des cabinets au restaurant
Et zan, zan, zan.

Tambour ! Ran ra-ta-plan… plan-plan !

C'est fini.

— C'est idiot, déclara Colette.

— Bien digne de toi, renchérit Régina.

Dans le fond, elles lui savaient gré de n'attacher aucune importance à ce qui s'était passé. En traitant légèrement la petite tentation à laquelle toutes les deux avaient succombé, Jude savait ce qu'il faisait ; il les affranchissait de toute hypocrisie à son égard et leur laissait la facilité de succomber encore quand elles le voudraient, ou quand il les provoquerait. Si l'hypocrisie est un hommage à la vertu, le cynisme est le plus grand ennemi du vice.

05

Quand le trio déboucha dans la grande rue d'Onival, il s'aperçut qu'on le regardait curieusement.

— Qu'ont-ils donc à nous regarder ainsi ? dit Colette.

— Pourtant, personne n'a pu nous voir ? murmura Régina déjà inquiète.

Jude prit un parti :

— Asseyons-nous à la terrasse de l'unique café du village, dit-il ; de cette façon, convenablement installés devant de la bière, nous nous laisserons admirer et nous prendrons connaissance de la cause de l'admiration que nous provoquons.

Le patron lui-même se présenta :

— De la bière, déclara Jude, et, si vous voulez des chaises pour tous ces imbéciles qui nous suivent… sans que je sache Dieu pourquoi ?

— Comment, fit le patron, vous ne savez pas ?… C'est vrai, vous arrivez probablement d'excursion… il s'agit de votre domestique…

— Qu'est-ce qu'elle a fait Mariette ? interrogea Jude, soudain intéressé.

— Je n'ose vous dire cela devant ces demoiselles.

— Ah !

Le jeune homme se leva et s'éloigna avec le patron.

Colette et Régina de loin le virent prendre sa figure d'étonnement, « faire figure à l'envers ».

« — On a pincé dans une cabine votre domestique avec le baigneur en train de… disait le cafetier. Vous comprenez ?

« — Qui ça ?

« — La femme du baigneur, pardi… alors… vous pensez !…

« — Zut, fit simplement Jude et il ajouta :

« — Que ceci ne nous empêche pas de boire.

Les deux têtes se penchèrent tout de suite vers Jude revenu, et la même phrase sortit des deux bouches souriantes, avides :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Jude prit un temps :

— Il y a que Mariette s'est fait pincer par la femme du baigneur en train de forniquer, avec le baigneur.

— Oh ! fit Régina, sur un ton scandalisé.

— Quoi ? quoi ? interrogeait Colette, en train de quoi ?

Il fallut que Jude lui répéta le mot : forniquer.

Colette ouvrit seulement des grands yeux et dit avec compassion :

— La pauvre fille !

— Rentrons, fit Jude, en jetant l'argent dû sur la table.

Il regarda les sept ou huit commères qui s'étaient attachées à leurs pas et les imitant :

— C'est-y, mes braves femmes, qu'on vous douève qué que chose ?

Elles tournèrent les talons, maugréant contre les Parisiens.

— Flûte, on va être sans bonne et c'est nous qui allons faire le travail, s'exclama Colette.

Ce départ, car le départ s'imposait, ennuyait et souriait tout à la fois à Jude qui perdait sa belle garce, mais qui regagnait du même coup sa liberté.

— Mariette a sa mère bien malade et elle part, dit Mme Sutter aux jeunes filles.

Comme il était le seul homme de la maison, Yvonne et Solange le rendirent juge du scandale.

— Où est-elle, interrogea le jeune homme.

— Dans sa chambre, elle fait ses malles… répondit Yvonne. Va un peu surveiller son départ ; avec les bonnes, tu sais, on ne sait jamais !

Jude trouva Mariette en chemise et les yeux rougis.

— J'voulais point partir sans vous revoir, lui dit-elle… Quelle histoire ! Monsieur Jude et pourquoi ? Il ne m'a rien fait c't'-homme-là, il m'a pas seulement touchée, j'vous l'jure.

— N'empêche, ma pauvre Mariette, que tu as été pincée avec lui, toute nue, dans la cabine !

— Dame, c'est la vérité ; j'dis pas que si on n'était pas venu nous embêter, il ne se serait pas passé quelque chose, mais aussi vrai que vous êtes là, il avait pas plutôt fermé la porte en me déposant le petit baquiet que les gens y sont venus taper sur la caisse.

— Enfin, dit Jude, tu voulais bien ?

— C'est lui surtout qui voulait. J'vous dis qu'on venait seulement de fermer la porte. Y a rien eu… donc…

— Ce n'est pas ta vertu qui t'a empêchée ?…

— Ça, vous dites la vérité, fit-elle en souriant, à travers ses larmes.

— Je… ne te suffisais donc pas ?

Mariette, gênée, baissa les yeux et déclara avec sa franchise brutale.

— … Il ne me déplaisait pas non plus… pardi… c'était un beau gars, et pis, çui-là était propre, l'était-y pas toujours dans l'iau ?

— Enfin, tu pars ?

— Hé, j'pouvions pas rester ; les femelles de l'endroit, elles m'arracheraient les yeux à croire que l'baigneur il est à elles toutes.

— Mais où vas-tu ?

— Oh ! vous en faites pas pour ça, M'sieur Jude, j'vais chez ma mère au pays. Pour la moisson j'vaux bien un gars de batterie…

Elle hésitait…

— Voilà… il y a quelqu'un que j'regrette à part toute la famille qu'a été bonne pour moi ici, c'est vous M'sieur Jude… Vous m'en voulez pas, au moins ?

— Mais non, ma fille. Moi, tu sais, je ne suis pas comme tout le monde… et puis, pas, aujourd'hui tu es comme moi, tu es resté le bec dans l'iau, comme tu dis.

— Ça c'est vrai… mais j'penserai bien souvent à vous et à vos mignardes caresses.

— On va se venger ensemble, veux-tu ?… et du baigneur et des commères ?…

— … Mais pas de ces demoiselles ; elles sont si gentille ?…

— À qui le dis-tu ?… le Sort est injuste, vois-tu, car moi, je reste.

— J'vous souhaite bonne chance du côté d'ces demoiselles… je me suis bien aperçue que vous en pinciez et pour toutes les deux encore, polisson.

Tout en parlant, elle avait poussé le verrou, s'était assise et attendait, heureuse et ragaillardie, le dernier bon vouloir, l'amoureux adieu de Monsieur Jude.

06

L'aube d'une fin d'automne jetait sur le Boulevard Gambetta — (allant de Fontenay-sous-Bois à Nogent-sur-Marne) — un brouillard dense, épais, qui, à l'horizon, faisait se fondre les

arbres et les villas lointaines dans le ciel, les réduisant à l'état d'ombres à peine bleutées.

Colette et Régina, frileusement emmitouflées, se dirigeaient vers la gare de Nogent, qui était la plus proche. Derrière les grilles hautes, à travers les marronniers et les jets de tilleuls jaunis, presque dégarnis, se dissimulaient des maisons comme posées sur des pelouses. Tous les volets étaient encore clos.

— Presse-toi donc, Colette ; nous allons rater le train de 7 h. 20 ! dit Régina.

Et comme Colette n'accélérait pas assez le pas, désespérément, Régina ajouta :

— Ah ! décidément, tu es bien toujours Mamz'elle Tranquille, toi !

Au bout de l'avenue qui longeait la voie du chemin de fer se trouvait l'entrée du bois de Vincennes, toujours mélancolique, mais toujours attrayant.

— Tiens, on l'entend, le train ; vite.

Toutes deux prirent le pas gymnastique, et peu après, s'engouffraient en coup de vent dans la gare. Elles traversaient la voie, juste au moment où le train venant de Joinville débouchait du pont.

— Heureusement qu'il ne va pas vite le tortillard.

Ce chemin de fer, dit de Vincennes — on ne sait trop pourquoi, puisqu'il va de Paris à Brie-Comte-Robert — n'a point changé depuis sa fondation.

Ce sont les mêmes gares, petites, étriquées, humides. Ce sont les mêmes trains qui passent tellement au « ralenti » qu'on est en droit de croire que ce chemin de fer est un chemin de fer pour rire. Non, rien n'a changé depuis quarante ans, hormis peut-être les publicités sur les panneaux, et, comme de juste, le prix des places, lesquelles n'ont jamais diminué. Les voyageurs qui se connaissent quasiment tous, prenant le même train, s'attendent sur les quais comme s'attendaient les pères jadis et comme s'attendront plus tard les fils, car la France est le pays de l'évolution lente. Ligne sans avenir ou dont l'avenir est incertain et vraiment limité. Gagnera-t-elle seulement jamais Melun ? Dès le matin, tous les trains se comblent de petites ouvrières et d'élèves, du lycée Charlemagne ou de l'école Massillon, qui gagnent Paris. Les jeunes hommes attendent les jeunes filles. C'est vingt minutes de flirt permis dans les bidels, ou dans ces impériales où, monter, est un danger et, descendre, une mort certaine. Les wagons de la gare de Vincennes sont les rebuts de toutes les lignes de France et probablement du monde entier. Personne ne se plaint. À quoi bon ? C'est aussi la seule ligne où il n'y a des catastrophes que tous les trente ans… mais alors quelles catastrophes !… On se hisse donc par groupe, le matin, comme on se hissera, à Paris, par groupe, le soir ; même à ce fameux train de minuit quarante-cinq qui attendra les acteurs : Delaunay, Taillade, Montbars. N'est-ce pas le train des Théâtres ?

C'est le départ popote et l'arrivée popote : On montre n'importe quoi à « l'entrée » et n'importe quoi à la « sortie ». Le voyageur ne serait-il pas même en droit de montrer sa mauvaise humeur et de demander des dommages et intérêts pour voyager dans d'aussi exécrables conditions ? La ligne de Vincennes est une de ces lignes banlieusardes, inconnues du grand public, qui

lui préfère avec raison les tramways de pénétration extra-muros. Ceux-ci coûtent moins cher et vont plus vite. La ligne de Vincennes, c'est la ligne vraiment française. Comme la France, elle va piano et… comme elle peut, en se figurant toujours qu'elle est à la tête… de la civilisation !

Des mains se serraient, des conversations s'engageaient, banales toujours, qu'il fit beau ou mauvais, sur le temps qu'il faisait.

Le train arrivant, on se recula. On s'engouffra à la hâte. Un coup de sifflet et le train repartit, laissant le quai vide. Seul, l'homme qui tenait un petit drapeau rouge à la main, y semblait abandonné comme dans un désert après le départ de la caravane.

Les Arnoult et les Sutter sont définitivement installés à Fontenay dans une grande villa qu'on a dénommée la « 212 », parce qu'elle se trouve au 212 du Boulevard Gambetta. Les ménages s'accordent. La famille Sutter occupe le premier étage et le second est laissé aux Arnoult. Les repas ne sont pas pris en commun, mais les réceptions, — car il y en a — se font dans le même salon et les deux familles y prennent part.

Jude s'est lancé définitivement dans les lettres. Il a songé qu'il y a décidément « à faire » dans cette partie. Il potasse surtout le théâtre, parce que le théâtre rapporte et le plus d'honneurs et le plus d'argent. Le livre d'un certain Polti vient de paraître et est son bréviaire. Il n'y a en somme que trente-six situations dramatiques… pas une de plus, pas une de moins ; le tout est de savoir les arranger. Il s'y exerce.

En dehors de son travail, il est comblé. Régina et Colette lui sont soumises. Il a fini par leur faire comprendre que la meilleure façon de s'arranger, c'était encore de s'entendre à l'amiable. Il les

visite, mais elles le visitent aussi quelquefois, la nuit, selon leur désir de gamines très précoces. Il les contente le mieux qu'il peut, triche, ou s'arrange. Ses dix-neuf ans lui permettent tout de même des prouesses. Ils ont fini par trouver presque naturelle leur petite vie amoureuse à trois.

Rien n'a plus la forme de la vertu que le vice-habitude.

Entre eux trois, ils ne mettent même plus le masque hypocrite de la pudibonderie. Néanmoins, Régina se rend toujours chaque dimanche au temple, à Vincennes. L'amour ne les occupe plus ; ils sont satisfaits. C'est à Onival, quelques jours après l'aventure du Bateau Ivre que Régina et Colette se sont données, la même nuit, à Jude. Elles sont entrées dans l'amour avec une telle simplicité, que, depuis, aucun d'eux ne songe à se libérer et à briser les liens qui les unissent. Leurs chambres à tous les trois se trouvant au troisième étage, ils sont assurés de toute la sécurité désirable. On étonnerait fortement Colette et Régina si on venait à leur parler de leur impudicité, de la dépravation de leurs mœurs. Évidemment, elles se cachent, parce qu'elles savent que se donner à un homme en dehors du mariage n'est pas accepté, mais elles trouvent que le soi-disant mal est vraiment exagéré. Il n'y a pas dépravation là où la conscience de la dépravation n'est pas. D'ailleurs, les latitudes, comme l'habitude, déplacent aussi le point de vue des jugements.

Certainement, Régina aime bien Jude ; elle trouve de la satisfaction à ses caresses comme à celles de Colette, mais elle a rencontré un jeune homme, en prenant le train. À l'insu de Colette, elle a reçu une lettre et, ce jour même, elle doit se rendre à son rendez-vous. Elle ne s'explique pas pourquoi elle veut s'y rendre. Il est plus fort que sa volonté ce désir. Elle est certaine qu'elle ne

court aucun danger, les lettres de son amoureux sont trop pleines de respect.

Il s'appelle Gustave Goder…

Mme Sutter, elle régulièrement, se rend à Paris trois fois par semaine ; et, Yvonne, une seule fois. Pour Mme Sutter, il y a toujours quelque chose à acheter dans les magasins, — toujours alibis propices.

Le dimanche, les deux familles vont jouer dans le bois de Vincennes, aux boules, au croquet. Jude, à Joinville, chez Perre, possède un « trois ». Le dimanche matin, Jude, Colette et Régina (quand celle-ci rate le temple) font le « tour de Marne ». Sous le pont de Joinville, les deux jeunes filles ont toujours la même frayeur et poussent les mêmes cris. Une fois, n'ont-elles pas failli chavirer !

Jude est un gaillard heureux, vraiment heureux. Rien, en effet, ne manque à son bonheur. La seule ombre à l'horizon, c'est le service militaire qui l'attend. Mais son oncle Salanderschumacher veille. Il a déclaré que Jude serait — d'autorité — versé dans l'auxiliaire. N'a-t-il pas donné pour les élections prochaines au Cercle Républicain, à un certain Ganivet, l'homme de Waldeck-Rousseau, la somme rondelette de 5.000 francs ?

Colette et Régina roulent lentement vers Paris. Elles se rendent dans une École professionnelle de couture. C'est leur dernière année. À leur sortie, Alexandre Arnoult et M. Sutter, de connivence, doivent les installer du côté de la Madeleine.

Colette et Régina — Costumes pour dames.

Cela fera bien sur l'enseigne. La rue Richepanse leur plairait assez, surtout un premier étage. Pour l'instant, toutes les deux flirtent avec deux jeunes gens de Fontenay, des fils de famille qui se rendent au lycée Charlemagne. Elles sont sur leurs gardes. Les lycéens sont corrects d'allure, si corrects que Régina s'amuse à les « allumer ». Son rire clair et vibrant suffit. Mais tout en riant, Régina, — ce jour-là, — cherche le moyen qui lui permettra de plaquer Colette à quatre heures, en sortant de l'École ? Une course ? Laquelle ! Colette voudra l'accompagner… Un magasin ? Colette l'y voudra suivre ? Elle trouvera.

— Et votre amie, Mademoiselle Colette ?

— Colette ? Ma foi, je l'ai perdue à la sortie de l'École. Je n'ai trouvé que ce moyen pour me rendre à votre rendez-vous.

— Prenez quelque chose… voyons, un grog ?

— Si vous voulez.

Gustave Goder et Régina sont assis dans le fond de la Brasserie Grüber.

— Vous savez, je ne suis venue qu'après avoir trouvé votre lettre très convenable et que vous m'assuriez avoir quelque chose à me dire de très particulier. Qu'est-ce que c'est ?

— Tout d'un coup… comme ça… cela m'est difficile… Je suis timide à l'excès et surtout intimidé.

Régina se met à rire, en le regardant les yeux en coulisse.

— Alors, comme je suis timide aussi et que vous m'intimidez énormément, nous avons des chances de ne rien nous dire du tout.

— C'est vrai…

— On ne vous voit plus dans le train depuis huit jours, pourquoi ? interroge Régina.

— Mon oncle est rentré à Paris. Je suis mes cours.

— Des cours ?

— Oui, je prépare mon admission à l'École d'administration militaire.

— Vous allez être officier ?…

… — d'administration ; oui, dans quelques jours… je l'espère du moins, j'ai beaucoup potassé… Et vous ?

— Moi ? fait Régina, je suis dans une école professionnelle de couture. C'est ma dernière année ; l'année prochaine, on m'installera sans doute du côté de la Madeleine.

— Vous serez une grande couturière, alors ?

— Je l'espère.

Régina jette de temps à autre des regards inquiets du côté de la porte.

— Vous craignez d'être surprise ?

— Dame, je me souviens à présent, que mon père, quelquefois, vient ici.

— Nous sommes si bien cachés !…

Goder est de plus en plus gêné.

— Vous avez lu ma lettre ?

— Oui, je l'ai lue…

— Alors, vous savez que je vous aime ?

— Oui, j'ai lu cela… voilà.

— Voilà.

— C'est tout ?

Régina ne peut s'empêcher de laisser fuser son rire et de conclure :

— C'est tout.

Un bon moment, tous deux étaient restés silencieux.

Goder, surpris mais heureux de constater que la jeune fille acceptait sa déclaration sans se fâcher, avait repris :

— C'est tout… c'est tout… Eh bien moi, voilà, j'ai 25 ans. Dans quelques jours, je serai donc officier… officier d'administration, c'est-à-dire dans les bureaux… Je porterai quand même l'uniforme. Il y a de l'avenir vous savez ?… Il faut vous dire que je n'ai ni père ni mère ; c'est un oncle qui m'a élevé, un oncle originaire de la Touraine. Il est venu exprès habiter ici, pour moi. Comme je vois que vous riez beaucoup, il est bon que vous sachiez que je ris aussi. Mes amis m'ont toujours dit que j'avais un excellent caractère. Enfin, vous savez c'est pour le bon motif que je vous recherche… Quel âge avez-vous, Mademoiselle Régina ?

— Dix-sept ans passés… je suis née en 1885.

— Vous êtes bien jeune, c'est vrai… enfin, si, dans six mois, un an, deux ans… vous voulez… vous n'aurez qu'à me faire signe, car je vais potasser dur et m'arranger pour conquérir le second galon… et alors on se mariera ensemble.

Régina, ahurie par tout ce qu'elle entendait, éclata de rire :

— Non mais, comme ça, sans me connaître… on a pensé… ma main ? Le mariage dans deux ans ? Vraiment Monsieur, laissez-moi respirer…

Riant aussi, Goder dit :

— Si vous n'avez pas la dot réglementaire, on s'arrangera. J'ai un peu de bien, mon oncle, et j'ai aussi un cousin dans le Nord, dans la banque, qui parferait la somme, s'il le fallait.

— Quelle somme ?

— Les trente mille francs exigés…

— Oh ! que c'est drôle… 30.000 francs ! Il faut que je vous achète 30.000 ?…

— Oui, c'est la loi… Alors ?

— Oh ! bien, alors on verra… conclut Régina… on a le temps.

— On se reverra tout de même ?

— Ce n'est pas très correct, vous savez ?

— Enfin, dit Goder, gêné, je puis vous écrire, et de temps en temps, vous saluer ?…

— Évidemment, me saluer, cela est naturel, mais m'écrire !

— Vous suis-je sympathique ?

— Oui… certainement…

— Je vous aime tant, éclate tout à coup Goder, en s'emparant de la main de la jeune fille.

Régina devient rouge, se trouble… et se sent même émue.

— Vous avez de si jolis yeux bleus, des yeux presque violets, des yeux de pervenche ; et puis, si vous saviez comme je pense à vous… oui, toute la journée, et le soir donc !… J'ai trouvé dans un journal un portrait de jeune fille qui vous ressemble… je le regarde et je m'efforce de croire que c'est vous… Tenez, en déguisant mon écriture pour ne pas la reconnaître, j'ai écrit dessous : À mon cher fiancé Gustave Goder, et j'ai signé : Régina Sutter.

— Il ne manque plus que la date, dit Régina partant d'un fou rire…

— Je mettrai celle d'aujourd'hui, 10 juillet… Seulement, si vous étiez gentille, vous me donneriez tout de même votre photographie et c'est vous qui écririez tout cela de votre main et qui signeriez et qui mettriez la date ?…

— Cela, non ; voyez-vous qu'on arrive à la découvrir ?

— Je vous engage ma parole d'officier.

— D'abord, vous ne l'êtes pas encore, réplique-t-elle, jouant l'incrédulité.

— C'est tout comme… Qu'est-ce que trois ou quatre jours ?

— Mais, c'est beaucoup… Et si vous n'étiez pas accepté ? Mettons donc deux ans au moins… deux ans… pour moi. Non, tout

cela est fou, Monsieur Goder. Que dirait mon père ?…

— Qu'est-ce qu'il fait, Monsieur votre père ?

— Il est caissier principal dans une grande banque.

— Il est donc dans les bureaux, comme moi, je le serai. Monsieur votre père est gentil avec vous ?

— Oh ! très gentil. C'est un homme tranquille ; il se rend au bureau le matin, et il en revient le soir ; il parle peu, trouve tout bien et m'aime beaucoup.

— Et Madame votre mère ?

— Maman ?… elle, elle est gentille aussi. Chez nous, on dirait qu'elle est presque toujours comme une invitée. Elle part après déjeuner, revient le soir quelquefois avec mon papa qu'elle attend dans un café par ici, chez Graff, à côté… Il faut vous dire qu'on demeure à Fontenay avec les Arnoult, les parents de ma petite camarade. Nous faisons bon ménage ensemble…

— Il y a aussi un jeune homme, il me semble ?

Colette rougit et, vivement, dit :

— Jude, c'est leur neveu, le cousin de Colette, un drôle de garçon, très gai. Ah ! il ne s'en fait pas celui-là ; il doit partir au régiment cette année et il est riche, riche !…, riche !…

— Il épousera peut-être sa cousine ?

La bouche un peu pincée, Régina haussa les épaules :

— Oh ! ça, je ne crois pas…

— Entre cousins… quelquefois ?

— Jude ?… il n'y a que son prochain départ qui l'occupe… ça… et… s'amuser.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il fait de la littérature, des pièces, des nouvelles… dans le fond, on ne sait pas… c'est… c'est un original, un drôle de type, un peu fou, par exemple et toujours chantant. Il conduit tout le monde chez nous, mais gentiment, en nous faisant rire. Il n'a pas pour deux liards de méchanceté ; il est taquin, voilà tout. Il nous fait des blagues ; enfin, quoi, c'est le boute-en-train de la maison. Un jour, je vous raconterai quelques-unes de ses farces. Tenez, l'hiver dernier, il s'est arrangé pour bouleverser toutes les pendules, toutes les montres de la maison ; le lendemain, ou plutôt dans la nuit, on allait chercher l'heure les uns chez les autres. Papa s'est levé à 4 heures du matin croyant qu'il était 6 heures !… et nous donc… Colette et moi, à 8 h. 30 ; au lieu d'être au cours, nous prenions le thé… Lui, Monsieur, restait couché ! N'est-ce pas, il n'a pas d'obligation ! Le soir, quand nous nous racontions nos ennuis, lui, se tordait de rire. C'est Colette qui l'a, la première, soupçonné.

« — Il y a du Jude dans cette affaire-là… »

Alors, elle l'a pressé de questions, et il a fini par avouer. Papa était furieux, mais tout de même, n'est-ce pas, on riait… parce que c'était drôle. Ah ! il nous amuse… Mais je bavarde… il faut que je m'en aille…

Elle s'était levée et, gentiment, lui tendait la main.

— Alors ? interrogea-t-il, quand vous reverrai-je ?

— Oh ! vous savez, je ne puis rien dire, rien promettre… D'abord, dans vingt jours, nous partons à la mer pour deux mois. Si, d'ici là, vous voulez m'écrire. Mais où ?… pas chez nous…

— Poste… restante si vous voulez ?… justement dans cette rue, il y en a une, et c'est à côté de la gare.

— Je n'oserai jamais aller y chercher une lettre.

— Pourquoi ? Il y a un guichet ; vous vous approchez et vous demandez votre lettre.

— Pas à mon nom, protesta-t-elle.

— Non… tenez R. S. 13.

— Pourquoi 13.

— Ou un autre chiffre… parce que s'il y avait d'autres lettres pour R. S… n'est-ce pas ?

— R. S. 13, soit, accepta Régina.

— Quand y passerez-vous à la poste ?

— Tous les samedis, le matin. Cela va-t-il ?…

— Mais oui.

— Seulement, vous savez cela ne m'engage à rien. Vous signerez de votre prénom ?

— Entendu.

— Vous ne voyagez plus ?

— Non, parce que, maintenant, j'habite Paris, 57, Boulevard Beaumarchais, pas très loin d'ici, la maison où il y a des marches.

— Allons, au revoir… Monsieur Goder.

Une dernière poignée de mains, Régina gagna la porte et disparut.

Allait-elle raconter cette aventure à Colette ? Comme elle ne l'avait pas mise au courant du rendez-vous accepté, elle ne jugea pas nécessaire cette confidence. Goder ? Madame Goder ? Oui… peut-être, mais pas tout de suite… Elle ne le connaissait pas, somme toute… Tout de même, il avait l'air d'un bon garçon. Il lui avait dit des choses gentilles, il la trouvait belle. Cependant, déjà, elle aurait voulu être au samedi. Elle se voyait entrant au bureau de poste, s'approchant du guichet : « Avez-vous une lettre pour moi ? Mlle R. S. 13, s'il vous plaît ? » Femme d'officier ! cela ne lui déplaisait pas trop. Le militarisme, à ses yeux, était une caste supérieure, une caste qui pouvait frayer avec les gens du monde… Elle allait s'informer du costume. Justement parmi ses copines, il y avait Centon, Germaine Centon, dont le père était maître-coupeur dans une grande maison d'uniformes, place du Théâtre Français.

D'abord, tous les officiers étaient habillés « la même chose » ; seuls, sur les tuniques, les écussons changeaient.

Tout à coup, elle s'arrêta pour se dire :

« — Je suis complètement dingo ! Comme si c'était fait !… Oh, là, là, faut-il que je sois gourde… non… faut-il que j'en aie une pochetée ? Ce type-là ?… il veut m'enjôler pour… pour coucher avec moi parbleu… et c'est tout. En ce cas, bernique, il n'y a rien de

fait, je ne le laisserai pas approcher… merci, Jude suffit. D'abord, il est beaucoup plus rigolo. Certainement, j'aimerais mieux l'épouser… Jude ; Colette aussi… encore plus certainement… mais lui n'y pense guère… Puis zut… jusqu'ici, ni Colette, ni moi, nous n'y avons jamais sérieusement pensé, non plus… Dommage, qu'il ne puisse nous épouser toutes les deux, puisqu'on s'accorde si bien ensemble tous les trois.

Àla gare de Nogent, Colette l'attendait, étonnée de ne pas l'avoir trouvée au train.

— Ratée, ma chère, d'une minute…, je l'ai vu partir… je t'ai perdue rue Jean Beausire.

— Allons, pressons-nous. Jude est en face, chez Bezançon. Il nous offre l'apéro. Il m'a cueillie à l'arrivée.

— On rentrera tard, on va se faire attraper…

— Jude se débrouillera. Il a quelque chose d'épatant à nous dire, paraît-il.

Elles traversèrent la place ; Jude, dans un petit bosquet, les attendait.

— Tu as raté ton train, toi ? dit-il à Régina.

— Eh… oui, comme tu vois…

— Quoi qu'on prend ? Vermouth'cass, les petites ?… interrogea Jude.

— Et toi ?

— Moi, vous voyez, j'ai commandé mon petit Pernod.

— Dis, maintenant, ce que tu as à nous dire.

— Voilà, commença Jude : On va faire prochainement un gueuleton monstre. Vous êtes invitées toutes les deux.

— Où cela ? dit Colette étonnée.

— Chez Charvais… dans sa villa. Depuis le 1 juillet, il est seul dans sa propriété, et il s'embête à « cent francs l'heure » ; alors, il m'a demandé si on ne pouvait pas se réunir — quelques-uns et quelques-unes — un soir ; on ferait venir le dîner de chez le pâtissier, on danserait, on chanterait, enfin, on s'amuserait toute la nuit… si faire se peut…

— Mais, quand cela ? interrompit Régina.

— Quand ? mais le 14 juillet, mes gosses… Les mères partent dans trois jours pour Onival… Je devais les accompagner… Jusqu'à la dernière minute, je l'ai laissé croire ; seulement, je me suis fait écrire hier par l'oncle Salanderschumacher qu'il m'invitait à déjeuner le 17… de cette façon, je reste jusqu'à la fin du mois avec vous… À nous trois, j'espère que nous ne nous ennuierons pas, hein ?

— Qu'est-ce qu'on fera ? interrogea Régina.

— Peut-être bien que Petit Jude avec vous fera un petit voyage de deux ou trois jours… parfaitement (il aimait fort parler de lui à la troisième personne).

Il continua :

— Petit Jude, en bon juif, a mis des sous de côté ; dame, il tient de son papa, mais il les dépensera en bon chrétien, puisqu'il l'est par sa maman.

— Et où irions-nous, où nous emmènerais-tu ? interrogea Colette.

— C'est une surprise, mes chéries ; cela dépend, j'attends des renseignements.

Toutes les deux s'écrièrent :

— Dis, dis, dis, où ?

— Non, ce ne serait plus une surprise ; et puis, je vous le répète : j'attends des renseignements.

— Et, chez Charvais, le 14, qui y aura-t-il ?

— Pour ne pas oublier, nous trois d'abord ; puis, Charvais et son amie.

— Tintin ?

— Tintin-le-Trottin, oui.

— Elle est bien mal élevée, observa Régina d'un air pincé.

— Ce n'est ni Charvais ni moi qui l'avons élevée. Elle est amusante ; avouez, en sus, que c'est bien le moins que Charvais amène son amie.

— Après ? demanda Colette.

— Après ? Stéphanie Gonnet fera son possible pour s'échapper de chez elle, c'est-à-dire… qu'elle viendra, la belle Stéphanie ; Suzette Tournemire a promis aussi ; Marguerite Larille s'est engagée avec son petit Totor ; Muguette Langlois, vous savez, la petite qui canote si bien, apportera son violoncelle.

— Une pimbèche, affirma Colette.

— Comme hommes ? s'inquiéta Régina.

— Moi, un ; Charvais, deux ; l'ami de Marguerite Larille, trois ; Rodolphe Legendre, quatre ; Ludovic Blanc, cinq ; Albert Leuth, six ; tous les trois, vous le savez, élèves du Lycée Charlemagne ; et peut-être viendront encore d'autres copains et d'autres copines… Chander, les frères Margotil. Le principal c'est que l'on s'amuse ! Ah ! j'oubliais : tenue de rigueur.

— Quoi ? hein ? firent ensemble les deux jeunes filles.

— Charvais a dit : tenue de rigueur… et il ne blague pas sur ce chapitre, vous savez ?

— Je n'ai pas de robe, s'exclama Régina.

— C'est peut-être comme ça qu'il a voulu dire, répliqua froidement Jude.

— Tu es fou ? fit Colette, en haussant les épaules.

— Avec Charvais, tu sais, on ne sait jamais ; ce tranquille a toutes les audaces. Mais que diable, vous êtes toutes les deux assez jolies pour vous montrer sans robe.

— Non, mais en chemise pendant que tu y es ? gouailla Colette.

— Quelle horreur ! appuya Régina… Moi, je n'irai pas.

— Avec ça, répliqua Jude en haussant les épaules, si tu n'y allais pas, tu en ferais une maladie, toi… Petit Jude, te le dit : Tu iras. Sur ce, mes petites, rentrons à la maison où nous attend la soupe et le reste.

Ce soir-là, Petit Jude, avant de s'endormir, dut donner bien d'autres détails et comme il n'en avait pas, afin d'être heureux, il en inventa, car il avait l'imagination fertile « comme un champ de l'ancienne Mésopotamie », affirmait-il.

Dans les bras de Petit Jude, Colette rêva de chemises et de dentelles ébouriffantes, et Régina, fatiguée, d'un amour pur qui s'exhalait d'une lettre écrite par un jeune officier aux moustaches conquérantes…

Quant à Jude, il rêva qu'il dormait tranquillement dans un lit qui n'était pas encore le sien et dans lequel, subrepticement, s'était glissée Stéphanie Gonnet, dont la croupe rebondie lui faisait plaisir à regarder…

« R. S. 13 ». La lettre tant attendue depuis le matin se trouvait maintenant sous le sein gauche de Régina. Elle l'avait lue et relue avec cette ferveur exagérée qui accompagne ordinairement un amour naissant, car Régina finissait par se convaincre elle-même qu'elle aimait ou qu'elle devait aimer, ce qui est tout un. L'amour est surtout une auto-suggestion. Dans cette lettre, l'officier d'administration annonçait, avant toute chose, sa nomination. Sa lettre commençait par un : « J'ai le plaisir »… et continuait par ces phrases doucereuses, tendres, ces phrases qui plaisent toujours aux jeunes filles qu'une telle littérature, reçue, consacre presque femme. Il y était parlé d'attachement éternel, de fidélité et d'un tas de choses que, seule, la banalité sait exprimer en termes imprécis, voilés, mais restant pourtant, pour les intéressées, toujours plaisantes, sinon adorables à lire. Régina, un moment, pensa répondre, mais elle jugea que cet acte manquait de correction ; et puis, elle s'avouait qu'elle aurait de la difficulté à trouver des phrases en dehors de celles déjà consignées par son

jeune ami. En somme, elle ne pouvait que les lui retourner. Cependant, il fallait songer à entretenir cette flamme ; il y allait de son avenir, car les épouseurs se faisaient rares quand l'épousée n'arrivait qu'avec sa petite personne. Ce qui la chiffonnait surtout, c'était de garder, pour elle seule, son aventure. Cela aussi lui en enlevait beaucoup du charme ! Colette aurait commencé par l'attraper, par la brutaliser peut-être ; car Colette, quoique tranquille, à plusieurs reprises, en ces derniers temps, s'était montrée jalouse à son endroit. Quant à Jude, elle sentait qu'il était le dernier à devoir apprendre ses… fiançailles. Colette n'aurait point manqué d'avertir son cousin, lequel, par surcroît, se serait moqué d'elle. Et soudain, elle se trouva très malheureuse d'avoir à garder un tel secret, pour elle toute seule.

Mais le soir, avec cette extraordinaire mobilité qu'ont les femmes, et surtout les jeunes filles qui sont encore des enfants, elle ne pensait plus — ou si peu — à « son fiancé », et c'est l'esprit libre, qu'elle se prépara à se rendre chez Charvais et à bien s'amuser à la fête à laquelle elle était conviée.

Les mères, trois jours après leur arrivée à Onival, annonçaient qu'elles s'installaient, qu'elles les attendaient tous les trois à la fin du mois.

Elles trouvaient enfin un moment pour écrire aux enfants. Elles disaient avoir trouvé M. Étienne Laustrey arrivé l'avant-veille dans sa villa. Elles plaignaient le pauvre veuf, et faisaient savoir qu'elles l'avaient engagé à prendre ses repas aux Mouettes en attendant la venue d'une bonne que Solange Sutter se chargeait bien de trouver. Elles avaient aussi reçu une lettre de M. Arnoult, lequel voyageait dans les Flandres. Quant au papa de Régina, pour la première fois, il se prélassait sur une grève, heureux

d'avoir pu obtenir deux grands mois de vacances. M. Sutter, l'hiver précédent, avait gagné une pleurésie dont il se remettait difficilement et le directeur de la banque, sur les conseils de son médecin attitré, avait octroyé à son caissier principal, noté comme excellent employé, huit semaines de vacances — et huit semaines de vacances payées ! Les mères engageaient les enfants à ne pas se coucher trop tard et à veiller à ce que Jude ne manquât de rien… Colette, chargée de la cuisine du 212, par intérim, devait tenir soigneusement son livre de comptes et veiller au linge que rapporterait le jeudi suivant la blanchisseuse, etc…

Colette qui détestait faire la cuisine, avait adopté un seul menu : des œufs ; de la charcuterie qu'elle rapportait, et des pommes de terre qu'on mangerait invariablement en « robe des champs ». Au bout de deux jours, Jude, dégoûté des œufs, prétextant aussi que sa religion lui défendait un tel abus de cochon et, ayant les pommes de terre « en détestation », avait bravement ceint le tablier bleu et comme il ne quittait la villa que pour retrouver « ses petites » à l'apéritif, s'était mis à cuisiner, un livre de cuisine sous les yeux. Son premier repas avait été déclaré « immangeable, » à cause de petits pois durs comme des billes ; son second, par contre, avait réuni tous les suffrages et, depuis, la veille, Colette et Régina ne tarissaient pas d'éloges sur un certain pot-au-feu, — le meilleur qu'elles eussent jamais mangé, — déclaraient-elles.

07

La villa des Charvais. De dehors, une grande bâtisse carrée, ou presque, n'était-ce l'avancement timide d'une aile de la largeur de deux mètres ; des fenêtres trouant bien symétriquement les murs ; bref, la maison des xix et xx siècles, siècles de la caserne et du château de cartes. Au pied de l'escalier, un lampadaire, bronze ou fonte, assez consciencieusement astiqué, peint ou verni, à prétention sculpturale, représente une femme. On ne voit d'elle qu'un bras levé, tenant une torche ridiculement terminée par un globe dépoli, qu'un peu de cou, jusqu'à la naissance du sein et qu'un genou poli et luisant. Le jardin, avec ses allées bien sablées, ses parterres fleuris, est tenu avec goût. Les Charvais sont riches. Le père est commissionnaire dans la rue d'Hauteville et la mère ne comprend pas la vie sans trois mois à Trouville et deux mois à Nice. Michel Charvais est presque livré à lui-même. C'est un bon petit garçon correct, d'intelligence bizarre et qui aime s'amuser froidement, comme s'habiller correctement. Demain, il fera partie de la bourgeoisie, respectable de la mode comme des institutions et succédera plus tard à son père. Son existence est réglée comme celle de tous ses pareils. De dix-huit à vingt-six ans : la noce, une noce gentille, qui ne cassera rien ; puis, le mariage avec la fille d'un bourgeois établi dans la commission, ce qui permettra de réunir les deux maisons, tant au point de vue matrimonial qu'au point de vue affaires. Ce sera la vie tranquille de cette bourgeoisie qui acceptera la guerre, trente ans plus tard, avec un étonnement réel et sans même y avoir jamais songé.

Michel Charvais, en smoking, recevait à l'entrée. À ses côtés, Tintin, qui mettait pour la première fois les pieds dans la villa de son amant, paradait en robe de soirée, une robe de soirée fabri-

quée par elle avec des soies fournies par l'intermédiaire de la maison Charvais. Tintin, dix-huit ans, modiste de son état, travaillait chez Reboux. C'était la gamine trop vite émancipée, trop tôt initiée — dans la rue Berthe, à Montmartre, — et à la vie et à l'amour. Pâlotte, mais les traits fins, elle « faisait » néanmoins très bien à la lumière. Son père était maçon et sa mère allait en journées. À dix-sept ans, lasse des coups maternels et des saoulographies paternelles, elle s'était sauvée du logis en laissant un mot pour qu'on ne s'inquiéta pas. Et comme la mère, et probablement la grand'mère avaient fait de même, en effet, on ne s'inquiéta pas. D'ailleurs, par sentimentalité. Elle écrivait une fois tous les mois pour faire savoir qu'elle était heureuse, qu'elle avait un joli « petit chez soi », rue Mazagran au « cintième », qu'elle « travaillait » et que « son ami » était très gentil avec elle.

Ce furent Stéphanie Gonnet et Suzette Tournemire qui arrivèrent les premières. Elles habitaient à deux pas des Charvais. Stéphanie Gonnet, vingt ans, robuste, belle fille, le sachant et en tirant orgueil à tel point qu'elle avait consenti, une fois, disait-on, à poser chez un peintre fameux. Elle était l'enfant unique de marchands de meubles. Elle suivait encore des cours, la plupart imaginaires, lisait des romans, courait les musées. Pour l'instant, elle était censée se trouver chez une vieille tante habitant Saint-Germain, d'où elle ne reviendrait que le lendemain.

Suzette Tournemire habitait avec son père, sans cesse en voyage pour ses affaires. Charvais, tout de suite, les chargea de la préparation des hors-d'œuvre. Lui-même avait tenu à dresser le couvert, parce qu'il s'estimait méticuleux, adroit et avisé.

Jude, Régina et Colette arrivèrent ensemble.

Jude connaissait la maison. En effet, le jeudi et le dimanche, il allait fumer des cigarettes chez son ami Charvais et même y déguster certaines boissons anglaises qui venaient d'être mises à la mode.

Régina et Colette s'étaient habillées pareillement. Elles cherchaient souvent l'une et l'autre à passer pour sœurs. Cela leur semblait distingué.

Régina, tout de suite, voulut s'occuper. Elle était déjà d'une amabilité excessive, ce qui la faisait aimer partout où elle allait. C'est elle qui, à la maison, mettait le couvert et vaquait aux soins de tous, les jours de réception, servait le thé, beurrait les tartines, toujours rieuse, contente, heureuse de vivre.

Colette s'affala dans un fauteuil, indifférente aux agissements de Jude lequel, sans vergogne, lutinait déjà Stéphanie Gonnet qui se défendait pour la forme :

— Que va dire votre cousine ?

Régina se contentait de rire. Avant le départ, les trouvant gentilles dans leur robe de soirée, Jude les avait prises l'une après l'autre. Satisfaites, elles attendaient tranquillement le bon repas. De Jude, elles ne pouvaient être jalouses sans l'être peut-être d'abord l'une de l'autre. Mais l'aventure commencée à deux qui les avaient mises dans le cas de se supporter avait été précédée par la longue liaison qui unissait déjà, depuis l'enfance, Régina à Colette. Colette, jalouse de Régina, l'était moins de Jude. Il en était de même de Régina. Cependant, et sans oser encore se l'avouer, Colette éprouvait une grande tendresse pour son cousin.

Marguerite Larille entra en esbrouffe. Son ami, surtout connu sous la dénomination de Totor, la suivait, portant une petite caisse. Victor Lavel qui achevait sa « rhéto » au lycée Charlemagne, était fils d'un grand charbonnier de Paris. Il habitait Joinville, dans sa famille, et était censé aller le soir même au théâtre du Gymnase où l'on jouait le Maître de Forges. Comme sa mère était friande de ses impressions et qu'il avait lu le roman encore en vogue, qu'il connaissait d'autre part le nom des acteurs, il savait qu'il s'en tirerait après la semonce paternelle qu'il ne manquerait pas de recevoir pour avoir… manqué le train. Cela lui arrivait quelquefois.

Marguerite, mince, souple, était élève du Conservatoire, section piano. Très délurée, très libre d'allures, elle ne fréquentait que les hommes très jeunes. Ce qu'elle aimait, c'était les initier à l'amour. Elle aimait errer dans les jardins où les fruits sont encore verts, où les adolescents novices se tournaient vers sa beauté radieuse et accueillante comme certaines fleurs, par exemple, le tournesol, qui oriente ses pétales vers le soleil. Rien ne la troublait et ne l'enchantait plus que d'arriver la première dans leur cœur et à leur chair. Elle avait alors l'impression d'entrer dans des draps blancs qui sentent la toile neuve et qui n'ont jamais servi ni à l'amour, ni au sommeil. Elle en savourait les prémices et préparait ces apprentis au métier d'amour, jouissant de leurs incertitudes, de leurs joies et de leurs progrès. Elle gardait ordinairement ses amants cinq ou six mois, les éduquait convenablement et les laissait, après, voler de leurs propres ailes. Au besoin elle n'hésitait pas à leur fournir la remplaçante. Tous les prédécesseurs de Victor Lavel la venaient voir de temps en temps, chez elle, où elle n'hésitait pas, le cas échéant, à leur donner gracieusement un supplément d'éducation ou d'instruction. Elle consolait

aussi « ses petits » comme elle les appelait et il lui était même arrivé, racontait-on, d'aller faire une scène à l'amie d'un de ses anciens initiés qui était venu se plaindre à elle des souffrances dont il était l'objet dans sa nouvelle liaison. Cependant, contrairement à ses habitudes, depuis dix-huit mois, elle gardait Victor Lavel. Avait-elle un faible réel pour ce grand garçon dégingandé qui, naïvement et dans toutes les circonstances de la vie tirait son portefeuille, persuadé qu'avec de l'argent tout pouvait s'arranger ? Peut-être, cette manie avait-elle eu le don de plaire, outre mesure, à Marguerite Larille, car les leçons spéciales, supplémentaires, obligatoires, des grands manitous du Conservatoire coûtaient les yeux de la tête, et il fallait deux à trois leçons de chaque professeur pour tenter avec chance l'examen de sortie. Or, Marguerite Larille en était à sa dernière année et cela expliquait sans doute une plus longue durée de son attachement à Totor. Et puis Totor adorait la musique et trouvait très naturel d'aider son amie à obtenir un prix.

— Attention ! V'là le croque-mort et le cercueil !

C'était Muguette Langlois et sa boîte à violon. Elle habitait Nogent-le-Perreux. Sous ses dehors de petite parisienne racée, Muguette très gentille, très jolie, très polie, très fine, raffolait de canotage, de musique et de toilette. Elle possédait un canot, un violoncelle, un violon et une contre-basse. Toute la journée, elle passait son temps à canoter ou à musiquer. Quelquefois, même, il lui arrivait d'emporter un de ces instruments sur l'eau, et, cachée de tous, sous les grands arbres de l'île de Beauté, elle se grisait d'azur et de musique. Orpheline de père et de mère, elle vivait dans la famille de son tuteur qui raffolait de sa pupille.

Muguette Langlois était une petite fille bien sage et bien naïve, sentimentale exagérée, nourrie de romans anglais, de poésie et d'œuvres de Mozart, de Bach, de Schumann, de Beethoven. Elle se faisait une idée très pure de l'amour. Elle ne se doutait guère des projets de Charvais, de ses amis et amies. On lui avait dit qu'on s'amuserait, qu'on danserait et que son violon et sa présence étaient désirés. C'était Jude qui l'avait invitée. Il la connaissait pour l'avoir rencontrée quelquefois sur la Marne. Une fois, elle l'avait ravie avec son violon. Il l'avait rejointe, l'avait félicitée très sincèrement. Chacun dans son bateau, ils avaient bavardé. Poète et musicienne ne pouvaient que s'entendre. Jude lui avait aussi donné des vers à mettre en musique, des vers qu'elle trouvait délicats et doux. Justement, elle lui avait fait savoir que la musique en était finie, — car elle composait à ses heures — et Jude ne l'en avait engagée que plus fortement à venir, pour lui faire entendre leur mélodie. Jude qui caressait, en secret, l'espoir de la posséder, avait été jusqu'alors fort convenable avec elle, et c'est pourquoi Muguette avait accepté de venir souper avec son jeune et premier collaborateur.

Puis, arrivèrent ensemble Rodolphe Legendre, Ludovic Blanc, Albert Leuth qui s'annoncèrent : « Brelan de potaches ». Tous les trois se donnaient des allures d'hommes blasés. Le dimanche, sur la Marne dans leur « quatre », on les voyait débarquer chez Convert, les jambes demi-nues, vêtus de blanc et les manches de leur tricot négligemment noués autour de leur cou.

Rodolphe Legendre était le fils d'un notaire de la région qui venait de quitter sa charge pour s'adonner enfin à ses penchants favoris : les lettres et la philosophie. Les deux amis de Rodolphe avaient leurs parents établis, l'un dans la poterie et l'autre dans

les assurances. Malgré leurs allures de casse-cœurs, ils n'avaient pas encore d'histoire et c'est ce qui les désolait le plus.

Enfin, se présentèrent les derniers invités : les frères Margotil (Pierre et Paul), Chander et Lerou, des intimes de Charvais.

— Ça manque de femmes, déclara Ludovic Blanc, en regardant les jeunes filles qui avaient fini par se grouper dans le salon attenant à la salle à manger.

Charvais, de deux ans plus âgé que lui, le regarda avec pitié et ironie.

— Qu'en ferais-tu, mon pauvre petit ?... et puis, vraiment, que te faut-il. Sept femmes pour six hommes !...

— Contre... rectifia André Leuth...

— ...il me semble qu'on peut s'amuser... Mais ce n'est pas tout cela... mes chers amis et amies : Au salon ! À l'apéritif, cria-t-il.

Tous et toutes se précipitèrent vers le salon avec des gestes gamins, se disputant déjà. Jude, étant le plus âgé, déclara que la police lui incombait et qu'il aurait l'œil sur tous ceux et toutes celles qui oseraient se bien conduire.

— Malaga ? Amer Picon ? Pernod ? Vermouth ? lançait Régina à pleine voix, déjà excitée par la présence de tous ces jeunes gens et aussi par un vermouth que Jude l'avait obligée à boire dans la cuisine.

— L'orgie commence ! hurla Jude.

Cependant, Muguette Langlois, indifférente à ce qui se passait autour d'elle, penchée sur le piano, chantonnait doucement, le

petit poème de Jude, mis en musique par elle :

Un peu d'eau claire au creux d'une feuille,
Un peu d'air autour de la maison,
Une fleur qui se fane et qu'on cueille,
Dans mon cœur un amour en prison.
C'est ici que la nuit je m'enivre,
C'est ici que je pense à ses yeux,
À ses yeux bien plus beaux que les livres,
Où je lis des poèmes très vieux.
Les jardins sont mouillés ; sur les roses,
De la pluie a mis des diamants ;
Dans ses yeux toutes les fleurs reposent,
Dans mon cœur se meurt un chant d'amant.
Un peu d'eau claire au creux d'une feuille,
Un peu d'air autour de la maison.
Une fleur qui se ferme qu'on cueille,
Dans mon cœur un amour en prison.

08

Àla demie de huit heures, le jour battant encore son plein, toute la bande, déjà excitée par de nombreuses libations, toutes plus ou moins alcoolisées, se mit à table. Stéphanie Gonnet aidée de Suzette Tournemire et auxquelles s'était jointe Régina, avaient étalé une collection de hors-d'œuvre des plus variés : thon, sardines aromatisées, harengs marinés, pâtés de foie gras, œufs durs, concombres, tomates à l'huile et au vinaigre, etc…

Les langues s'étaient déliées. On partait joyeusement pour s'amuser toute la nuit. La chaleur était d'autant plus lourde qu'il avait fallu, à cause des voisins, toujours plus ou moins curieux ou policiers, fermer les volets et allumer le lustre.

Jude, tout de suite, proposa de se mettre à l'aise. Les jeunes gens retirèrent leur veste et leur gilet. Les jeunes filles, elles, le cou engoncé dans leur collerette de dentelles, se refusèrent à retirer leur corsage jusqu'au moment où Marguerite Larille déclarant la chaleur vraiment insupportable se dégrafa elle-même et apparut en cache-corset et les bras nus. Une heure après, hormis, Muguette Langlois, elles étaient toutes en cache-corset. La timbale milanaise provoqua, à cause de sa grosseur, l'enthousiasme le plus effréné. Jude proposa de manger la croûte du pâté en se la passant. Chacun y devait donner un seul coup de dent. Au milieu des rires, la croûte dorée fut engloutie. Comme Jude s'était imposé le rôle de sommelier, les vins les plus divers circulaient ; la cave de papa Charvais était mise à réelle contribution. Bien avant le dessert, les bouteilles de Champagne circulaient, et chaque fois que Jude faisait sauter un bouchon, c'étaient des éclats de rire. Boute-en-train d'autant plus que l'ivresse le gagnait, il ordonna après un discours grandiloquent au cours duquel il imita Mounet-Sully, que chacun eût à boire une gorgée de champagne à la bouteille même qu'on allait baptiser en chœur. Pour baptiser la bouteille, il monta sur la table, cacha dans la bouteille une petite pincée de sel et marmonna quelques vers de Virgile. Et la bouteille passa successivement de mains en bouches et de bouches en mains. Marguerite Larille riait tellement quand son tour de boire arriva, qu'elle renversa une bonne partie de son contenu sur sa poitrine. D'un bond, elle s'était levée et comme le liquide la glaçait, elle défit prestement son corset. Ses seins jaillirent. Elle

se mit à rire de plus belle et comme Jude la félicitait en termes choisis, possédant de tels charmes, de bien vouloir les offrir en coupes à leurs regards éblouis, Stéphanie Gonnet, jalouse du succès, ouvrit à son tour son corsage et exhiba sa marmoréenne poitrine. Ce fut du délire. Rodolphe, gris, voulait absolument chanter la Marseillaise. Jude engagea alors toutes ces demoiselles à suivre les bons exemples. Tintin, sur un signe de Michel Charvais, laissa poindre deux petites mandarines, sur lesquelles, après que Jude en eut constaté au toucher la dureté, chacun dut s'extasier sur les « mignons ». Suzanne Tournemire se fit un peu prier. Comme sa chemise montait très haut, il fallut se contenter de voir ses seins à travers le linon. Colette et Régina refusaient en riant de se soumettre.

Mais Jude arriva ; il coucha Colette sur son bras, tandis que Tintin la délaçait. Régina voyant qu'elle n'échapperait pas, retirait elle-même son corset en riant, et laissa Jude prendre ses deux seins entre ses mains avant de les sortir de sa chemise.

Seule, Muguette Langlois protestait avec énergie contre de telles exhibitions, et comme Jude s'avançait vers elle, elle lui jeta un regard si suppliant que le jeune homme s'arrêta brusquement, pris soudain d'une sorte de respect.

Muguette, d'ailleurs, s'était élancée vers la porte pour fuir. Jude la rattrapa et lui dit tout bas :

— Je suis un idiot. Votre place n'est pas ici ; je vais vous faire partir, suivez-moi.

Très digne, il passa devant.

— Demain, je vous ferai reporter votre violoncelle, lui dit-il dans le corridor ; je vois que vous n'êtes pas… comme les autres… Toutes mes excuses, Mademoiselle Muguette.

Elle osa dire :

— C'est que j'ai peur de m'en aller, de traverser le bois ; je pensais qu'on s'en irait tous ensemble après avoir fait de la musique, après avoir dansé, Monsieur Jude…

Jude réfléchit un moment.

— C'est juste, fit-il ; venez avec moi et ayez confiance en moi.

Elle le suivit docilement.

Il monta au second étage, ouvrit une chambre.

— Reposez-vous, dit-il et, quoiqu'il arrive, n'ouvrez pas… Voulez-vous que je vous enferme ?

— Si vous voulez.

— À présent, je vous donne ma parole d'honneur que personne n'entrera ici… pas même moi ; demain matin, de bonne heure, je vous ferai sortir… Je vais leur dire que vous êtes partie…

Simplement, elle répondit :

— Merci, Monsieur Jude ; je vous jure que je ne savais pas où j'allais… Non, vraiment, je ne pouvais point me douter… C'est horrible tout ce qui se passe… tout ce qui va se passer… en bas…

— Mais non… répliqua Jude en souriant, mais gêné, rien n'est horrible pour nous… mais tout doit l'être pour vous, je comprends cela.

Il la salua, ferma la porte, mit la clef dans sa poche et s'éloigna, content de lui.

Et, quand cet étrange garçon rentra dans la salle à manger, il annonça gaiement que Mlle Muguette Langlois ne se sentant pas à la hauteur des événements qui se succédaient depuis l'apéritif, avait préféré regagner ses pénates, et il reprit son cri en rugissant :

— « L'orgie continue ! »

Ce disant, il enleva ses vêtements au milieu des éclats de rire. Lorsqu'il fut en chemise, il se glissa sous la table d'où toutes les femmes vivement retirèrent leurs jambes en poussant des cris. Au bout d'un instant, Jude reparut à l'autre bout, cette fois, nu comme un ver.

On l'acclama. Néanmoins, il attrapa une serviette et se l'attacha aux reins, déclarant qu'il ne l'enlèverait que lorsque tout le monde se serait mis à l'aise, à sa manière qui était la bonne et la seule bonne.

André Leuth, mis au défi par Rodolphe, se déshabilla dans le même temps que Victor Lavel et que Rodolphe lui-même. Seul, Charvais, restait en smoking, impeccable, souriant et refusant de « prendre cette nouvelle tenue ».

— Je suis là, moi, pour recevoir, se défendait-il.

Marguerite Larille, en voyant tous ces jeunes hommes nus autour de la table, fut prise soudain d'un fou rire. Jude, sous prétexte de la calmer, l'avait enserrée dans ses bras tandis, que, traîtreusement, Régina lui défaisait les boutons de son pantalon. À un moment donné, prestement, Jude enleva la chemise et Mar-

guerite, trop ivre pour être confuse, apparut nue. Stéphanie Gonnet qui se flattait d'avoir posé pour Jean-Paul Laurens, se dévêtit alors majestueusement, mais avant d'enlever sa chemise, elle tint à cacher son sexe, en déclarant qu'elle enlèverait sa serviette quand tous et toutes seraient comme elle.

— Pour cette parole sage et juste, cria Jude, je propose un ban d'honneur pour la déesse Stéphanie.

Ce fut un charivari épouvantable de bouteilles, de verres, d'assiettes et d'argenterie.

— Un vin d'honneur à toutes les demi-déesses qui sont ici, déclara soudain et dignement Charvais en se levant.

Les verres s'élevèrent. Jude alors, les reins libérés, bondit sur la table et déclama les premiers vers de l'Après-midi d'un Faune de Stéphane Mallarmé.

Mais personne ne l'écoutait. Colette et Régina, saoules de rire et de Champagne, se dévêtaient mutuellement.

Et quand tous les convives, nus, furent assis, Michel Charvais se leva, de plus en plus digne, et laissa tomber la phrase qui venait de rendre célèbre à jamais Charles Dupuy :

— La séance continue…

— Nue, ajouta Jude.

Et la séance, en effet, continua.

. . . . . .

Soudain, Jude s'était dressé. À travers les fumées de l'ivresse et aussi celles, plus denses, du tabac, au bout de ce grand corps

maigre et nu, on avait vu un bras qui n'en finissait plus, se dresser vers le lustre. Et la lumière s'était brusquement éteinte. Des voix, avec ce léger ton de fausset que sont les jeunes voix, hurlèrent frénétiquement :

— Bravo, Jude, Bravo !

Dans l'obscurité, des rires fusèrent de tous côtés et couvrirent les faibles protestations de quelques voix féminines.

Et, dans cette nuit inattendue, déjà pleine de tumulte, on entendit le bruit de chaises renversées et, tout à coup, de bouteilles et de verres qui tombaient avec fracas sur le parquet. Quelqu'un ou quelqu'une, en s'en allant, et sans le faire exprès probablement, avait tiré un pan de la nappe. Alors on entendit des « Non », des « Je ne veux pas », des « Vous me faites mal ». Un moment même, il y eut un grand silence ; puis, les portes s'ouvrirent, des pas martelèrent les couloirs et les escaliers. On montait dans les chambres. Clameurs et baisers se perdaient à présent dans la nuit, mêlés à des bruits comme des claques données sur des chairs nues ; et, de nouveau, dans des murmures étouffés, des portes tapèrent.

Jude avait empoigné Stéphanie Gonnet par la taille et l'avait emportée à la manière des faunes dont il continuait, dans son idée fixe provoquée par l'ivresse, à vouloir jouer le rôle. Connaissant les aîtres de la maison, il savait dans quelle chambre, il la déposerait. Au second étage, il pénétra donc dans une pièce toute bleue et jeta Stéphanie Gonnet sur un lit…

Régina et Colette, elles, avaient d'abord été entraînées, puis poussées dans l'escalier par des bras qui leur semblaient innombrables et des mains multiples aux gestes indiscrètement tâton-

neurs. Puis, elles avaient été presque culbutées sur un lit où déjà gisait un couple dans lequel, vaguement, elles crurent reconnaître Marguerite Larille et Ludovic Blanc. C'était en effet, la chercheuse de fruits verts qui initiait le jeune Ludovic. Soudainement dégrisée par son désir réalisé, elle délaissait son amant un instant, se glissait dans le groupe où elle agrippait Rodolphe Legendre qu'elle soupçonnait aussi d'être vierge. Elle avait fini par avoir un flair extraordinaire pour découvrir les néophytes. À deux ou trois gestes qu'il osa, elle comprit qu'elle ne s'était pas trompée ; aussi le coucha-t-elle à côté des autres qui déjà forniquaient avec Régina et Colette, sous les yeux ahuris de Paul Margotil.

… Cependant dégrisé par le spasme, Jude, inquiet, s'était mis à la recherche de Régina et de Colette. Il marchait doucement sur le palier. Il entra dans plusieurs chambres vides. Enfin, dans l'une, sur un lit, il sentit un amas de corps. Alors il se glissa, chercha un sexe, trouva drôle de prendre une femme sans savoir d'abord qui elle était. Il se figura posséder Marguerite Larille. Celle-ci — car c'était elle — se laissa faire, pensant sans doute qu'un de ces « petits », à son tour, prenait sa revanche…

Subitement non loin de lui, un soupir qu'il connaissait bien lui révéla la présence de Régina. Colette ne devait certainement pas être loin. Il palpa et, à certains signes, les identifia. D'abord, il se sentit pâlir. Jusqu'alors, il avait été sûr de leur fidélité. Les savoir à d'autres lui causa une petite sensation désagréable, douloureuse presque, mais vite chassée par le besoin d'une vengeance immédiate. Il attira Régina à lui et se mit en devoir de la réexciter. Il connaissait, les moyens et surtout la passivité de celle-ci. Soudain, il l'abandonna et revint à Marguerite, laissant Régina se

morfondre. Marguerite Larille s'aperçut alors de sa méprise et voulut se refuser, mais Jude, solidement, la tenait et comme il était déjà expert aux choses de l'amour, elle se soumit encore. Enfin, Jude s'endormit, indifférent et calme, au milieu de toutes ces nudités à moitié mortes d'ivresse et d'amour et que le sommeil avait aussi gagné.

Quand Jude se réveilla, une lueur blafarde apparaissait à la fenêtre. Il regarda le tableau. Régina et Colette nues côte à côte, en travers du lit, reposaient bien près d'André Leuth et des frères Margotil ; et, un peu plus loin, gisait Marguerite Larille… Les deux premiers amoureux de cette dernière avaient glissé du lit, et, en chien de fusil, ronflaient sur le tapis.

En regardant Colette et Régina, il eut un étrange sourire, puis, comme il sentit un petit froid lui tomber sur les épaules, il alla dans une chambre voisine, prit des couvertures qu'il jeta sur tous ces corps (car Jude n'était pas un mauvais garçon). Il erra dans d'autres chambres, retrouva Stéphanie Gonnet dans la même pose extatique dans laquelle il l'avait laissée. Il avait hâte, maintenant, de retrouver ses vêtements. Comme il allait franchir le vestibule du bas, l'idée lui vint d'ouvrir le grand salon. Il y trouva, dormant à poings fermés, sur le tapis, et se tournant le dos, Suzette Tournemire et Chander. L'idée de prendre Suzette lui passa subitement par la tête ; il s'agenouilla et Suzette le reçut, persuadée qu'elle se donnait à Chander. Puis, par la suite, prendre toutes ces femmes sans se donner à elles complètement lui procura un plaisir ineffable… Aux côtés de Régina et de Colette, il avait pris l'habitude de se retenir. Ne lui arrivait-il pas souvent de les faire se pâmer chacune, deux ou trois fois dans la nuit ou dans le jour, sans se donner, lui, une seule fois ? Il s'était d'ailleurs

pleinement satisfait avec Stéphanie Gonnet ; les autres, c'était « de la rigolade ».

Il songea tout à coup à Tintin.

— Il n'y a plus que celle-là qui manque à ma collection, murmura-t-il.

En errant, il se trouva dans une petite pièce. C'était l'endroit où Mme Charvais aimait à coudre.

Une paire de ciseaux gisait encore sur la table. Son miroitement attira l'attention de Jude, tandis qu'une idée diabolique lui passait soudainement par la tête. Il la repoussa. Ne venait-il pas de penser à tondre le pubis à toutes ces femmes auxquelles il venait de donner de la jouissance ! Il haussa les épaules… Cependant, délicatement, il se pencha sur Suzette Tournemire et lui prit ce qu'il dénommait le « petit trophée ».

Dans la salle à manger et le petit salon, le petit jour entrait. Il eut la vision d'un champ de bataille. Les bouteilles renversées et les verres couchés accrochaient les lumières irisées qui tombaient, en tapinois, des rainures des volets. Seul, Charvais, l'amphytrion, toujours en smoking, comme un commandant de vaisseau qui doit partir le dernier et sur la dernière embarcation, avait voulu rester à son poste. Assis à la table, il dormait, la tête dans les bras. Tintin, dans un coin, gisait toute nue, adossée à la muraille, la tête penchée sur un Pierre Margotil, ronflant. Sa tête reposait sur le ventre de la fillette. Il trouva la pose inesthétique, souleva la tête de Pierre Margotil, tira Tintin, la prit dans ses bras et la porta dans le petit salon attenant à la salle à manger. Tintin ne s'était pas même réveillée. Alors, il la caressa et se coucha près d'elle… Un peu plus tard, il ramassait la paire de ciseaux, se pen-

chait aussi sur Tintin, satisfaite, puis gravement, dans cette pièce, sa lucidité complètement revenue, il se mettait à la recherche de ses effets. Non sans peine, il les retrouva tous sur une chaise, bien rangés, car Jude dans les pires désordres, qualité de sa race, conservait toujours un certain ordre. Lorsqu'il fut prêt, dans un seau à champagne, il se lava un peu ; puis, imperturbablement, son chapeau sur la tête, il remonta dans les chambres, toujours armé de sa paire de ciseaux.

« — C'est la vengeance de Samson, se disait-il, en souriant diaboliquement.

Il prit son portefeuille, y rangea soigneusement les dépouilles amoureuses, plia un papier, marqua des initiales et remonta au premier, vraiment frais et dispos.

Jude n'avait pas plutôt refermé la porte, que Régina s'était réveillée.

Lorsqu'elle se retrouva dans cette chambre rouge — maintenant éclairée par les rais d'un soleil ardent qui l'allumait et lui donnait un aspect vraiment infernal — étendue près de Colette, sur cette couche saccagée et où dormait un jeune homme : André Leuth, et une autre femme dont elle n'apercevait point le visage, elle chercha à rassembler ses souvenirs. Subitement dégrisée, elle descendit doucement du lit, regarda Rodolphe Legendre et Ludovic Blanc et se posa mentalement la question.

— À qui ai-je appartenu ?

Elle se souvenait bien que des bras l'avaient enserrée, qu'elle avait eu quantité de spasmes violents et comme elle n'en avait jamais eus ; mais, là s'arrêtaient ses souvenirs.

L'idée qu'elle avait peut-être été la proie de ces trois hommes, la remplit un instant d'épouvante, de confusion, mais aussi d'un sentiment extraordinairement pervers qu'elle ne s'expliquait pas.

Un bon instant, avant de franchir la porte, elle les regarda tous. Elle pensa à éveiller Colette ; non, il valait mieux que Colette ne sut rien de sa conduite à elle. Indifférente au froid dont ils allaient souffrir, elle s'empara de la couverture qui les recouvrait tous, s'en emmitoufla égoïstement et disparut à la recherche de ses affaires.

Dans l'escalier, elle croisa Michel Charvais, à peu près dégrisé, qui regagnait sa chambre.

— Tiens, Régina, où allez-vous ?

— Mais je m'en vais, je cherche mes vêtements.

— Venez d'abord vous laver chez moi, fit-il engageant, en la prenant par la taille et en l'attirant à lui.

Et Régina, toujours passive et à qui Michel Charvais était loin de déplaire, le suivit.

Elle n'avait pas eu la plus petite hésitation. La pensée d'avoir appartenu peut-être successivement à Rodolphe, à Ludovic et à André ne la révoltait pas outre mesure, mais elle enrageait de ne rien se rappeler, même de n'être certaine de rien. Avec Charvais, ce serait différent… Ses manières de jeune seigneur la charmaient et puis il était beau et elle se sentait, pour l'instant, excessivement amoureuse…

— Et, où étiez-vous donc ?…

— Avec Colette, nous nous sommes réfugiées et enfermées dans une chambre du haut. Vous pensez bien qu'on a eu peur, quand on les a vus se jeter sur nous…

Indifférent, Michel Charvais, fit :

— Ah !

Et doucement, ayant ouvert la porte de sa chambre dont il portait la clef sur lui, il la poussa…

Et voilà qu'au moment où Jude allait franchir la grille, une clef dans sa poche lui rappela Muguette Langlois, toujours enfermée dans une chambre du second étage.

Prestement, il rebroussa chemin, gagna la chambre et ouvrit la porte. Muguette Langlois, toute habillée, enveloppée dans une couverture, dormait innocemment à poings fermés.

« — Le lys sur le fumier, fit-il lyrique ».

Il la toucha du doigt à l'épaule.

Elle ouvrit ses deux grands yeux, le regarda d'abord avec ahurissement, puis lui sourit.

Jude lui dit très simplement.

— Il faut venir tout de suite. J'ai dit, hier, que vous étiez partie. Coiffez-vous vite et tâchons de sortir sans être vus… J'ai terriblement mal au crâne ; l'air me fera du bien… et à vous aussi…

Quand ils eurent franchi la grille, un beau soleil dorait les pelouses du bois.

— Marchons, dit-il, la fraîcheur du matin me dégrisera complètement.

Elle le regardait curieusement, une question aux lèvres :

— Qu'est-ce qui s'est donc passé ?… après mon départ ?… s'enhardit-elle à demander.

Ce disant, sa voix tremblait.

— Oh ! rien d'important, répliqua Jude. Dans l'ivresse, tous ces jeunes Messieurs ont forniqué avec toutes ces jeunes demoiselles et…

Il s'arrêta la voyant toute pâle, les larmes au bord des yeux.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Rien, je vous remercie, Monsieur Jude, de m'avoir sauvée… Mais, je vous jure encore, que je ne savais rien… Non, je ne pouvais pas me douter… C'était vous, aussi, qui m'aviez invitée !…

— C'est vrai, avoua-t-il. Petit Jude est un grand misérable, mais lui non plus ne savait pas qui vous étiez. Il vous prenait pour une sale petite chose comme toutes ces filles et tous ces petits Jude. Enfin, puisque vous sortez indemne, comme il sied, de toute cette aventure, tout est pour le mieux.

— Et votre cousine ?

— Colette ?… Sais pas…

— Et son amie ?

— Régina ?… sais pas non plus… sans doute, dans quelque chambre.

— Et M. Michel Charvais ?

— Lui, il dort, en smoking, à sa place qu'il n'a pas quittée.

— Vous savez, je ne puis pas rentrer si tôt, mon tuteur s'étonnerait…

— Fort bien. Allons jusqu'à la Porte Jaune, un bon petit café noir nous remettra de toutes nos émotions.

— Vous en avez eu beaucoup, interrogea-t-elle un peu naïvement.

Il songea au contenu de son portefeuille et répondit en souriant :

— Mais… quelques-unes… c'est-à-dire… toutes, je crois…

— Toutes les émotions ? s'étonna-t-elle encore plus naïvement.

— Non, toutes les jeunes filles.

Elle fit : « Ah… », retira son bras du sien et marcha à ses côtés, gênée, un peu triste.

— Cela vous chagrine ? interrogea-t-il.

Elle ne répondit rien, mais il vit de nouveau ses yeux humides.

Jusqu'à la Porte Jaune, ils ne se parlèrent plus.

Àleurs pieds, le lac s'étalait, plein d'un ciel bleu, limpide et tranquille.

— Vous êtes mieux que ce lac, petite Muguette, car parmi nous tous et vous toutes — et si chacun de nous, en soi, porte une

âme, — vous seule en avez une belle, nette et certainement plus pure que cette eau qui vient de je ne sais où et probablement encore de par la volonté de l'Homme. Sur les montagnes, il arrive quelquefois durant la nuit, qu'un lac surgit. C'est à ce lac qu'il faudrait vous comparer. Il est éphémère et le ciel ne s'y mire que quelques jours, tant pis et tant mieux, car les hommes l'ignorent. C'est un lambeau de ciel tombé sur notre Terre, le plus souvent à la suite de fonte des neiges ou de gros orages. Mais jamais eau plus pure, plus belle et plus froide ne vient mouiller les reflets des grands arbres et les ailes des oiseaux des alentours. Un tertre verdoyant qui, hier, semblait une île, émerge d'un pré. C'est un lac de songe et de merveille. Vous seule y pourriez boire l'ivresse d'un paysage élyséen. Son eau vierge, avant de regagner le ciel, ne saurait être profanée par l'homme. Nulle nef ne redira la pureté de sa face, nulle rame ne viendra troubler le ciel qui passe en cherchant son image dans les eaux. Ce lac, petite Muguette, c'est vous.

— Voulez-vous vous taire, vilain poète, répliqua Muguette, subitement rose de joie.

— Pourquoi ? C'est ce que je pense. Je n'oublierai jamais le regard que vous m'avez lancé. Il m'a retourné, il a retourné le Petit Jude qui ne croit à rien et que vous avez forcé à croire en vous, durant un temps qui peut-être ne finira jamais.

Muguette avait baissé la tête et, émue, réfléchissait.

— En attendant l'ouverture de ce café, dit Jude, voulez-vous, petite Muguette, que nous devisions encore un peu ? Vous n'avez rien compris à ce qui s'est passé cette nuit et ce qui s'est passé cette nuit ne saurait être compris par vous. Donnez-moi seule-

ment la liberté de vous parler franchement. La vérité est à ce prix. Ne vous figurez pas un instant que Charvais, Rodolphe Legendre, Ludovic Blanc, André Leuth, les frères Margotil, Chander, Totor, moi, nous soyons d'affreux garnements ; rien de tout cela. Nous sommes tous de bons petits bourgeois, fin de siècle, dignes fils de nos papas et de nos mamans, pas plus mauvais ni meilleurs qu'eux. Quant aux jeunes filles, ce sont toutes d'excellentes personnes, jolies, gentilles, désirables, etc... Nous autres garçons, nous trouvons qu'il est mauvais pour nous de nous adonner à certains vices intimes autant que solitaires ; d'un autre côté, la fréquentation des filles dites de joie, outre les dangers de toutes sortes qu'elle présente, ne saurait contenter ce qu'il y a en nous... même l'animal ! Nos bonnes ont les mêmes inconvénients que les filles de joie sans en avoir les avantages. D'un autre côté, vous autres jeunes filles, avez les mêmes désirs que nous ; seulement moins que nous (ce qui, par parenthèse n'est pas prouvé), ces désirs vous ne pouvez les satisfaire, car la plupart, avec raison, refuseraient les offres de leur cocher ou de leur jardinier et les hommes prostitués ne forment pas encore une catégorie bien définie. Comprimer ses désirs, ses élans, se contraindre à une humiliation constante ou à des vices secrets, tout cela présente tant de dangers pour vous que, ma foi, tant à prendre ou à donner, il vaut mieux que les jeunes hommes donnent du plaisir à des jeunes filles puisque l'Hygiène et les exigences de l'instinct sexuel le veulent ainsi. Évidemment, ces mœurs sont nouvelles, mais n'auraient-elles que le bon côté d'étouffer toutes nos hypocrisies qu'il y faudrait souscrire. Tout cela, évidemment, n'est pas très ragoûtant au premier abord, et tout cela pourtant est plus propre, parce que la Nature préside plus normalement à ces débats.

— Sans amour ? objecta Muguette, ahurie, effrayée et encore plus scandalisée.

— Surtout sans amour. L'acte charnel, besoin, n'a rien à faire avec l'amour. L'amour… c'est autre chose, voyez-vous… oui, ça doit être autre chose.

— C'est ce que vous exprimez dans vos vers peut-être et, aussi, ce que vous me disiez tout à l'heure… à propos du lac ?…

— Peut-être, qu'en sais-je ?

— Vous n'avez jamais aimé ?

— Jamais, répondit brusquement Jude.

Il continua :

— Il faut que Petit Jude n'aime jamais une femme… d'amour.

— Pourquoi ?

— Parce que Petit Jude ferait trop souffrir la femme qui l'aimerait.

Il faut le prendre tel qu'il est, rester son ami et ne jamais penser à lui, tant qu'il n'est pas présent, car, Petit Jude est un fantaisiste, une sorte de jeune clown, qui ne veut rien prendre au sérieux dans la vie, qui a des vices en si grande quantité qu'il a honte quelquefois d'être lui…

Muguette Langlois lui prit bravement la main, et tout doucement, dit :

— Alors, jamais Petit Jude ne saura ce que Muguette Langlois pense de lui en ce moment ;

— Il ne faut pas qu'il le sache, l'ayant… deviné… Chut !

Cependant, il éleva la main qui tenait la sienne, et dévotieusement, la baisa.

— La Porte Jaune ouvre, dit-il. Allons vite prendre le café noir !

Ils s'attablèrent, proche du débarcadère. Jude commanda des cafés au lait, avec pain, beurre, etc…

Une heure après, tout en donnant du pain aux cygnes, Jude devisait encore sur les événements de la nuit. Par scrupule, il n'entrait dans aucun détail. Parmi toutes ces jeunes filles, aucune, affirmait-il, n'était vierge. Marguerite Larille, depuis des années, avait un goût prononcé pour les jeunes hommes. Elle aimait les initier à l'amour. Il suffisait de trouver belle Stéphanie Gonnet pour qu'elle vous trouvât beau ; Tintin, c'était le trottin vulgaire, Suzette Tournemire devait en être à sa troisième ou quatrième rencontre. Sur Régina et sur Colette, étant parent et ami, il ne voulait, il ne pouvait rien dire… Si, pourtant, Régina songeait à se marier ! Il avait appris cela par une lettre qui traînait… Non, toutes ces petites filles pouvaient s'amuser et on pouvait s'amuser avec elles, sans encourir le moindre reproche…

— Tenez, termina-t-il ; tout à l'heure, allez prendre votre canot ; je descends, moi, prendre le mien chez Pierre. N'oubliez pas un de vos instruments ; nous voguerons côte à côte et, si vous voulez être bien gentille, nous déjeunerons ensemble. Mais oui… Oh ! une friture dans une guinguette. Surtout, n'oubliez pas vos violons. Vous me chanterez la romance… Vous savez, notre petite romance… Vite, petite Muguette, j'entends votre tramway… Moi, je descends à pied jusqu'à la Marne… j'ai mes costumes là-bas.

Elle sourit, lui tendit la main et dit :

— Soit. À tout à l'heure… Où ?

— Sous le viaduc… Comme des gosses, nous ferons des « échos » ou non, tenez, c'est trop loin, le viaduc ; rendez-vous chez Convert, voulez-vous ? Aujourd'hui, mercredi, il n'y aura personne.

— All right, répondit-elle, en s'esquivant, légère, vers le tramway nogentais qui allait passer et s'arrêter à la petite halle formée par un banc couvert.

09

Allons, encore une fine, Pontarès ?

— Vous savez, Goder, que je ne repique jamais. L'alcool et moi nous nous fréquentons rarement.

— Allons, pour une fois ?

— Chaque fois que je déjeune chez vous, on revient à la fine, et c'est toujours « pour une fois ».

— Prenez-en votre parti. Il vaut mieux faire double fine chez soi, que double bêtise dehors.

— C'est que l'une peut conduire à l'autre, n'est-ce pas, Madame ?

Interpellée par M. de Pontarès, Régina leva candidement vers lui ses deux beaux yeux bleus et se mit à rire bruyamment, — ce

qui la dispensait souvent de répondre.

— Une fois pour toutes, Pontarès, appelez-la donc par son prénom. Tous ces… « Madame »… ces « Monsieur »… on se croirait, ma parole, à Versailles ou aux Tuileries. Régina, ce nom sonne pourtant bien…

— C'est… Régina qui s'obstine à me donner du Monsieur… Moi, j'ai essayé plusieurs fois… sans obtenir réplique satisfaisante.

— Et toi, Jeannot, qu'en penses-tu, demanda Goder.

Jeannot Goder, assis à un bout de table, esquissa un sourire dans un bruit qui pouvait être pris pour une toux ou un grognement.

— Jeannot pense qu'il n'a que le temps de filer à l'école s'il ne veut pas trouver la porte fermée, fit Régina de sa voix grave — sa « voix de mère de famille », prétendait Goder.

Le gamin, en hâte, avala son eau rougie, serra la main de M. de Pontarès, se laissa embrasser par son père et par sa mère, laquelle, en quelques gestes, tout en l'embrassant, rectifia sa tenue.

— Et, attention aux autos, cria encore le père à son fils qui disparaissait.

Ordinairement, Goder, en allant au Ministère, laissait son enfant à la porte de l'école. Mais ce jour-là, heureux d'avoir à déjeuner Pontarès dont il faisait grand cas, il ne se pressait pas.

Tous deux s'étaient connus pendant la guerre. Pontarès, comme ingénieur civil, avait été affecté à une compagnie de génie

où ses fonctions de capitaine le mettaient dans l'obligation d'avoir recours à l'Intendance. Par hasard, il était tombé sur Goder, officier d'Administration de deuxième classe, ancien condisciple au collège de Melun, avec lequel il avait renoué d'amicales relations. Après l'armistice, tous deux s'étaient revus. Pontarès, célibataire, avait fini par avoir de la sympathie pour ce gros garçon, toujours jovial, content, exubérant, qui prenait la vie telle qu'elle venait, comme il prenait ses galons, ses croix, à l'ancienneté. À peu près, une ou deux fois par mois, il acceptait un déjeuner ou un dîner qu'il rendait trois ou quatre fois l'an au cabaret ou bien par un souper après une sortie de théâtre dont il avait fourni les places et fait les frais.

— Voyons, ce n'est pas tout cela, il faut que je songe à regagner la boîte, moi.

— Vous en avez pour dix minutes, de la rue du Bac à la rue Saint-Dominique.

— Évidemment, mais en ce moment, Hulin fait du zèle. À deux heures tapant, sous un prétexte quelconque, il entre dans nos bureaux, pour s'enquérir de notre présence ou de notre absence. Oh ! il ne dit rien, mais il fait des rapports en douce, l'animal. Ce matin, je lui aurais bien demandé une permission de trois heures, mais le bougre était en conférence avec un officier inspecteur lorsque je suis parti. Ah ! puis, zut ! je prends le quart d'heure… Hulin ne me mangera pas. En ce moment, il a besoin de moi pour son rapport concernant l'achat des huiles lourdes, question que seul, au bureau, je connais.

Après un silence il reprit :

— Vous disiez tout à l'heure que vous étiez allé au théâtre hier au soir, Monsieur de Pontarès ?

— Oui, voir la « Dernière Robe courte » de Jude Weiss…

— Tiens, mais… tu l'as connu dans ta jeunesse, toi, Gina, ce Jude Weiss ?

— Oui, j'ai même été élevée avec lui, durant six ou sept ans chez les Arnoult dont il était le neveu…

— Vous ne le revoyez plus ? interrogea M. de Pontarès.

— Non… il y a eu de la brouille entre l'oncle et le neveu ; et puis, nous avons cessé nous-mêmes de fréquenter les Arnoult… Il doit à peine se souvenir de moi. Petit Jude, comme nous l'appelions, Colette et moi.

— La pièce est bonne ? interrogea Goder.

— Mais oui, sous ses dehors bon enfant, c'est une pièce presque féroce, une pièce contre les jeunes filles modernes.

— Cela ne m'étonne pas, laissa tomber Régina ; il se moquait toujours de Colette et de moi… Ah ! ce qu'il nous en a fait voir, cet animal de Jude ; un bon garçon tout de même, affectueux, mais si taquin ; il a fait son chemin.

— Il faudra que tu lui écrives… fit Goder.

— Pourquoi cela ? interrogea Régina.

— Pour avoir des places, parbleu… un ami d'enfance, voyons… il peut bien t'envoyer des places de temps en temps.

— Certainement, fit-elle, en souriant… mais, à présent, avec ou sans places d'auteur… le théâtre coûte presque aussi cher… enfin on verra…

Pendant que les deux hommes continuaient à parler théâtre, Régina se reporta au temps déjà lointain de sa seconde enfance. Elle revit Jude, ce grand garçonnet, leur initiateur à elle et à Colette. Les scènes d'Onival, de la promenade du côté de Cayeux…, le Bateau Ivre, et la nuit où toutes les deux s'étaient données à lui… Toutes ces scènes, soudainement évoquées, amenèrent sur ses lèvres un léger sourire. Puis, fermant les yeux, elle revit les tableaux non moins extraordinaires de la Villa Charvais ; son réveil à elle, sa matinée passée avec Michel Charvais, puis sa rentrée dans leur villa où elle trouvait Colette en pleurs ! Jude avait fui, leur laissant une lettre des plus gentilles, mais à laquelle d'abord elles ne comprirent rien.

Jude parti, les familles Arnoult et Sutter se séparaient après qu'Alexandre Arnoult eût emprunté aux Sutter, une somme assez forte pour pouvoir rendre des comptes au jeune Weiss, réfugié finalement chez l'oncle « Salanderschumachin ». Ce départ avait été la cause d'une débâcle grave ; un soir, la mère de Régina, prise de palpitations soudaines en rentrant de courses faites soi-disant dans les magasins, s'était alitée, puis était morte au bout d'un mois. Son père avait péniblement traîné jusqu'à son mariage et s'était éteint, usé par les travaux diurnes et nocturnes auxquels il s'astreignait pour regagner le pécule prêté aux Arnoult et jamais rendu. Elle ne savait même plus ce qu'était devenue Colette, sa petite Lette chérie, l'être qu'elle avait aimé si profondément dans sa petite enfance.

Jude ! que ce nom lui rappelait de souvenirs ! Colette, Jude et Elle !... Elle souriait. Jude disparu, elle était restée la maîtresse de Charvais qui plaquait Tintin et louait une chambre et une cuisine où ils se rencontraient deux ou trois fois la semaine. Pas le moindre amour pour Charvais ; seulement, le contentement de ses sens toujours en éveil. Pendant ce temps, ce « brave Gustave Goder » continuait à lui faire une cour des plus platoniques sans oser quoi que ce soit, pas même le plus petit baiser sur la bouche... ce qui eut été assez naturel. Un soir, dans un café, elle avait été aperçue avec un ami de rencontre par Michel Charvais. Une rupture s'en était suivie. Alors, elle avait précipité son mariage.

Jude ! elle s'étonnait de ne l'avoir jamais rencontré. Quelquefois, elle lisait son nom dans les journaux, mais, toujours timorée, toujours passive, elle n'avait jamais osé écrire, pas plus qu'elle n'avait cherché à revoir Colette, lorsque les parents s'étaient quittés avec des mots méchants, durs et incorrects.

« — Voleur, vous êtes un escroc, criait Sutter à Arnoult. »

« — Et vous, un imbécile, un cocu...

Après son mariage qui suivit presque tout de suite cette séparation, son mari était nommé à Tours, plus tard à Nevers, puis à Toulon. Et la guerre avait éclaté au moment où, grâce à ses démarches à elle, on le nommait enfin à Paris. C'est en arrivant à Nevers qu'elle avait eu Jeannot. Durant les trois années qui avaient suivi la naissance de son fils, elle s'était contentée uniquement — ou presque — des caresses maritales ; mais quand l'enfant eut atteint ses cinq ans, Régina avait exigé un peu de liberté. En octobre 1914, Goder avait dû voyager faisant fonction

d'officier-payeur. Durant des deux, des trois et des cinq mois, il courait les camps… alors, livrée à elle seule, sa chair était redevenue avide, frénétique, insatiable…

…Et maintenant des ombres passaient dans son cerveau, des officiers de toutes armes et de toutes nations… R… député, ex-ministre ;… des fêtards, des bambocheurs de l'arrière… et, dans ces ombres, il y en avait qui n'avaient pas de visage, c'étaient ceux des rencontres hâtives lorsque sa chair la brûlait par trop.

— À présent, il faut que je parte, fit Goder en se levant. Vous descendez avec moi, Pontarès ?

— Oui, je vais à la Gare Saint-Lazare.

— Vous prendrez le métro ?

— À cette heure-ci, trop encombré, mon Cher Gustave, je dégoterai bien un taxi, Boulevard Saint-Germain.

Régina regarda son mari et calme :

— Moi, je vais aux Galeries La Fayette. Si Monsieur de Pontarès voulait me déposer, c'est sur son chemin ; il m'éviterait aussi la cohue du métro. Une simple robe à passer, vous savez ?

— Mais volontiers, ma chère amie, volontiers, répliqua Pontarès.

— Tu as raison ; il faut toujours prendre en passant ce qu'il y a de bon, Régina, fit Goder en riant bruyamment, et il ajouta :

— Moi, je vous quitte. À bientôt, Pontarès, à bientôt… et toi Régina, songe donc à écrire à ce Jude Weiss… Qu'on ait des places !

Il avait empoigné sa pèlerine, enfoncé son képi et la main sur le bouton de la porte, il attendait.

— Eh bien quoi, on ne m'embrasse plus, Régina ?

— Que je suis bête,... et de rire ! Et de rire !...

— L'idée d'aller en auto avec M. le Comte de Pontarès te fait perdre la tête ?

— Goder, mon vieux, vous êtes ridicule, fit Pontarès en haussant les épaules.

— J'espère que non, répliqua Goder, en s'esclaffant encore plus bruyamment.

Dans le fond, Goder était très fier de cette amitié retrouvée. Comme tous ceux qui se piquent d'être de bons, de purs républicains, il avait un faible pour les titres et même pour les noms « à courant d'air ». Au bureau, les jours où il recevait Pontarès, il ne manquait jamais de trouver le moyen d'annoncer. — « J'ai mon ami le Comte Roux de Pontarès à déjeuner » ou : « Nous allons ce soir à l'Opéra avec mon vieil ami de collège, le Comte Roux de Pontarès. La seule chose qui chiffonnait Goder, c'est que Pontarès — le comte de Pontarès — s'obstinait à demeurer dans une chambre d'hôtel, non dans un hôtel particulier, mais un simple hôtel bien modeste, un de ces rares hôtels parisiens où il y a encore des étudiants qui travaillent et des voyageurs de commerce sérieux qui descendent.

— « Mettez-vous donc dans vos meubles enfin ! lui avait dit un jour Goder, presque exaspéré.

— D'abord, je n'ai pas de meubles, et puis en aurais-je qu'il me faudrait trouver un petit, un tout petit appartement. Et, un tout petit appartement me mettrait dans l'obligation d'avoir une servante ou une femme de ménage, ou bien encore d'employer la concierge. Non, voyez-vous, Goder, pour nous autres vieux garçons, gagnant juste de quoi subsister, il n'y a plus que l'hôtel, l'hôtel et le restaurant !

— Vous vous abîmerez l'estomac, cher ami.

— Mais non, je vous assure. Je déjeune fort bien et la nourriture est encore saine dans quelques endroits. Le soir, dans ma chambre, il m'arrive de me faire deux œufs à la coque ou de me fabriquer un chocolat, c'est suffisant. Peu de vin, peu ou prou de liqueurs ; quelquefois, pour tirer l'heure, un apéritif sur les boulevards… Non, je vous assure, telle qu'elle est, ma vie n'est pas gaie… Mais qui peut dire présentement que la vie est agréable ?

— C'est vrai, et puis, l'été, vous vous rendez dans vos terres !

— Oh ! mes terres !… deux mille mètres de terrain, au fond duquel, il y a une maisonnette avec quatre chambres et des meubles qui tombent en poussière. Goder, ne vous montez pas le bourrichon, les riches et seuls les riches peuvent croire et tirer encore vanité de leurs particules… quand ils en ont ; les autres n'ont qu'à faire comme moi. Oublier, et… c'est juste, car tout ça, voyez-vous, c'est de la vieille histoire. Le plus petit poète de talent vaut mieux qu'un noblaillon de mon espèce, et le moindre inventeur a plus de valeur et d'intérêt qu'un prince de sang.

— Mais vous l'êtes, inventeur !

— Je le suis… Je le suis… c'est-à-dire que je cherche à prouver que l'aviation, malgré ses réussites, n'a pas pris le bon chemin, pressée qu'elle était de réaliser… qu'il y avait une autre route à joindre avant : celle de l'aérostatique… Tout cela ne peut d'ailleurs intéresser que moi-même.

Goder parti, Pontarès s'installa commodément dans la salle à manger, persuadé que son attente ne serait pas de longue durée. Passer une robe, une de ces robes qu'on pouvait presque placer dans un portefeuille, devait, à son avis, prendre cinq ou six minutes tout au plus.

Dix minutes, un quart d'heure !… Régina ne paraissait pas.

Comme elle avait laissé ouverte la porte de la salle à manger, il l'entendait aller et venir dans sa chambre.

Soudain, il se leva, mettant à profit l'attente pour s'égarer un instant. Il sortait du « petit endroit » ; il se trouva inondé dans un flot de lumières. Machinalement, il regarda et il aperçut, en une combinaison presque transparente, Régina qui se rougissait les lèvres.

Ne sachant plus s'il devait avancer ou reculer, presque malgré lui, il la regarda, décontenancé. Elle lui sourit.

Alors, dans un éclair, il lui revint en mémoire que depuis des années, — depuis, en somme, le premier jour où il l'avait connue — elle s'était montrée d'une excessive amabilité avec lui ; depuis quelques mois, elle le frôlait, se frottait à lui un peu à la manière des chattes amoureuses. Perdu dans ses projets, dans ses calculs, il n'avait vu dans son manège qu'une manière de se rendre affectueuse et voici qu'il découvrait tout à coup en elle,

l'être féminin le plus dangereux : « l'allumeuse ». Il sourit aussi comme s'il ne s'apercevait pas de son déshabillé, et pour dire quelque chose, il lâcha un peu niaisement :

— Tiens, vous vous mettez donc du rouge sur les lèvres ?

Dans un éclat de rire, elle fusa :

— Vous ne vous en étiez donc jamais aperçu ?

— Jamais.

— C'est qu'alors, je ne sais pas le mettre…

Il s'était avancé un peu, sentant de plus en plus sa position aussi fausse, aussi dangereuse même que ridicule. Régina étant très décolletée, il apercevait et la rondeur de ses seins fermes et aussi, grâce à la combinaison rose retroussée par ses jarretelles, le haut de ses cuisses nues, impeccables et vraiment par trop tentantes.

Il avança jusqu'à la porte.

— Voulez-vous que je vous mette votre rouge ?

Toujours en riant, la tête en arrière, le ventre en avant, elle répliqua :

— Vous ne saurez pas…

Il entra dans la chambre, décidé cette fois.

— J'ai un peu l'habitude des courbes et des arcs… essayons.

Il lui prit des mains le bâton rouge et, lui penchant la tête en arrière, il lui dessina l'arc, le fameux arc d'Amour qui rend la bouche des femmes plus petite et aussi plus voluptueuse, l'arc

que bien peu de femmes savent se bien peindre elles-mêmes sur les lèvres.

La voix rauque, il murmura :

— C'est bien, ainsi ?

Et comme elle ne faisait aucun mouvement pour se dégager, se contentant de rire toujours et de le fixer de ses grands yeux bleus, hypnotiques, il s'enhardit, lui amena ses lèvres à la hauteur des siennes en déclarant :

— Le peintre se paye.

Il lui avait pris sa bouche et comme elle la lui abandonnait, les yeux maintenant fermés, il chercha les dents, tandis que de la main droite restée libre, tout doucement, il remontait la combinaison… avec ses doigts en araignée.

Elle fit : Oh… et lui noua soudainement ses deux bras autour du cou, cependant que la main de M. de Pontarès fourrageait déjà dans ses linges fins.

Un moment, il eut l'idée de la jeter sur le lit à deux ou trois mètres d'eux ; mais pris à l'improviste, ému, tout son désir s'obstinait à rester cérébral…

Après trois spasmes, accompagnés de gloussements, et comme elle ne desserrait toujours pas son étreinte, il osa — et sans qu'elle en défendit l'accès — même par un recul, pénétrer plus intimement.

Alors seulement, le désir de la prendre s'enfla en lui et l'affola.

— Je vous aime, fit-il tout bas, presque malgré lui.

— Pourquoi me le dites-vous si tard… Oui… Que ne me l'avez-vous dit il y a quatre ans, lorsque je vous ai connu ?…

— Je n'osais pas… Vous deviez bien comprendre…

En réalité, il se laissait aller à dire des choses qu'il pensait seulement dans l'instant, des choses qui lui sortaient de la bouche et dont il ne saisissait lui-même que vaguement le sens.

Ce qui lui semblait le plus étrange, le plus extraordinaire, c'était, un peu plus tard, — d'être dans cette salle à manger, d'avoir Régina Goder… la belle Mme Goder — une personne si comme il faut ! une si bonne épouse, une si bonne mère de famille ! — sur les genoux ; c'était de lui caresser encore les cuisses, machinalement, comme si ces cuisses étaient à lui ! Il ne saisissait pas encore très bien comment tout ce qui précédait était arrivé. Cette femme !… cette porte ouverte !… si à propos surtout ! cette combinaison transparente ! ces lèvres à peindre !… tout cela avait été certainement combiné, tramé contre lui, car — et intérieurement, il s'en défendait avec énergie — jamais il n'avait pensé à Régina autrement qu'à une femme quelconque. Celle-ci surtout, avec son rire éternel, avait même fini par l'agacer. L'avait-il seulement jamais détaillée !… Il la caressait, il la détaillait à présent avec une jouissance particulière, étonné des mots qui sortaient encore et toujours de sa bouche, des phrases qui naissaient dans son cerveau sûrement surexcité par un besoin de prise qu'il n'arrivait pas à satisfaire, n'y étant pas du tout préparé.

Cependant Régina, la bouche ouverte, dans son éternel sourire qu'elle figeait parce qu'elle savait que sa bouche au repos tombait aux commissures des lèvres, continuait :

— Oui, vous auriez dû me dire que vous m'aimiez, il y a quatre ans, nous nous étions tant amusés à la maison dans la nuit de Saint-Nicolas en 1918. Souvenez-vous !… après minuit, avec lui nous étions allés souper… Vous étiez vraiment charmant, si charmant que j'avais cru…

Et il y avait, en effet, dans ses paroles et dans le ton avec lequel elle les prononçait comme un vrai regret doublé d'amertume ; et ce regret lui crispait le cœur sans qu'il pût s'en expliquer la cause.

Pour répondre, il fut banal à l'excès :

— Mieux vaut tard que jamais.

Elle lui représenta ses lèvres et elle se serra voluptueusement contre lui. Dans ce mouvement de corps, ses jambes s'écartèrent et de nouveau, elle s'offrit à ses doigts.

Il s'en voulait de ne pouvoir la satisfaire autrement mais ses idées, chavirées dans l'imprévu de cette aventure, le rendaient impuissant.

— Écoutez, Régina, je vous veux posséder tout entière, venez demain matin chez moi, c'est à dix minutes d'ici ; pour l'instant, je suis bouleversé par le bonheur qui m'arrive…

Et comme elle soupirait tout de même, il lui octroya une manuelle satisfaction de plus.

Au coin de la rue du Bac, ils trouvèrent enfin une automobile. Elles étaient rares à cause de la pluie qui commençait à tomber. Il exprima la crainte de rencontrer Goder.

— Oh ! pas de danger, expliqua Régina. Avant six heures, il ne peut quitter son bureau ; cela ne lui est jamais arrivé et puis, s'il nous rencontrait ensemble, vous n'auriez qu'à lui dire que vous m'avez retrouvée à ma sortie des Galeries.

Dès qu'ils furent dans l'auto, il lui prit la main et il la sentit brûlante.

— Vous avez un peu de fièvre, dit-il.

— Oui… je le sens… c'est bien compréhensible, n'est-ce pas, avouez-le, répondit-elle en baissant presque pudiquement les yeux.

Il lui aurait bien dit de venir chez lui, tout de suite ; seulement, la certitude qu'il n'était bon à rien ce jour-là, l'en empêcha.

— Vous savez, je compte absolument sur vous demain matin.

Elle répondit évasivement par un aimable :

« Je ferai mon possible ».

Tout de même, elle se faisait de nouveau plus pressante, plus câline. Et voici que, comme tout à l'heure, chez elle, elle s'offrait encore et cette fois, avec une impudeur si grande qu'il se sentit tout à fait désarmé.

Il pensa :

« C'est une malade ».

Et machinalement, abruti par cette avalanche de spasmes qui, comme une pluie chaude, lui tombaient sur les doigts, tout en cherchant à la calmer, il songea à la folie qui l'avait conduit dans la chambre conjugale.

Tout à coup l'auto s'arrêta brusquement. Elle venait probablement de heurter une autre voiture.

Il entendit le wattman lâcher quelques injures.

Régina, elle, n'avait pas bougé. Extasiée, de sa main gantée, elle retenait avec force la main de son nouvel ami.

10

Dix heures, onze heures… Les heures tombaient. Régina n'arrivait pas.

Pour plus de sûreté, Pontarès s'était levé de bon matin et avait donné l'ordre qu'on fît tout de suite sa chambre. Il devait rentrer sur les neuf heures. Sorti pour tromper l'attente, et ne se sentant pas le cœur au travail, il s'était éternisé jusqu'à neuf heures dans le café où, d'ordinaire, il passait, et, sur le pouce, tout en grignotant un croissant, il prenait son « petit noir » matinal.

Comme il s'était endormi très tard, énervé par toutes ses escarmouches amoureuses, il résolut, en rentrant, de s'étendre sur son lit.

Ses ablutions faites, il revêtit un élégant pyjama et ouvrit les journaux qu'il avait achetés pour tromper l'attente. La crainte d'être, de nouveau, dans un état neutre le tenaillait. Il savait pertinemment que les émotions, souvent les plus futiles, causaient à l'homme des surprises vexantes — et pourtant combien naturelles ! Il était assez psychologue pour ne pas ignorer non plus que cette impuissance momentanée était, la plupart du temps

chez les virils dont il se flattait d'être, une sorte d'auto-suggestion. Il se rappelait une belle courtisane qu'il avait rencontrée jadis, un soir, chez Maxim's. Elle lui plaisait outre-mesure… n'empêche qu'il avait dû la quitter sur le matin en lui faisant une assez piètre aumône qu'heureusement dédommageait l'autre, en espèces sonnantes.

Le quart de onze heures sonna et Régina ne venait toujours pas.

Il pensa d'abord qu'elle avait peut-être été retenue par une visite, une course urgente, une indisposition de l'enfant. Peut-être aussi avait-elle réfléchi à la folie de cette aventure qu'elle avait pourtant elle-même préméditée, cherchée et provoquée.

« — Décidément, rogna-t-il, il sera dit que, dans cette histoire, je serai ridicule jusqu'au bout. Je me suis fait pincer comme un gamin par cette coquette que je n'avais jamais seulement autant regardée jusqu'à ce jour. C'est idiot. Si ce pauvre Goder pouvait se douter que je suis là, sur un lit, attendant sa femme, songerait-il seulement à tirer de son fourreau sa maigre lame d'officier d'administration ? Tout ce qui m'arrive est décidément inimaginable. À présent, je la veux cette Régina — oui, un joli nom, ma foi ! — Je la veux, je la veux et je l'aurai. C'est trop bête vraiment, n'est-ce pas elle qui s'est jetée à ma tête ?… ou bien ne serait-elle qu'une vulgaire allumeuse ?

Il se remémorait la scène en souriant et, à cette évocation, il sentait toute sa virilité lui revenir.

Elle ne pouvait décidément tarder. Elle allait faire un saut jusque chez lui, se donnerait en coup de vent, tout habillée et reviendrait l'après-midi…

Était-ce par curiosité qu'elle le voulait, ou bien avait-elle cette idée qu'ont certaines femmes de chercher à soumettre ceux qui ne plient pas les genoux devant leurs charmes, ou bien encore, était-ce un réel amour ? Savait-on jamais avec elles ?

En était-elle à son coup d'essai ? Si l'homme est toujours flatté d'avoir les prémisses d'une femme qui ne sait rien de l'amour, à plus forte raison doit-il se rengorger quand il est le premier amant d'une femme mariée. La première fois, il est, en effet, à peine choisi ; la seconde, il est distingué… ce qui est plus flatteur pour lui.

Il avait jeté les yeux sur la pendule. Elle marquait onze heures vingt-cinq.

Régina vraisemblablement ne viendrait plus.

Les raisons, dès lors, lui importaient peu. Tout de suite, il se sentit délivré, plus calme. Avec tranquillité, il alluma une cigarette, ce qu'il n'avait osé faire depuis le matin pour ne pas lui imposer l'odeur du tabac — et ses pensées se clarifièrent instantanément.

Il décida qu'il se reposerait jusqu'à une heure et, qu'à deux heures, après une légère collation qu'il prendrait à son habituel restaurant, il se rendrait chez elle. Il se donnait des raisons qu'il trouvait excellentes. Après tout, n'était-il pas en droit d'être inquiet ?

Sans doute avait-elle une excuse des plus valables. D'abord, la fatigue de la veille à laquelle il fallait peut-être joindre une fatigue nocturne car, avec ces diables de maris fidèles — et Goder devait être fidèle ! — le plus ridicule, au sens molièresque du mot,

c'est toujours l'Amant, le pauvre Amant qui parade, se rengorge et reste en somme beaucoup plus cocu que le mari.

C'est qu'aussi avec une nature comme celle de Régina, il fallait être d'attaque et surtout solide au poste à tout moment.

De nouveau, l'idée de son impuissance l'obséda ; cette idée existait chez lui à cause de la perturbation de son système nerveux. Cette impuissance intermittente, imprévue, presque tous les hommes la subissaient avec la femme nouvelle que, souvent, ils convoitaient le plus. Ce n'était pas son cas. Son cas, à lui, était la surprise et, à moins que son imagination s'en mêlât, Régina serait à lui le jour même. Sans être un effréné coureur, Pontarès avait, en dehors de ses deux amies attachées, des maîtresses passagères, si, toutefois, on peut donner ce nom aux quelques gentilles amies, mariées ou non, qui vous accueillent presque toujours à draps ouverts parce que vous êtes la ration défendue et supplémentaire. Cette catégorie de femmes toujours prêtes est peut-être l'unique piment des amours parisiennes. Pourtant, on en parle peu et les romanciers, avec leur hypocrisie et leur respect du convenu, semblent ignorer qu'elles existent. Avec ces amantes d'occasion, jamais de scènes de jalousie, ce sont les réelles amies avec lesquelles on couchotte par-ci par-là ou qu'on aime à la hâte sur un bord de lit ou de divan. Chacun sait ce qu'il cherche, ce qu'il donne et ce qu'il prend ; il n'y a pas de dupes.

Pour l'instant, Pontarès avait deux amies. La première, Henriette Géraldys, était une veuve de guerre uniquement occupée de l'éducation de son fils. Comme, d'une part, elle ne voulait plus se remarier, et, d'autre part, son corps encore jeune réclamait des satisfactions sexuelles, elle avait accepté les hommages de l'ex-capitaine d'artillerie. C'était une femme d'une grande délicatesse.

Ainsi, elle ne serait jamais venue le voir à l'hôtel sans le prévenir la veille par un mot, dans la crainte de le gêner. Se donnant rarement, elle n'exigeait aucune fidélité. Une seule fois par an, au moment des vacances, lorsque l'enfant était confié pour huit jours à ses grands parents, elle s'autorisait une fugue à la campagne avec Pontarès. Ils se disaient toujours « vous » et il ne se souvenait pas d'avoir eu la plus petite dispute avec elle. Ils « s'aimaient bien », c'est-à-dire qu'ils ne demandaient, l'un et l'autre, à l'amour qu'un équilibre sensuel, presque sanitaire. Mais Henriette Géraldys, par contre, était une délicieuse amie. Elle s'inquiétait de sa santé, lui prescrivait des régimes, lui faisait ses achats, le conseillait dans le choix de ses vêtements ; bref, par mille soins et mille riens, se montrait affectueuse et reconnaissante à souhait.

De son côté, il avait pour elle une bonne affection, dirigeait de loin l'éducation de son fils Robert qu'il voyait de temps en temps parce qu'il avait été un ami du père — ce qui d'ailleurs était à peu près vrai, le père de Robert ayant été sous les ordres directs du Capitaine de Pontarès. — Henriette Géraldys était une femme plutôt belle que jolie. Ses traits étaient réguliers et son port majestueux. De taille plutôt élevée, elle incarnait le type de cette race française des grandes femmes qui tend à disparaître. C'était une amoureuse moyenne, ne cherchant dans l'amour que l'estime, l'affection et la normalité de ses fonctions naturelles. Elle était très heureuse et d'avoir rencontré M. de Pontarès et aussi, que des relations très intimes se fussent nouées entre eux. Elle lui avouait souvent qu'elle n'aurait pu trouver mieux. Elle était encore de ces femmes assez intelligentes pour ne pas demander aux hommes plus que ceux-ci ne peuvent leur donner. La question de fidélité avait été réglée une fois pour toutes. Elle avait dit :

— Je vous serai fidèle et n'aurai, moi, aucun mérite à cela car je me contenterai toujours de l'amitié amoureuse que vous m'octroierez mais dont j'ai un absolu besoin ; et, aussi, parce qu'une femme ne saurait être dans le même temps à plusieurs hommes sans déchoir ; cependant, de votre côté, vous êtes absolument libre de vos actes. Je n'en prendrai jamais ombrage pourvu que vous me gardiez et votre affection et votre estime. Je souhaite seulement que vous n'ayez jamais d'affliction dans vos autres aventures.

M. de Pontarès avait accepté de grand cœur ce traité qui lui donnait une jolie femme et une femme de tout repos par-dessus le marché. D'ailleurs, ses fantaisies amoureuses étaient rares. Pourtant, plus porté sur la chair que Mme Henriette Géraldys, il lui avait adjoint une autre femme, la propre sœur de la tenancière de l'hôtel meublé qu'il habitait, une personne arrivant à la quarantaine, amoureuse sur le tard et dont les avances avaient été tellement stupéfiantes, qu'en y pensant, il ne pouvait s'empêcher de sourire.

Un soir, qu'il avait accepté le thé dans le bureau de l'hôtel en compagnie de la famille réunie, grande avait été sa stupéfaction, en rentrant dans sa chambre, de trouver Mlle Esther-Noémie assise sur son divan et dans un déshabillé des plus suggestifs. Elle avait, prétendait-elle, trouvé la porte ouverte et attendait l'ingénieur pour le consulter sur la vente d'une maison sise dans le Nivernais. Esther-Noémie pouvait avoir de trente-huit à quarante ans. Par galanterie simple, tout en feignant de croire à son histoire, M. de Pontarès l'avait retenue en lui faisant un brin de cour. Une heure après, il avait eu, — non sans difficultés — la preuve de sa trop longue honnêteté et de sa parfaite innocence.

Par bonheur, E. N. (ainsi la dénommait-il en vieux Central qu'il était), habitait la commune de Crécy-en-Brie et ne venait à Paris, visiter sa sœur l'hôtelière, que deux fois par mois, du samedi soir au dimanche, le dimanche mortellement ennuyeux pour la majorité des gens intelligents du monde entier et pour lesquels sortir, s'endimancher surtout !... ou recevoir est un supplice sans nom et néanmoins un supplice encore non catalogué. Mais E. N. n'était pas non plus de ces femmes qui vous empoignent un homme et entendent le garder jalousement pour elle seule. Trop heureuse d'avoir enfin trouvé un mâle — un Ex-Officier, un Ingénieur S. V. P. ! — qui consentit à lui donner bi-mensuellement des satisfactions qu'elle attendait depuis si longtemps et qu'elle avait fini par désespérer de trouver. Elle se gardait de l'ennuyer dans la crainte de le perdre. L'aurait-elle même trouvé couché avec une autre qu'elle se serait prudemment retirée en s'excusant. Elle se contentait de lui écrire des lettres avec enluminures de fleurs, débordantes de tendresse, des lettres dans lesquelles elle promettait plus qu'elle ne pouvait donner car, initiée à un âge déjà mûr aux plaisirs de l'amour, elle mêlait à celui-ci une sentimentalité trop longtemps contenue, presque enfantine, orthographiée d'ailleurs avec une insouciance d'écolière absolument dédaigneuse des règles grammaticales. Et cela charmait M. de Pontarès, habitué, en amour, à des styles par trop conventionnels, de recevoir des lettres commençant par un : « Mon Bien Aimé-e ! »

Rue du Bac, il sonna.

— Vous ? fit Régina en l'accueillant avec un étonnement non joué et qu'elle exagérait en amplifiant l'accent circonflexe de ses sourcils, mais riant tout de suite de son rire de Bacchante ivre.

— Vous êtes seule ?

— Mais oui. Entrez donc. Débarrassez-vous.

Et, sitôt qu'il eût posé sa canne, accroché son chapeau à la patère de l'antichambre :

— Je vous ai attendue toute la matinée, commença-t-il avec reproche. Non, ce n'est pas gentil, Régina, de m'avoir fait me morfondre ; non, ce n'est pas bien, car à mes yeux je me sentais ridicule comme un collégien.

Elle le regarda de ses yeux qu'elle savait admirablement rendre candides, puis ses sourcils se froncèrent et d'une voix sérieuse, presque revêche, une voix qu'il ne lui connaissait pas :

— J'ai beaucoup à faire ici ; mon ménage me prend toute ma matinée et je n'ai que juste le temps de faire le déjeuner. Et puis, il y a lui, lui qui n'en finit pas, le matin, de chanter, de déclamer, de rire, de se laver, de commander, de bavarder. Après le père, c'est le fils, oui, Jeannot, me prend une heure à lui seul ! Et ses devoirs à regarder ! et ses leçons à lui faire réciter !... Que sais-je ? les bottines, les raccommodages ; vous vous figurez peut-être que je ne fais rien ? (Elle aimait beaucoup faire ressortir qu'elle travaillait ferme et Gustave, tous les soirs, la plaignait sincèrement.)

— Pourquoi ne prenez-vous pas une femme de ménage ? hasarda-t-il, ennuyé.

— À trois francs « de l'heure » ? Merci !... et puis... une femme de ménage, c'est une peste, ça vole, ça surveille, ça espionne, ça cancane et ça ne fait rien de propre par-dessus le marché.

Gêné, il balbutia :

— Je vous dérange… si j'avais su…

— Évidemment, les hommes ne savent pas tout le temps que prend la tenue d'un intérieur, si on veut qu'il soit propre dans les coins.

— Mais je ne dis pas… D'ailleurs, votre intérieur est merveilleusement tenu.

Il regretta vraiment d'être venu et, surtout, de s'être engagé dans une aventure dont les côtés peu ragoûtants lui apparaissaient tout à coup.

— Oh ! l'après-midi, continua-t-elle, c'est différent. À onze heures, je me mets à ma toilette, au gros de ma toilette s'entend ; et alors, pour un empire, je ne ferai autre chose que de débarrasser la table… Cela vous étonne, hein ?… hein ?… hein ?…

Àson tour, Régina était gênée. Elle disait : hein ? car elle ne savait plus comment appeler M. de Pontarès, Monsieur ? Pontarès ? Monsieur de Pontarès ? Albert ? Elle aurait certainement bien dit : Albert, mais devant son mari, elle aurait pu se trahir puisqu'elle s'y était refusée, encore la veille.

— Il me semble que nous sommes… l'après-midi, hasarda M. de Pontarès.

— Mais, je suis libre… absolument libre et jusqu'à six heures encore ! Jeannot, d'ailleurs, a une clef ; il rentre de l'école, trouve son goûter, se met à ses devoirs. À dix ans, c'est le moins que savoir rentrer seul, se servir seul et s'occuper seul.

— Ainsi vous êtes sous les armes ?… Vous êtes prête ? veux-je dire, fit-il d'une voix douce.

En riant, elle ouvrit son kimono du matin qu'elle gardait jusqu'à l'heure de la sortie.

— Voyez.

En simple combinaison transparente, elle se montrait.

Aimable, il s'avança…

— Voyons, soyez sérieux…

Régina, qui n'avait pas les résistances prolongées, se défendait mollement, pour la forme, pour ne pas paraître céder trop facilement et surtout parce qu'un abandon rapide ne lui semblait pas convenable. Elle était sensible surtout aux démonstrations préalables, aux agenouillements, aux serments. Même dans l'abandon, elle cherchait à être parfaite et ne concevait guère l'amour avec de vraies brutalités. Elle aimait, à tout moment, jouer l'étonnement, la candeur et poussait presque celle-ci jusqu'à la perversité. Elle voulait bien être forcée, mais tout juste. Elle gardait son pantalon, son caleçon, ne déboutonnait pas sa combinaison. Économe, elle craignait les accrocs, l'arrachement d'un bouton où la place se transforme soudainement en boutonnière. Ce qu'il importait de faire croire c'était… qu'on succombait toujours pour la première fois. D'abord, cela donnait plus de valeur à la chute et au don de son corps. Une fois mise en confiance, il devenait inutile de parler… Toutes les paroles en amour ne sont-elles pas vaines ?

— Vous étiez peut-être fatiguée… hier ? Tandis que moi… je suis aussi pauvre aujourd'hui que je l'étais hier.

Cette boutade la mit en joie, et, de rire, la dispensait de défendre plus longtemps sa chair dont il cherchait, tout en parlant,

l'excitation… Elle l'abandonna soudainement.

— Je vous aime, fit-elle en laissant tomber sa tête sur l'épaule de M. de Pontarès…

Il lui prit la bouche et c'est elle, cette fois qui le mordit, presque cruellement.

— Donnez-vous, implora-t-il.

— Allez m'attendre, fit-elle en se dégageant et en disparaissant.

M. de Pontarès comprit qu'il s'agissait de la chambre conjugale et s'y dirigea. Par une délicate attention, tant pour le camarade qu'était Gustave Goder, tant peut-être pour lui-même, surtout tant pour elle, l'épouse, il tira les rideaux épais de la grande baie qui donnait sur la rue du Bac, et, dans cette demi-obscurité, il attendit et se posa de nouveau, malgré lui, l'angoissant problème de sa nerveuse et chancelante virilité.

— « C'est idiot d'y penser, se dit-il… C'est égal, j'aurais dû prendre ce matin un bain froid ». Il cherchait à se convaincre, à se persuader que cette impuissance n'était que passagère et qu'artificielle… Tous les hommes adonnés aux travaux de l'esprit n'étaient-ils pas sujets à cette faiblesse ou à ce travers ? Ce n'était, après tout, qu'un ralentissement des fonctions corporelles… Et puis aussi, il fumait trop et prenait trop de café. Tout de même, cela ne lui était jamais arrivé avec Henriette Géraldys et encore moins avec E. N… Il est vrai que l'une et l'autre il les désirait moins qu'il ne désirait à présent Régina ; ensuite, toutes les deux se donnaient ; Régina, elle, se laissait prendre avec un

féroce égoïsme qui aurait coupé bras, jambes et le reste au mâle le plus viril.

Dans le cabinet de toilette, il entendit le bruit mou de l'eau et le bruit sec des brosses reposées sur le marbre.

Il desserra son pantalon, détacha ses bretelles et se tint près du lit.

Régina entra. Elle était, comme la veille, en combinaison. Tout de suite, il la prit dans ses bras et couvrit son visage de baisers fous. En tâtant son corps, il sentit que, sous sa chemise, elle avait gardé son petit caleçon. À l'idée qu'il fallait encore enlever cet objet, il s'affola derechef. Dans ce travail, sa virilité allait peut-être de nouveau disparaître ? Alors, d'autorité, il leva la chemise, fit glisser le dernier rempart ridicule et profita de ce qu'il s'était baissé pour saisir Régina à la taille et la coucher en travers du lit, que, par scrupule, il n'avait osé ouvrir. Elle, s'était abandonnée, les jambes molles, pendantes, prête, la tête de côté cachée par son bras droit replié, demandant préalablement les prières et la génuflexion…

…Il couvrait de baisers le ventre de Régina, s'attardant pour savourer la chair plus rose à certains emplacements ; il caressait ce corps qui s'offrait avec une passivité déconcertante, presque désespérante. Longtemps, jusqu'à l'épuisement et jusqu'à la fatigue aussi, il la tint sous son haleine. Cependant, son cerveau seul marchait, mais toute cette fièvre buccale ne descendait pas dans son être décidément rebelle à cette complète conquête.

Il était mal à l'aise. À chaque instant aussi ses tibias ne heurtaient-ils pas la traverse du lit, et à l'endroit le plus sensible ! Il sentit, dans cette fâcheuse et douloureuse position, l'impossibili-

té de la prise absolue. Il engagea Régina à se lever et à le venir trouver sur une chaise longue. Docilement, elle se prêta à sa fantaisie, mais, à aucun moment, elle n'eut l'idée de venir à son secours en lui communiquant un peu de son désir, de ce désir dont elle était cependant toujours pleine. Comme ils passaient devant une énorme psyché, M. de Pontarès souleva la combinaison et, elle, de se voir dans cette nudité, dans les bras d'un homme presque correctement habillé, la fit rire. Il s'assit, l'attira à lui et pendant quelques instants la pénétra. Malheureusement, les accès successifs de volupté avaient tant élargi les organes de Régina que sa virilité reconquise, dans le vide, se désespéra, et qu'il dut, pour la reprendre, se retirer et s'abandonner aux mains de cette délirante mais égoïste maîtresse.

Elle, sur ses genoux maintenant, se prêtait, toujours docile, à ses baisers. Avec étonnement, il se surprenait encore à lui dire des paroles d'amour si douces et si tendres que les larmes lui en venaient aux yeux. S'il avait pu s'analyser, il aurait convenu que son émotion naissait beaucoup plus de ce qu'il disait que de ce qu'il sentait. Cette auto-suggestion le troublait.

Un autre soi-même se révélait à lui, un soi qu'il ne connaissait pas et qui était tout lyrique, tout enfiévré. Régina, cependant, le regardait à la dérobée, les yeux bleus presque clos et encore cachés sous ses longs cils qu'elle avait très bruns. Elle souriait en écoutant ce psaume d'amour improvisé en son honneur et son sourire s'était fait énigmatique, car elle parlait peu, se contentant d'approbations dans lesquelles n'entraient que des commencements de phrases presque jamais achevées.

Tout de même, de temps en temps, elle répétait comme une chose apprise un « je t'aime » bien ponctué ; et, ce tutoiement

imprévu, tombant dans leur ordinaire vouvoiement, ne laissait pas de les étonner tous les deux.

… — Tu sais, je te veux toute, tout entière, mais je ne veux pas te prendre ici… Non, pas ici, je ne suis pas tranquille. Dis que tu viendras me voir chez moi, dis oui…

Peu convaincue, elle fit oui de la tête…

— Vous m'en voulez ? Que voulez-vous ?…, ici, je ne me sens pas à l'aise. N'est-ce pas ? ce n'est pas ainsi… Vous voulez l'amour complet ?

Elle répondit très naturellement, presque cyniquement :

— Tiens, tant qu'à faire !…

Il y eut un silence.

— Vous savez, Jeannot va rentrer, il vaut mieux qu'il ne vous trouve pas à la maison.

— Voulez-vous que nous sortions ?… Un peu d'air sur les boulevards, nous nous attablerons quelque part…

— Volontiers.

Elle passa dans sa chambre et quelques secondes après se présentait chapeautée, gantée.

— Allons.

Àpied, ils durent gagner le Boulevard Saint-Germain pour trouver une auto. Sitôt dans la voiture, elle se blottit contre lui, câline, les lèvres tendues, prête de nouveau à l'amour…

« — Curieuse nature, — pensait M. de Pontarès, tout en la caressant intimement, — jamais complètement satisfaite ! Il faudra que je parle de ce cas au docteur Garby, car c'est certainement un cas. Avec cela, d'une passivité désespérante ! Cet égoïsme en amour, je ne l'ai jamais aussi nettement rencontré ; il en est caractéristique !

Dans un embarras de voitures, une auto-car de course se plaça près d'eux.

… — Vous gênez pas les amoureux ! cria un loustic.

Régina s'était contentée de baisser la tête en maintenant la main caressante de M. de Pontarès.

Sur les Boulevards, il se fit arrêter au café-glacier Napolitain. De temps en temps, M. de Pontarès venait là. Il avait connu le café à l'époque de sa splendeur lorsque siégeaient de cinq à sept Catulle Mendès, Baronnet, personnage énigmatique, Georges Courteline, le vieil éditeur Georges Charpentier, Desmoulins, Gomez-Carrillo, Ernest La Jeunesse, Janvier de la Motte, Armand Silvestre, Jean de Mitty, Alfred Capus, etc. Mais, depuis la guerre, toute cette clientèle avait disparu, les uns dans l'oubli, les autres dans la tourmente ou, pire, dans cette décrépitude qui force les plus braves à ne plus s'aventurer hors de chez soi. Les habitués se recrutaient à présent dans le monde des théâtres, et les hôtels avoisinants y envoyaient leurs hôtes. Toutefois, par vieille habitude, quelques gens de lettres et quelques journalistes s'y rendaient encore. Dès que Régina fut assise, elle promena ses regards autour d'elle… Elle avait toujours peur de rencontrer son mari. Avec M. de Pontarès, cela n'aurait pourtant pas eu d'importance : « on » s'était rencontré aux Galeries Lafayette…

Soudain, elle tressaillit. Jude, en face d'elle, Jude Weiss pérorait ! À sa voix seule elle l'avait reconnu ! De son côté, Jude l'avait dévisagée, avait souri, s'était levé et avait gagné les lavabos — les lavabos parisiens des cafés et des restaurants où se nouent tant d'intrigues, au nez et à la barbe des amants et des maris !

— Vous permettez, dit Mme Goder à M. de Pontarès… je vais au lavabo.

Celui-ci, qui n'avait rien vu, ouvrit son journal…

— Toi ici ? par quel hasard ?

— Quel hasard, en effet, justement, à midi, avec mon mari, nous parlions de toi et de tes succès.

— Ton mari ?… M. Goder ?… c'est lui, ce grand brun ?

— Non, son ami, M. de Pontarès, nous allons chercher mon mari pour dîner ensemble… Il y a presque quinze ans que nous sommes mariés, mon cher.

— … dont cinq de guerre ! On m'avait dit cela. Mille regrets de n'avoir pas été à ta noce.

— Ne sois pas rosse… je suis si contente, moi, de te rencontrer, de te retrouver.

— Vrai ?

— Vrai.

— Alors, veux-tu qu'on se revoie pour bavarder un peu ?

— Si tu veux. Quand ?

— Demain, ici, chez moi… chez toi, où tu voudras ?…

— Ici, je puis être rencontrée… chez moi, impossible.

— Alors, chez moi ?

— Petit Jude sera sage ? fit-elle en souriant et en le menaçant du doigt.

— Oh ! Petit Jude a toujours été sage ; sa sagesse n'est peut-être pas dans la catégorie des prix Montyon, mais il y a aussi sagesse et sagesse. À quelle heure peux-tu venir ?

— Deux heures et demie.

— Soit. Si tu peux rester jusqu'à quatre heures, je te ménagerai une surprise.

— Non ?

— Si.

— Colette ?

— Je ne dis rien… Alors… à deux heures et demie, 12, rue de Liège, rez-de-chaussée à droite ; entendu, hein ? Au revoir, Gina. Voici ma carte.

— Au revoir, Petit Jude.

Et comme si rien ne s'était passé, Régina, tout de même un peu émue mais n'en laissant rien paraître, regagna sa place, non sans avoir préalablement glissé la carte de Jude dans son corsage.

… Le lendemain et le surlendemain, M. de Pontarès, en vain, sonna rue du Bac.

… — Oui, c'est vraiment gentil chez toi… un peu excentrique, évidemment, mais enfin on y est à l'aise, les poufs sont bons ; les tableaux par exemple, à mon avis, sont des horreurs…

— Malheureuse, des Gérencin, des Van Rongen, des Ratisse, des Plamince, sais-tu bien que j'en ai pour cent mille francs… et au bas mot.

— Mon Dieu ! Tant de laideurs pour tant d'argent, est-ce possible ?

— Hélas, oui… Mais dis-moi, tu n'es pas venue pour que je te fasse un cours de peinture moderne. J'en serais d'ailleurs fort peiné, attendu que je n'ai ces tableaux que par pur snobisme. Dans mon cabinet de travail tu verras un merveilleux Guillaumin et un Sisley de toute beauté : deux peintures. Une seule sculpture, la Tête de l'Enfant Juif, de Rosso, le précurseur de Rodin, et… c'est tout. Tout ça, ce que tu vois ici, c'est pour les journalistes qui viennent ; ça les épate peut-être autant que moi ; mais moi, tu sais, je ne suis juif qu'à moitié et c'est suffisant ; premier vent de krach… je bazarde… Voyons, et toi, tu es heureuse ?

— Mais oui… fit-elle en riant… Mon mari est charmant.

— Combien d'amants ?

Elle éclata de rire, puis, haussant les épaules :

— Oh Jude, non, vrai, peux-tu croire ?

— Non, alors, je serai le premier ? Ne me dis pas cela, tu m'affoles, Gina, je serai donc le premier en tout avec toi ?…

— Veux-tu te taire, sale gosse.

— Embrasse-moi ?

Elle l'embrassa gentiment, sur les deux joues.

— Ça, c'est pour le Monsieur ; pour moi, maintenant, pour Petit Jude, ton premier ?

— Mais comment veux-tu donc que je t'embrasse ?

Il la prit dans ses bras et goulûment lui mordilla les lèvres, ce qui, tout de suite, la fit se pâmer…

— C'est comme ça que je veux que tu m'embrasses, puisque je te retrouve, Gina. Encore ?

— Jude !

— Encore ?

Il l'avait assise sur le divan et tout en l'embrassant sur les lèvres, ses mains s'occupaient à la mettre à l'aise. Régina se laissait faire. Ce Jude n'était-ce pas toute sa jeunesse en souvenir… toute sa folle jeunesse !…

… — Je constate que tu es vraiment toujours la même, lui disait-il, un peu plus tard en souriant… Ce pauvre Gustave Goder… enfin… Tu ne sais toujours pas te défendre ?

— Avec toi ?… Non… tu sais bien que ça c'est toujours mon petit côté faible…

— Ça, quel joli mot, mot de théâtre…

— Ne te fiche pas de moi… j'ai si souvent pensé à toi !

— Ah ? C'est juste… après tant d'années de mariage, une bonne douzaine d'années de séparation, on a bien le droit à une

compensation, ma petite Gina. Alors, dis-moi ta vie. Tu as des gosses ?

— Un, Jeannot, il est délicieux. Il a un peu de toi, je t'assure.

— Ah bah ? Ce que tu dis doit faire plaisir aux disciples de Broca… Il a quel âge, ton fils ?

— Douze ans passés.

— Il te laisse assez libre à ce que je vois ?

— Maintenant, oui ; le soir, quand je sors, c'est mon mari qui le garde.

— Ce brave Gustave !

— Mais oui. Dis-moi, maintenant, pourquoi, après la nuit, tu sais, la fameuse nuit chez Charvais, dis-moi donc franchement pourquoi tu ne nous as plus jamais donné de tes nouvelles à Colette et à moi, car, enfin, elle et moi, nous étions en dehors de toutes les vilaines affaires d'argent…

— La nuit chez Charvais ? répliqua Jude pensif ; oui, en effet, elle fut plutôt fatigante, pour nous autres hommes et pour vous toutes aussi.

— Je ne te comprends pas…

— Je te revois encore, Gina, dans la chambre rouge. André Leuth dormait presque dans tes bras ; et au pied de ton lit, gisaient Rodolphe Legendre et Ludovic Blanc, éreintés, fourbus…

— Mais ils ne m'ont pas touchée ; ils étaient avec Marguerite Larille.

— Je ne doute pas une minute que Marguerite ne se soit distinguée en cette occasion ; d'ailleurs, vous ne saviez plus exactement ce que vous faisiez, les apéritifs, les vins fins, le champagne… Enfin, n'est-ce pas, tu étais bien à côté de Colette ?

— Justement.

— Mais sapristi, avoue donc que tu ne savais plus ce que tu faisais, que tu étais pompette… sacrebleu ! Je le sais bien, puisque moi-même je t'ai prise, toi, et j'ai pris Colette sans même que vous vous réveilliez complètement.

— Oh ! cela non…

— En veux-tu la preuve ?

— Je suis curieuse.

— Ma Ginette, viens voir !

Il l'entraîna dans son cabinet de travail, sortit d'un tiroir un coffret et l'ouvrit.

— Regarde.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça (encore ça !) eh bien, ça, ce sont mes trophées de la nuit du 14. Tiens, lis la date : « le 14 juillet de la Villa Charvais ». Toutes ! ma chère : toi et Colette comprises, vous y avez passé… Si tu en doutes… compare. Voici ce qui était à toi… et voilà ce qui était à Stéphanie Gonnet, à Marguerite Larille, et encore à Suzette Tournemire… et à Tintin… à Tintin que tu remplaçais si follement le lendemain matin même dans la couche du dénommé Michel Charvais.

Régina toute rouge s'était levée…

— Pourquoi gardes-tu toutes ces horreurs ?

— Pour me souvenir. Vois-tu, quand je suis sur le point de m'emballer pour une femme que je puis désirer sans l'aimer, je prends son petit… paquet et… je donne le sien à la femme qui a jeté son grappin sur moi. Petit Jude ne marche plus.

Elle essaya de rire :

— Que te faut-il alors ?

— Oh… ça, comme tu dis, ça c'est une autre paire de manches ; l'amour physique tant qu'on en voudra, j'en donne à qui sait comprendre que je ne donne que ça, j'en donne à qui en veut, pourvu que la demanderesse ait au moins quelque chose qui me plaise.

— Alors, moi ?

— Oh ! toi, toi et Colette d'abord, vous me plaisiez beaucoup, et puis c'est différent ; nous sommes de vieux amis qui avons couché et qui coucheront encore ensemble, le cas échéant. Vous me plaisiez peut-être aussi parce que nous n'avions plus rien à nous cacher.

— Tu recouches donc avec Colette ?

— Et comment ! À quatre heures, tu la verras rappliquer ici. Si le cœur t'en dit, tu sais, tu peux prendre ma place… Cela nous rappellera complètement notre jeunesse. Je ne suis toujours pas jaloux… surtout d'elle et de toi.

— Ce que tu es rosse !

— Mais non, encore une fois, je t'assure qu'il ne faut voir dans tout ce que je te dis et dans tout ce que je fais qu'une manière à moi de comprendre la vie… la vie actuelle et l'amour.

— Alors, Colette est encore ta maîtresse ?

— Quel mot ! Colette vient me voir de temps en temps ; elle passe ici une heure ou deux et s'en va. Quelquefois, il lui arrive de se faire accompagner d'une amie en détresse ou dans le besoin…

— Elle est mariée, m'a-t-on dit ?

— Oui, avec un espèce d'idiot, un certain Lemaistre qui fait de la politique dans l'espoir de dégoter un siège à la Chambre… ou une sinécure.

— Tu le connais ?

— Je l'ai vu deux ou trois fois, mais je ne le fréquente pas.

— Alors, Colette va venir ? Vraiment ? J'en suis saisie… Je vais être rudement contente de la revoir.

— Et moi donc !

— Pourquoi, toi ?

— Mais parce que j'espère bien que nous aurons derechef le petit coup de foudre les uns pour les autres et que nos relations se renoueront.

Elle haussa les épaules et éclata de rire.

— Tu es fou !

— Je n'ai jamais cessé de le dire. À présent, assieds-toi là. Dix minutes de correspondance. Pour ma pièce, veux-tu des places ?

— Certainement, j'allais t'écrire, et à la demande de mon mari encore !

— Ce brave Gustave ! Tiens ! par la poste, je t'envoie une loge !... Tu es censée avoir eu mon adresse au théâtre. Tu sais, elle n'habite pas loin Colette, à trois cents mètres d'ici, au 85 de la rue d'Amsterdam. Veux-tu lui téléphoner ? De cette façon, elle viendra tout de suite.

— Oh ! Oui... Vite. Et... elle viendra, c'est vrai ?

— Elle n'a rien à faire.

— Son rêve !

— Demande : Clichy 135. 070.

Régina se pencha sur le bureau, empoigna le cornet.

« — Clichy 135.070, s'il vous plaît... Oui, merci ; et elle dit à Jude : Pas d'accordéon. Allo... Madame Colette ?... »

— Lemaistre ! souffla Jude qui s'amusait à peloter Régina.

— « Allo... Madame Colette Lemaistre... » Hein ?... Oui... de la part de Mme Régina... (Laisse donc Jude ! Tu me fais mal, tu vas me déchirer). « Allo... Colette ?... Régina... Mais oui, moi, cela t'étonne ?... chez Jude, rencontré par hasard !... Oh ! tu te trompes, il est sage comme... »

— « Un jeune page ! » cria Jude dans le téléphone.

Régina continuait, indifférente maintenant aux explorations de Jude :

— « Il t'attendait à 4 heures, mais me voici… tu penses si j'ai hâte de te revoir. Viens tout de suite… Pas habillée encore ?… Viens comme tu es… Oh ! je te jure que non… Bien… Bien. Vite, j'ai encore deux heures devant moi… Je t'expliquerai ça… Lui ? Toujours le même, vite ; je t'embrasse ».

Elle raccrocha le récepteur.

— Non, ce que je suis contente, Petit Jude ! Elle se jeta à son cou et l'embrassa, en ajoutant :

— Il n'y a qu'avec toi dans le fond et qu'avec elle que je puis être sincère.

— Ce qu'on va être heureux alors. Gina, Colette et moi : le trio ressuscité !

— Ah ! ça, mon cher, il n'y a rien de fait, non.

— Non ? mais tu ne penses pas que tu vas me souffler mon amie, me la confisquer pour toi toute seule ? D'ailleurs, sois logique, tu es mon amie, je suis ton ami, elle est ton amie, tu es son amie, elle est mon amie, je suis son ami, les amies de nos amies sont nos amies, et tu peux en dire autant. Nous n'allons pourtant pas nous cocufier séparément ? Ce serait du joli… et puis zut ! Petit Jude a ici des droits, tous les droits, surtout avec toi ; tu sais, d'ailleurs, connaissant ton « petit côté faible »… je suis sûr de vaincre…

Il était à ses genoux et roulait sa tête sur ses jupes, comme jadis à Fontenay-sous-Bois.

— Ah ! fit-il en se relevant… S'il n'y avait pas eu Rodolphe Legendre, André Leuth et Ludovic Blanc et… l'affaire Goder, je vous

aurais épousées certainement toutes les deux. Je me serais fait au besoin mahométan, j'étais de taille à faire ça… Oui… À présent, six minutes à moi, correspondance pressée. Pour tromper… ton impatience — pas ton mari — feuillette cette collection japonaise.

Trois petits coups de timbre, saccadés.

— La voici, dit Jude en se levant ; c'est sa sonnerie, va ouvrir !

Les deux jeunes femmes, la porte encore non refermée, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Régina avait de grosses larmes aux yeux et Colette était moins calme qu'elle ne le paraissait.

— Touchant ! disait Jude… Touchant !… Il n'y a que moi qu'on ne remercie pas.

— Tu te feras payer toujours assez tôt, lui cria Régina, en pressant Colette sur son cœur.

Petit Jude se contenta de cette promesse et se remit à sa correspondance pendant que les deux femmes, assises sur des poufs, se racontaient leur vie, en se mentant probablement toutes les deux, tant qu'elles le pouvaient.

Le lendemain, Régina Goder, Colette Lemaistre et Jude Weiss, après un arrêt d'une quinzaine d'années assez mouvementées, reprenaient leur liaison.

. . . . . .

Assis, en pyjama de soie noire, au pied du lit qu'il venait de quitter et dans lequel Régina et Colette se prélassaient encore, Jude leur lisait un fragment d'article qu'il destinait à une revue.

« L'adultère n'a pas l'importance que les religions, et en particulier le Christianisme, lui donnent. La famille, selon la loi des Chrétiens, fait que le cocuage et la prostitution ne sont qu'une revanche de la nature. Les Scythes, jadis, si nous en croyons Hérodote, et, avant nos extraordinaires et inhumaines colonisations européennes, les Tahitiens et les Abyssins étaient arrivés à la réalisation de l'unité de l'amour dans sa pluralité. C'est au nombre de ses amants que l'on préjugeait des qualités d'une femme. On a de plus en plus tendance à revenir vers un communisme pacifique comme celui des Vieux-Bretons. La plus colossale des erreurs est aussi peut-être celle qui consiste à croire que les Romains apportèrent la culture dans les Gaules. Les Gaulois étaient déjà des gens de bon sens. Rappelez-vous cette belle Gauloise disant à une Romaine : « Nous nous donnons au premier venu, soit ; mais c'est à ciel ouvert, tandis que vous, vous vous livrez en secret à vos esclaves ». Malheureusement, c'est le Romain, ce protestant d'avant la Réforme, qui a fait prévaloir la force de son hypocrisie. Aujourd'hui, les Latins ont une forte tendance à se débarrasser de toute cette civilisation que conservent et qu'entretiennent surtout toutes les mômeries protestantes, tous les rigorismes huguenots. C'est pourquoi il faut se mettre avec les Latins avec l'idée de les décrasser et de combattre à outrance les poisons de Luther et de Calvin.

Il s'interrompit :

— Je ne dis pas cela pour toi, Régina. Tout le monde sait que ta vie est claire comme l'eau de source de la plus haute montagne. Néanmoins, Gina, je reconnais que toi et tes pareilles, vous avez tous les droits aussi, car je vous juge, moi, l'égale de l'Homme et je vous traite en égal. Votre tort c'est, peut-être, de

vous croire intérieurement supérieures et c'est d'affirmer cette supériorité par un mépris aigu, une incisive tyrannie. Chez les Amazones, ce sont les femmes qui combattent, ce sont les femmes qui ont toute liberté en amour ; quant aux hommes, ils sont condamnés à la fidélité sous peine de mort en cas d'infraction ! À Malabove, en Mongolie, c'est encore la femme qui est le chef de famille ; elle aussi, a le droit d'avoir plusieurs maris… Ainsi, tiens, je parie que, dans ton ménage, c'est ce brave Goder qui représente encore la fidélité ?…

— Écoute-le, disait en riant, Régina à Colette.

— Chez nous, vois-tu, Régina, dans nos races sémitiques, nous nous acheminons vers une sorte de polygamie maritale. Dans nos milieux, c'est la question à l'ordre du jour ; nous y arriverons. Inutile de vous dire, à toutes les deux, que je suis partisan absolu de cette nouvelle forme. Il faut avoir l'horreur innée de la vérité comme les Chrétiens l'ont, il faut être comme eux accroupis dans les fumiers des ancestrales traditions, pour vouloir en rester encore, devant les réalités, aux formes patriarcales et tyranniques de la famille. Le respect n'y peut plus rien perdre et l'amitié sincère y gagnera énormément.

— Tu es donc devenu… communiste ? dit Régina.

— Grands dieux, que dis-tu là ?… Je laisse ces idées à quelques plaisantins ou à quelques-uns de mes coreligionnaires méchants, imbéciles ou crapules… Le Marxisme, c'est de l'anti-communisme d'abord et c'est la plus effarante idiotie d'un des nôtres. Le Prolétariat-Roi ! c'est à se gondoler… Toutefois, attention, ce détestable communisme aura fait du bon travail en saccageant un peu dans tout et un peu partout ; il aura permis à grand nombre

de mécontents sur la terre de se placer sous une bannière… ce qui est encore ridicule. Mais quand les choses se tasseront, le monde a bien des chances de changer de face. Le communisme a achevé de pourrir le vieux monde. Cela, il le fallait. Il faut donc l'admettre, comme moyen terme, tout en le combattant avec férocité, de crainte que la monstrueuse vision, la colossale erreur ou la scandaleuse fumisterie — car on ne m'enlèvera jamais l'idée que Karl Marx fut un fumiste — soit prise au sérieux. D'ailleurs, le règne du faux-communisme russe va heureusement finir et sombrer dans les impossibilités avouées. La pourriture slave actuelle en est la preuve la plus évidente, n'est-ce pas Colette ?

Colette affirma son indifférence à cette question par un énergique « je m'en fous ». Ce qui fit éclater de rire Régina qui pensait la même chose, mais qui déclara :

— Mon petit Jude, tu n'es plus amusant comme autrefois…

— Comment, pas amusant ?… Mais je ne suis jamais aussi drôle que lorsque je parle sérieusement, je te l'affirme, c'est ma force d'humour à moi… et puis je crois, qu'après l'amour, la seule chose intéressante à faire est encore de philosopher sur n'importe quoi. L'amour… qu'en resterait-il sans cela, grands dieux ? un peu de forces perdues après quelques mouvements désordonnés de part et d'autre ! Avouez, mes chéries, que le jeu… ne vaudrait même pas la chandelle pour l'éclairer.

Au mot « chandelle », Régina, le ventre en avant, pouffa.

Alors Jude s'approcha de ses petites amies, les enveloppa de ses grands bras et improvisa :

Àdeux ? la chose est bien commune !
Il faut, à nos sens avisés,
Que nous ajoutions l'une à l'une,
Afin de tripler les baisers.
Lorsque deux croupes rebondies
Se joignent comme deux cerceaux,
Plus flamboyant est l'incendie,
Et, plus rudes, sont les assauts.

Lèvres à lèvres, mitoyennes ;
Et, par le vide s'aspirant,
Dans des poses plus que païennes,
L'Amour triomphe en expirant.

Le soir même, à sept heures, Jude, en smoking, prit à son tour le téléphone, demanda un numéro et, comme ce numéro ne répondait pas, « sa figure rayonna » et il dit tout haut, joyeusement :

— Elle est en route.

Il alluma une cigarette et, sur le divan, en suivant dans les volutes et les méandres harmonieux de la fumée bleue, il attendit. La cigarette était à demi-consumée que le timbre électrique retentit.

Il se précipita, ouvrit la porte et s'effaça.

— Entrez Muguette, petite sœur toujours jolie !

— Ne commencez pas à vous moquer de moi, Jude. Dire : « Petite sœur toujours jolie » à une bonne femme de trente-sept ans passés, c'est se moquer d'elle… Je suis déjà assez vexée d'avoir ce prénom : Muguette… Prénom ridicule quand on pèse

soixante kilos, qu'on a un petit ventre rondelet et un derrière à ne pouvoir le loger en son entier sur une chaise.

— Et pourtant je ne me moque pas de vous, Muguette, car, malgré vos soixante kilos, votre ventre très normal, j'en suis sûr, et votre derrière parfaitement logeable sur une chaise, je trouve que votre prénom vous sied encore admirablement. Vous êtes toujours la même muguette, pour moi, que la Muguette qui canotait autour de l'île de Beauté en jouant du violon sous des grands arbres bleus… Oui, vous êtes, pour le petit Jude, le seul être qu'il aime profondément et sincèrement sur la terre… Le petit Jude que vous aimez bien aussi un petit peu ?

— C'est vrai, dites même que je n'aime que mon petit Jude.

— Toujours votre petit Jude ?

— Toujours. Ce n'est pas tout cela. Nous devons être à l'Opéra-Comique à neuf heures.

— Mais oui, vous avez diné ?

— Ma foi, non, j'ai travaillé jusqu'à six heures et je n'ai eu que le temps de m'habiller.

— Je sais, vous êtes la ponctualité en personne. Puisqu'il en est ainsi, je vais moi-même vous faire deux œufs sur le plat.

— Trois, s'il vous plaît ? Et vous ?

— Oh ! moi, vous savez que je ne dîne jamais. Nous souperons ensemble à la sortie du théâtre. Savez-vous ce que j'aime en vous, Muguette ? C'est, la complète liberté que vous laissez aux gens qui vivent autour de votre vie. Oui, une autre m'aurait caché qu'elle n'avait pas dîné, aurait fait des manières avant d'accepter,

m'aurait convié à dîner, etc… etc… Vous ? Rien… Deux œufs ? — Non, trois. C'est net. Quand je vous aimais d'amour, vous ne m'avez pas repoussé. Vous m'avez dit : « Je vous aime aussi, depuis longtemps, depuis toujours, je ne demande qu'à être à vous et c'est même le plus cher de mes désirs ; seulement, je mets une condition, j'exige de vous le serment que pendant trois années vous ne serez qu'à moi… rien qu'à moi »…

— … Et vous avez eu la loyauté de répondre que vous n'étiez pas capable de tenir cet engagement…

— Et nous sommes restés de bons amis, chère Muguette, reprit Jude. Jamais il n'y a eu la moindre brouille entre nous ; et c'est pourtant vous, uniquement vous, que j'aime de tout mon cœur… C'est pourquoi je vous nomme « ma petite sœur jolie ». À présent, mettez-vous à cette petite table ; dans cinq minutes, vous serez servie. Beaucoup de beurre ?

— Mais oui, je me fiche d'engraisser maintenant.

Lorsque Muguette fut seule, elle se leva et se dirigea vers la cheminée où elle prit la photographie de Jude. Elle la regarda, lui sourit et l'embrassa…

Jude, par la porte entre-bâillée, l'avait observée… et c'est sur la pointe des pieds qu'il gagna la cuisine.

Pauvre Muguette ! À cause de cet amour qu'elle lui avait voué toute jeune, elle avait presque refusé de vivre. Son art avait été sa grande consolation. Son tuteur mort quelque temps après sa femme, Muguette Langlois s'était trouvée à la tête d'une assez jolie fortune ; car, à la sienne, était venue s'ajouter la fortune respectable de ceux qui lui avaient servi de père et de mère. Inca-

pable de gérer tous ses biens, elle s'en était remis à Jude dont elle connaissait la scrupuleuse honnêteté.

— Vous comprenez, avait-il dit, élevé dans l'estampage par l'oncle Arnoult, je lui en ai voulu beaucoup plus de me prendre pour un imbécile, que de l'argent qu'il m'a volé. Avec moi, petite Muguette, rien à craindre. Je suis le bon juif et j'ai le flair des placements sûrs.

Muguette ne s'occupait donc point de sa fortune. Elle se laissait servir ses rentes et conservait le surplus qu'elle reconfiait à Jude, lequel les replaçait comme il l'entendait.

Lorsque Muguette eut travaillé ses instruments à corde durant une dizaine d'années et qu'elle eut acquis une virtuosité vraiment remarquable, Jude l'avait engagée à se mettre à l'étude de l'harmonie et de la composition. Il avait senti que l'Art serait pour elle le plus puissant dérivatif de son amour. Après cinq années d'études acharnées, il avait loué la salle Erard et avait lui-même, dans une conférence, présenté son amie et comme virtuose et comme compositeur. Muguette Langlois avait remporté un extraordinaire succès, d'autant plus surprenant que la veille personne ne connaissait son nom. Heureuse et fière, elle s'était consacrée alors pleinement à la musique. Jude la croyait guérie de son amour pour lui. Il lui fournit alors un livret en trois actes : Au temps des fées, qu'il tenait, disait-il, d'un de ses amis désirant garder l'anonymat. C'était une sorte de joli fabliau mystérieux et candide où tout le rêve de l'artiste se pouvait donner. Deux années il la laissait se promener avec son œuvre de direction en direction, c'est-à-dire dans les trois ou quatre théâtres dont la France dispose parcimonieusement pour la production des drames lyriques. Lorsqu'il fut bien avéré que le placement était

difficile, pour ainsi dire impossible, il alla la trouver chez elle et lui remit cent mille francs en disant :

— « Ce sont là vos économies de six années. Muguette, à présent, vous serez jouée, laissez-moi faire. Je savais que vous ne placeriez pas votre œuvre. Mais nous voici avec le nerf de la guerre, l'avenir est à vous. Comme c'est moi l'auteur du livret… Oui, vous vous en doutiez ?… parfait… il est juste que je mette dans la combinaison la même somme. Donc, nous allons voir… »

En quinze jours, la pièce était auditionnée, acceptée et… passait par-dessus presque tous les poèmes lyriques reçus. On allait entrer en répétition la saison suivante ; c'est pourquoi, le soir même, tous les deux devaient se rendre au théâtre pour faire le choix de leurs artistes.

— Puissance de l'argent ! avait dit Jude avec dégoût.

Plus tard, une auto les emmenait sur le champ de leur future gloire, car Jude, qui avait, comme tous ses coreligionnaires, le sens critique très développé, savait que le livret plairait au public et que, la musique, la mélodie surtout, étaient d'une fraîcheur telle que, seules, pouvaient leur être comparées celles d'un Gabriel Fauré, orchestrées finement et savamment par un Debussy.

11

Le troisième jour, M. de Pontarès fut plus heureux.

Régina, chapeautée et gantée, vint lui ouvrir la porte.

— J'allais justement sortir.

— Encore ? Si vous saviez dans quelle inquiétude vous m'avez plongé, depuis avant-hier ?

— Avions-nous rendez-vous ?

— Certainement non… mais puisque vous ne voulez point venir chez moi, il faut bien que je me rende chez vous. Tout cela est désespérant. Qu'est-il donc arrivé ? Qu'avez-vous donc fait ?

— Ma foi, il m'est arrivé la chose la plus imprévue. Sur les conseils de mon mari, j'avais écrit à M. Jude Weiss afin d'avoir des places pour sa pièce à laquelle nous sommes allés hier au soir. — Par parenthèse, délicieux, vous savez. — Donc, par le plus grand des hasards, ma lettre partie, j'ai rencontré mon auteur sur les boulevards où il venait lui-même de croiser mon ancienne amie Colette Arnoult. Inutile de vous dire que nous avons jaboté quelque temps et que le lendemain, c'est-à-dire hier, je me suis rendue chez Colette elle-même… Chez Colette, qui m'attend encore aujourd'hui à trois heures et chez laquelle je me rends vivement de ce pas.

— Vous avez bien quelques minutes ?…

— Ne pouvez-vous me parler en descendant avec moi jusqu'au métro ?

— … Ce n'est pas en route et encore moins dans le métro que je pourrai vous embrasser ?… vous…

Régina s'était reculée, les sourcils froncés et, d'un ton qu'elle voulait rendre blessant et méprisant :

— Vous ne venez donc plus ici que pour ça ?

Ces paroles eurent le don de figer M. de Pontarès.

— Vous exagérez… fit-il après un silence.

— Mais non… et puis, vous l'avouerai-je… j'ai beaucoup réfléchi… ce que vous faites… n'est pas excessivement loyal. N'êtes-vous pas l'ami de mon mari ?…

Du coup, le bon vieux sang bleu de M. de Pontarès ne fit qu'un tour. Il allait lui répondre : « Mais il me semble, satanée femelle, que c'est toi qui, dans cette circonstance, a commencé par oublier que tu étais la femme de mon ami ; ce n'est pas mon indifférence qui est allée te chercher ; c'est toi qui m'as attiré dans tes pièges et encore par des moyens qui font mieux que mettre en doute ta loyauté et ton honnêteté, des moyens auxquels l'ami le plus fidèle ne saurait résister… Tu es donc malvenue, être absurde ou démoniaque, de chercher à faire peser sur moi toute l'ignominie de ta conduite ».

M. de Pontarès, sarcastique, voulut parler, mais Régina, comme si elle récitait un rôle, ou comme si elle parlait pour se monter elle-même, continuait :

— Vous avez, somme toute, abusé de ma faiblesse… Constatant que je ne savais point me défendre, que ma chair était faible devant des entreprenants tels que vous, vous auriez dû vous abstenir,… en tout cas, ne point récidiver… Cependant je ne m'explique pas que vous ne rougissiez pas de souiller cette demeure où vous êtes reçu comme un frère d'armes…

M. de Pontarès, que tant d'audace, de bêtise, ou d'inconscience, effarait, enfonça ses regards aigus dans les yeux bleus de Régina, sourit un peu, s'inclina et lâcha non sans quelque ironie dans la voix :

— Laissez-moi seulement vous dire pour ce qui pourrait être ma défense, qu'en premier lieu, je ne considère pas votre mari comme mon ami. Je donne ce nom à bien peu d'hommes parmi mes connaissances. M. Gustave Goder n'est pas de ce nombre ; il n'est pour moi qu'un camarade, une de ces relations comme on en a tant dans la vie ! une relation qui ne tire guère à conséquence… Je ne suis jamais venu lui confier mes peines, mes chagrins, mes ennuis ; lui, non plus !… heureusement !… Je ne veux pas insister sur tout le ridicule qu'il y a à vouloir défendre un foyer dont je ne songeais guère à faire le siège, il y a peu de jours encore. Je pourrais vous répondre beaucoup de choses sur l'extraordinaire manière dont vous arrangez notre aventure, mais je ne tiens nullement, moi, à vous blesser. Tout ce que je puis ajouter à présent, c'est que, dans toute notre histoire, vous avez eu une conduite plus qu'étrange et que le commencement ne faisait nullement prévoir une fin aussi cocasse qu'inattendue.

Ayant dit, M. de Pontarès salua, tourna les talons et sortit sans ajouter un seul mot pour ne pas faire voir sa colère.

Régina s'était montrée vraiment trop bizarre avec sa soudaine extravagance de vertu. Comment expliquer, après tant de caresses, alors qu'elle semblait goûter la douceur de son approche, cette furieuse décision de séparation, d'éloignement ?… Est-ce parce qu'il voulait rendre définitives toutes ces étreintes commencées ? parce qu'il la désirait entière, complètement ? Aurait-elle voulu s'en tenir éternellement avec lui aux bagatelles de la porte ? Allons donc ! Lui en voulait-elle de ne l'avoir pas prise, alors qu'il en avait l'occasion ? N'était-ce pas justement… mettons par scrupule qu'il ne l'avait pas fait ? Tout cela le surpassait et le refroidissait aussi.

Àprésent, il la revoyait, durcie dans son refus et lui répétant ce que sa dignité, à lui, lui défendait d'entendre sans protestation désormais.

— « Elle m'a traité comme un goujat !... cette... cette... murmurait-il, en descendant la rue du Bac.

Il n'osait achever : « Cette... cette... »

Rentré à l'hôtel, il trouva heureusement une lettre de Mme Géraldys lui annonçant son arrivée pour le soir. Cette nouvelle lui fit plaisir, parce qu'elle lui créerait une diversion. Il se fit monter un café, alluma un cigare et s'étendit sur le lit pour réfléchir et rêvasser. L'amour, après tout, le distrayait de ses travaux. Il regarda, non sans quelque mélancolie, le tableau noir couvert de chiffres et de signes géométriques datant déjà de huit jours.

Il était aussi réellement naïf de se mettre martel en tête parce qu'une coquette, une allumeuse, s'était dressée sur son chemin. Il enrageait pourtant de cette aventure née sans cause connue, et si soudainement avortée. Il en arrivait à se demander si, chez Régina, consciemment ou inconsciemment, tout n'était pas calcul ? Il aurait voulu connaître l'atavisme de cette aguicheuse. Au milieu de certains abandons, ne lui avait-il pas vu les yeux louchants et chavirés. C'était là du strabisme, c'est-à-dire une preuve presque fondamentale d'hystérie. Il ne pouvait se douter, en effet, que l'esprit de Régina était uniquement soucieux de conquêtes, de conquêtes simplement égoïstes. Elle aimait les hommages et les plaisirs. M. de Pontarès se souvenait lui avoir entendu soutenir des théories singulières, de ces théories qui découlent presque toujours d'un féminisme mal compris. Telle celle-ci : « Puisque les hommes s'amusent quand ils sont jeunes, avant leur mariage,

pourquoi ne nous amuserions-nous point, nous autres, une fois le devoir de maternité accompli ?... » Il y avait « s'amuser » et « s'amuser » ; mais Régina, ce jour-là, ne s'était guère expliquée, parce que ce jour-là, Gustave, lui-même, avait répliqué, non sans montrer un certain bon sens :

« — Eh là... eh là, Gina, où irions-nous, ma fille, s'il en était ainsi... songes-y un peu ?

Qui sait ? pensait encore M. de Pontarès, peut-être Régina fut-elle sincère dans sa soudaine et inexplicable manifestation amoureuse avec... ou contre moi ; puis, son subconscient agissant, a-t-elle cherché à regagner, inconsciemment, donc maladroitement, son niveau moral protestant, lequel, pour elle, est un normal chambolant. Peut-être aussi ce subconscient ne s'est-il inquiété que tardivement des actes licencieux et de la perversité de sa propriétaire ; peut-être enfin — mais en ce cas Régina ne serait qu'un être uniquement tyrannisé par sa chair — n'a-t-elle pas trouvé en moi, à cause de mes scrupules et de ma timidité, la finalité, l'assouvissement de son brusque désir de moi. Si je m'étais prêté à cet assouvissement complet auquel elle pouvait prétendre, très certainement elle aurait agi autrement... Dommage ! termina-t-il, pour la première fois je sentais que j'allais aimer... c'est-à-dire que je crois bien l'aimer à présent... concluait-il, penaud.

M. de Pontarès, qui n'avait que quelques données du problème, ne pouvait prétendre le résoudre. En la nature de Régina, se heurtaient, à outrance et parallèlement, des tendresses à fleur de chair, mais tyranniques comme tout ce qui se réclame ordinairement de la passion et, surtout, de la passion sensuelle. Pour elle, n'existait que le désir du moment à satisfaire ; et, pourvu

que sa sécurité personnelle et sa sécurité matérielle ne fussent pas en danger, elle était de celles qui se laissent aller à toutes les extravagances imaginables. Malheureusement, d'intelligence moyenne, courte de pensée, sa psychologie était nulle et elle croyait qu'il lui suffisait, pour parer à tout danger, comme l'autruche, de se cacher la tête pour ne pas être vue et de faire toujours, dans ses aventures, la part du sentiment, du désir et de son intérêt. Hypocrisie et mômerie calvinistes.

— « Peuh ! continua-t-il à penser, ici-bas, autant d'êtres, autant de manières de voir le ciel, de comprendre la vie, l'amour, de distinguer le bien du mal, d'aimer ou de haïr et même de mourir. Et c'est probablement cette diversité multiple après tout, qui donne encore un peu de charme à la vie.

Néanmoins, il désira avec délices l'arrivée de Mme Géraldys. Avec elle, c'était le calme, l'amour net, la claire oasis de ses passions et de sa vie fiévreuse et tourmentée d'inventeur, l'amour auquel nous prétendons toujours aspirer et que nous quittons peu de temps après avec ennui et même lassitude.

En allant, le soir chercher Mme Géraldys à la gare, M. de Pontarès mettait à la poste une lettre à l'adresse de M. Gustave Goder. Il lui annonçait qu'il partait pour quelques semaines… « dans ses terres ».

12

Depuis qu'elles s'étaient rencontrées, Colette et Régina se voyaient l'après-midi de chaque jour. Lorsque Régina n'allait pas

chez Colette, c'était Colette qui se rendait chez Régina. Le plus souvent, toutes les deux se retrouvaient chez Jude, dans un thé, ou bien dans un magasin.

Elles s'étaient présenté leur mari. Ceux-ci n'avaient guère sympathisé.

— Un peu gourde ton « Riz — Pain — Sel », avait dit M. Lemaistre, le mari de Colette. Qu'est-ce que c'est que cette manière de rigoler et de chanter à tout propos. Il est trop gai ce coco-là pour être intelligent.

— Il ne me plaît guère, le mari de ton amie Colette, avait dit, de son côté, Goder, c'est un hâbleur, un bluffeur. Il m'entretient toujours de ses relations ou me parle politique, à moi, à qui il est interdit d'en faire, Il manque décidément de tact.

Mais les femmes ne s'étaient guère inquiétées de cette antipathie mutuelle. Se basant sur leur solide amitié d'enfance, elles passaient outre. Le principal était que les maris ne se mêlassent pas de leurs affaires et qu'ils se mêlassent encore moins de les empêcher qu'elles se vissent.

Durant une bonne quinzaine, d'abord, elles allèrent presque quotidiennement l'après-midi chez Jude. Elles arrivaient, s'installaient comme chez elles, papotaient, jusqu'au moment où le jeune auteur dramatique les conviait cyniquement aux jeux de l'amour. Ces rencontres leur fournissaient, le cas échéant, des alibis.

« Je vais..., j'étais... ou j'irai chez Colette », disait Régina, de l'air le plus simple.

« J'irai… je vais… ou j'étais chez Régina », disait de son côté Colette. Ou bien, le soir, ensemble, elles étaient censées aller au théâtre… ou dans une réunion. Tout leur était propice à se rencontrer.

Goder, lui, gardait l'enfant, car, naïvement, il restait persuadé de la scrupuleuse honnêteté de sa femme.

Un après-midi, dans les bras les uns des autres, ils se rappelèrent Onival.

— Tu te souviens de la « première fois » a demandé Colette à Régina.

— Bien sûr, a répliqué celle-ci.

— Et moi donc ! s'est écrié Jude.

En effet, quatre ou cinq jours après l'aventure du « Bateau-Ivre », Mariette partie, Jude s'était dressé un soir devant les deux jeunes filles dans ce qu'il appelait sa « splendide nudité d'adolescent ». Il avait soufflé les bougies et, malgré leurs protestations, il s'était couché dans leur lit, car elles étaient déjà l'une près de l'autre, dans une position de corps opposés.

Elles affirment :

— Durant une heure, nous nous sommes défendues…

— Pas tant que cela… corrige Jude.

— Oh ! si… si, protestent-elles toutes les deux.

Jude, qui ne manquait déjà pas de psychologie, avait commencé par adresser ses hommages à Colette, la plus jalouse ; et, le sacrifice obtenu, il n'avait guère eu de peine à vaincre les derniers

scrupules de son amie. Il remémore la scène aux deux jeunes femmes si comiquement qu'elles ne peuvent s'empêcher de rire.

Et tout cela est vrai. À la fin des vacances, l'amour était devenu, chez ces trois êtres, une habitude, une habitude tellement nécessaire, que les jours où Jude ne venait pas les retrouver, c'étaient Régina et Colette, gamines vicieuses, qui l'allaient chercher jusque dans son lit !

— J'étais l'amant de tout repos, proclame à présent Jude en se rengorgeant… et je le redeviens, mes chéries.

Colette, convaincue, l'en assure. Régina, elle, ne dit rien, mais un mystérieux sourire erre sur ses lèvres.

Régina, à son tour, se souvient…

Et après Jude ? Dans l'instant, tout son passé, son passé si secret, lui revient :

Après Jude ? Régina reste perplexe… Elle n'a qu'une assez vague souvenance du souper Charvais, et ne sait rien de la nuit qui suivit. Au matin, c'est Charvais lui-même. Celui-ci, qui la trouve gentille, bien élevée, la garde à peu près jusqu'à l'époque de son mariage. Encore, entre temps, trouve-t-elle le moyen et d'accepter les hommages d'un journaliste rigolo qui la promène en des endroits bizarres et de faire le bonheur d'un vieux peintre montmartrois qui fabrique, en série, des vues de Paris. Après le mariage et jusqu'à ce que le petit Jeannot ait atteint ses cinq ou six ans, Régina reste à peu près fidèle à son mari. Elle engraisse. Sa chair la laisse tranquille et, hormis quelques passades, elle se contente à peu près seulement des rapports conjugaux, car Goder est plus que jamais amoureux. L'amour est le seul sport des bu-

reaucrates. Un après-midi, son mari envoie un de ses subordonnés, un sergent, lui annoncer qu'il se trouve dans l'obligation de partir immédiatement trois jours pour Lunéville. Le commissionnaire a bonne mine, Régina le retient en bavardant, puis l'invite à partager son repas du soir, et comme le gradé est entreprenant, elle se retrouve couchée le lendemain à ses côtés. Elle l'a revu une douzaine de fois, c'est-à-dire jusqu'au moment où cet amant est libéré…

Après cette chute, la première dont elle se souvient, Régina a cherché à se ressaisir. Elle s'adonne durant quelques mois aux plaisirs onanistes pour calmer sa chair, de nouveau avide de sensations sexuelles. Elle se rend compte qu'il lui faudrait s'occuper, que l'oisiveté et la solitude ne lui valent rien. Elle se décide à apprendre le piano. Une vieille fille lui est spécialement recommandée par son pasteur. La sévérité, l'austérité de cette momière vont lui faire prendre en grippe la musique elle-même, lorsque la maîtresse de piano disparaît subitement de ce monde. Régina remplace cette maussade personne par un professeur. C'est un homme dans la quarantaine. Régina l'a rencontré au cinéma où elle se rend quelquefois avec son mari et Jeannot. Il y tient, le soir, le piano et donne dans la journée des leçons particulières, soit chez lui, soit à domicile. À force d'application — car elle n'est nullement douée — Régina arrive à aborder Clémenti. Mais sa première étude à peine sue, le professeur se jette à ses pieds, lui embrasse les mains et la supplie d'être à lui. Elle a d'autant moins de peine à lui céder, qu'elle l'a désiré comme elle désire, en fait, et se fait désirer par tous les hommes qui l'approchent. Cette liaison dure presqu'une année. Le professeur veut l'enlever, elle refuse. Qu'on prenne sa chair, soit, mais elle est et entend rester bonne mère. D'ailleurs, la vie avec Gustave Goder lui plaît, à

cause de la liberté qu'il lui laisse. Sur ces entrefaites, elle devient la maîtresse du cousin de son mari, le cousin qui a parfait, jadis, la somme exigée par son mariage.

Elle se fait presque prendre avec lui en flagrant délit par le professeur qui, jaloux, après une scène de violence, disparaît. Le cousin de Goder habite Lille et ne vient qu'une fois tous les deux mois à Paris. Cette relation, par veulerie, désir ou habitude, à travers toutes ses péripéties amoureuses, elle la gardera toute sa vie. Sitôt débarqué, le cousin accourt, la prend, vient dîner le soir chez le mari et disparaît le lendemain.

Cependant, bientôt commence pour elle une vie étrange. Elle cherche les aventures et les provoque… Les liaisons ne durent pas. Quelquefois, elle se laisse « lever », suit l'homme tout étonné de sa bonne fortune. Elle ne le reverra jamais. Une fois, dans un magasin, elle se laisse emmener par une femme et elle a un retour au saphisme. Cela lui rappelle Colette… Colette et Jude : Onival ! Fontenay ! toute sa jeunesse !…

Un jour d'ennui, elle avait tenté de dresser la liste de ses amants, de ses amants, dont la plupart n'avaient pas de noms ! Près d'une centaine seulement avaient pu être identifiés avec des notes dans le genre de celles-ci :

1916. Petit, brun, métro. 3 f. b. af. 12 fois.

1918. Lieutenant de Vaisseau P. de H. 2 f. b. af. b. m. 10 fois.

1918. R. S. 8 f. St-Germain (Rest) exc. af. 14. etc. (Ces petites lettres et ces chiffres, Régina, assez naïvement, croyait seule pouvoir les comprendre). Mais comment se rappeler tous ceux qu'elle avait rencontrés et qui l'avaient entraînée dans des hôtels

pour un corps à corps express ? Ses souvenirs se précisaient mieux à la vue de certains « meublés » avoisinant certains grands magasins où elle était d'ailleurs avantageusement connue, parce qu'on la prenait pour une professionnelle tranquille et faisant sérieusement son métier. Cette supposition, certes, la blessait, mais de quelle autre manière expliquer ?…

La plupart de ses amants s'étonnaient surtout de la voir refuser argent ou cadeau.

— Non. Rien, vous m'avez plu, leur expliquait-elle en riant…

Et comme cette fin de non-recevoir, flattait l'amour-propre et la vanité des mâles, ceux-ci n'insistaient pas pour offrir le cadeau ; par contre, ils insistaient un peu plus pour la revoir.

Àceux-là, Régina, pendant la guerre, disait gravement :

— Je vous en prie… je suis mariée, mon mari est au front, j'ai des enfants. Vous me feriez regretter ma faiblesse.

Toutefois, si l'amoureux avait vraiment plu, elle consentait à le revoir cinq ou six fois de suite, mais à l'unique condition qu'il ne chercherait jamais à savoir ni qui elle était ni où elle demeurait. Ce côté romanesque, quoique de pure défense, ajoutait quand même un piment à ses aventures amoureuses.

Et si, par la suite, il lui arrivait de les rencontrer, elle ne se refusait pas, et les reprenait encore volontiers, mais en passade. De cette façon, Régina, en dehors de ses amants attitrés, en avait toujours quelques-uns qu'elle gardait à sa disposition. À ces derniers, par la poste, un rendez-vous était vite donné. Chez deux ou trois qui étaient garçons, elle pouvait même tomber à l'improviste et être sûre d'être reçue à draps ouverts.

Cependant, il lui arriva par deux fois d'avoir de sérieux ennuis avec des amants de rencontre. La première fois, ce fut un de ces beaux garçons comme il y en a tant à Paris, sorte de chevalier d'industrie toujours en quête d'amour… et d'argent, toujours à la recherche d'une dupe. Elle avait été gentiment et prestement dévalisée de son sac contenant deux billets de cent francs. La seconde fois, un monsieur très correct, qui l'avait emmenée dans un hôtel pour la faire chanter, prétendit au moment de la quitter être un agent des mœurs. (Peut-être l'était-il réellement ?) Elle s'en était encore tirée, en lui laissant entre les mains tout l'argent qu'elle avait sur elle. Après ces deux alertes, Régina décida, dans ses excursions libertines, de ne plus sortir munie de ses papiers d'identité.

Pour un temps, ces deux dangereuses rencontres avaient calmé ses ardeurs amoureuses. Elle avait comme une vague prescience que sa nymphomanie — dont elle ne doutait plus ! — la pouvait conduire, un soir, à l'une de ces aventures louches, au cours de laquelle sombrerait l'honneur des siens, et cette considération bourgeoise dont elle était d'autant plus avide qu'elle était usurpée. Elle vivait dans une compromission constante. De chute en chute, entrevoyait-elle probablement aussi la chute finale.

Lorsque la Grande Guerre avait éclaté, Régina avait été presque tout de suite séparée de son mari et livrée à elle-même au milieu de cette fièvre intense qui désaxait tous les esprits, et surtout toutes les morales et toutes les consciences… humaines…

Émue, nerveuse, craintive, elle avait pris son enfant et s'en était allée vivre aux bords de l'Oise, à Han-Cergy, dans une auberge tenue par une lointaine petite cousine qui adorait les en-

fants. Les taubes l'affolaient. Néanmoins, sous prétexte d'achats et aussi de soins à donner à son ménage, elle ne tardait pas à revenir quelquefois à Paris où elle séjournait un jour ou deux. Durant les deux premiers mois, elle avait eu une conduite exemplaire, bien que chez la cousine nombre d'hommes séjournaient, mais ils étaient de si basse condition, si vieux, si sales, si grossiers, qu'elle leur avait préféré les plaisirs solitaires et l'aide d'objets à forme à peu près phalusienne.

Mais en fin septembre 1914, pour une petite piqûre d'insecte qui s'était envenimée, elle dut visiter un médecin. C'était un Suisse, un grand gaillard, jovial, un de ces médecins « tant mieux », qui croient plus, pour les guérisons, à l'intervention naturelle qu'à la leur.

Àmots couverts, elle lui avait dit, au cours de la consultation, combien elle souffrait d'être privée du plaisir de la chair. Et le Suisse, pour toute réponse, était allé froidement fermer la porte de son cabinet de consultations…

— Nous sommes là aussi pour guérir ces maux-là, avait-il dit après en riant et c'est quelquefois le plus clair de nos bénéfices… Vous pouvez venir toutes les semaines, si vous voulez, avait-il ajouté au moment où cette cliente qui payait en nature le quittait. Pour la consultation, il ne lui avait rien pris.

Elle avait conservé cette relation hebdomadaire durant deux mois ; puis, un jour, elle avait trouvé la porte close. On avait expulsé le médecin suisse, soupçonné d'espionnage…

Mais Régina avait pris goût aux visites médicales. Elle n'eut pas de peine à trouver d'autres médecins, enchantés de prendre la succession du Suisse. Des chirurgiens-dentistes avaient aussi

profité d'elle. Malheureusement, presque tous avaient dépassé la cinquantaine et les visiteuses à satisfaire devaient être nombreuses, car, sur son carnet, on trouvait à présent des lignes dans le genre de celles-ci :

1915. D. B. R. — 1 f. m. af. 1 f.

Une après-midi, sur les boulevards, elle rencontra Charvais. Blessé à l'épaule aux combats de la Marne, il jouissait d'une convalescence de deux mois. Tout de suite, ils se reprirent. Durant six semaines, ils ne se quittèrent presque pas. Ce furent six semaines d'amour complet. Ils avaient loué une chambre à Terminus, déjeunaient et dînaient ensemble. On ne vit plus Régina, durant ce temps, que trois ou quatre fois à Han-Cergy et encore Charvais avait-il tenu, à chaque voyage, à l'accompagner jusqu'à Pontoise. Charvais partit ; elle se retrouva seule.

Alors commença pour elle une vie d'intense désordre. À l'arrière, on s'installait dans la guerre. C'était le règne des femmes. Après les premiers élans de dévouement, d'abnégation, la nature reprenait ses droits. Selon l'auteur ancien, pendant que « les hommes faisaient la guerre, les femmes faisaient la débauche ». Rouen et Orléans, en temps de paix, si collet-monté, étalaient les mœurs les plus dissolues. Régina fut de ces femmes si nombreuses qui laissèrent les étrangers emporter de si déplorables impressions sur les femmes françaises. Elle fréquenta, la nuit, toutes les maisons ouvertes tolérées par la police, malgré les ordonnances, où l'on s'amusait du soir au matin. Par bonheur, Régina n'aimait point boire. Elle goûta une seule fois à la « coco » pour en connaître les effets. Ceux-ci furent jugés déplorables et surtout ridicules, car, malgré son vice d'amour vers la satisfaction duquel la portaient continuellement ses sens sans cesse exacer-

bés, Régina ne manquait ni de logique, ni de bon sens. Elle se savait parfaitement une anormale, en convenait avec elle-même et aurait peut-être tenté sa guérison si elle avait su plus tôt jusqu'où son amour physique de l'homme pouvait la mener et surtout si elle s'était sentie la force de vaincre sa dépravation.

Elle était la proie du Mâle, le Mâle seul l'intéressait ; son image l'obsédait pour en tirer la sensation purement physique de la prise.

Comme elle était presque toujours vêtue de couleurs noires ou sombres, les habitués des endroits interlopes qu'elle fréquentait l'avaient surnommée la « Veuve Joyeuse ». D'ailleurs, elle ne s'y rendait jamais seule et s'y conduisait correctement, ne prêtant aucune attention aux lazzis ou aux pointes.

— « C'est une bourgeoise qui fait la bombe, disait-on d'elle.

— « Et… elle ne se fait pas payer… ajoutait les « professionnelles » avec dédain.

Ses deux domiciles permettaient à Régina tous les écarts de conduite. Quand elle ne rentrait pas à Paris, on la croyait à Han-Cergy, et vice versa.

À Paris, elle s'arrangeait toujours de manière à rentrer rue du Bac dans la matinée ; et, dès le printemps, toujours avec des fleurs… comme si elle revenait de la campagne où se trouvait son fils. Même les concierges ne pouvaient soupçonner ses débordements. Au reste, elle gardait toujours cette correction et cette apparente dignité contre lesquelles les plus fortes dénonciations auraient sombré.

En 1916, elle se trouva subitement enceinte. Elle eut tôt fait, par l'intermédiaire d'une fille galante, de se mettre en rapport avec une sage-femme qui, moyennant un cadeau, lui enseigna le moyen de se délivrer soi-même avant terme.

Une autre fois, malgré tous ses soins et toutes ses précautions hygiéniques, Régina Goder se vit atteinte d'une blennorragie heureusement légère et qu'elle n'eut que juste le temps de soigner avant un retour de son mari, car celui-ci, tous les trois ou quatre mois, faisait une apparition de quelques jours. Quoique bien soignée, le mal dans les ébats conjugaux reparut… Le brave Goder, qui n'avait sans doute pas été d'une absolue chasteté, incapable, en tous cas de soupçonner sa femme, prit la faute sur lui, expliquant qu'après de dures fatigues, et surtout le froid, cette maladie, qu'il avait eue dans sa jeunesse, avait dû revenir. Régina fut heureuse d'accepter cette thèse, d'ailleurs préconisée par nombre de médecins toujours enclins à sauvegarder leur clientèle de maris volages.

Cependant, durant un mois, elle fut dans l'obligation d'être d'une exemplaire sagesse. Cet avatar l'avait fait réfléchir profondément sur son cas. Elle se gorgea les narines de camphre et prit des antiaphrodisiaques, se tuba matin et soir. Mais la cinquième semaine, toutes ses bonnes résolutions sombrèrent à l'arrivée du cousin, permissionnaire. Il ne savait où aller, Lille étant pris par l'ennemi et sa famille envoyée en Belgique. Tout en se plaignant, en geignant, en maudissant, sans faire aucun frais, il se déshabillait, trouvant simple la prise de Régina. Avec celui-là, en effet, la défense n'était guère possible, tellement il était sûr de son droit acquis par l'habitude. La nuit, ils étaient restés ensemble.

Lorsqu'il fut parti, elle décida de prendre un seul amant. Elle le voulait jeune et sain.

Justement, au coin de la rue de Varennes, elle avait remarqué que le fils d'un ferblantier la regardait avec une admiration non jouée. Il se nommait Auguste Gerlain et pouvait avoir une quinzaine d'années. En effet, Mme Goder lui apparaissait comme la plus jolie femme qu'il avait jamais vue et le gosse, qui était d'ailleurs très beau et surtout très râblé pour son âge, ne savait guère dissimuler ses sentiments. De temps en temps, il éprouvait le besoin de la voir et, pour ce faire, allait sonner à la porte de l'idole pour lui offrir ses services.

— C'est pour la rétame… Y a rien Madame ?.

Régina avait profité d'une de ces visites pour le faire entrer. Elle lui avait donné deux casseroles et lui avait offert un verre de vin blanc avec du sirop de citron.

Comme elle était, tout à fait par hasard, en déshabillé, elle en avait profité pour affoler le jeune ferblantier. Affectant de le traiter en tout petit garçon, elle s'était habillée devant lui, tout en bavardant et en riant. Le rire était toujours chez elle la meilleure manière d'allumer et le plus sûr moyen d'opérer une conquête. Elle exhibait donc de temps en temps des coins de chair, de gorge ou de cuisse.

Et, tout à coup, Auguste s'était écrié, rouge et presque en extase :

— C'est égal, Madame Goder, ce que vous êtes belle !… Il n'y a pas plus belle femme que vous dans le quartier, foi de Gerlain.

En effet, Régina, qui entrait alors dans sa trente-cinquième année, possédait à peine cette maturité qui alourdit un peu mais rehausse et souligne encore la beauté chez la femme. À part le torse qui restait toujours un peu grêle, quoique bien en chair avec ses petits seins encore fermes que la maternité n'avait pas enlaidis, tout le reste de son corps, les jambes et les cuisses principalement, comme chez toutes les nymphomanes, avaient conservé, en se développant, une extraordinaire pureté de lignes.

— Tu exagères, répliqua Régina, riant de plus belle, car elle continuait à tutoyer le jeune Gerlain qu'elle avait connu tout enfant.

— Je n'exagère rien, avait continué Auguste, convaincu et en se rapprochant.

— En ce cas, c'est gentil de me le dire avec cette sincérité. Embrasse-moi ?

— Ah ! volontiers, s'était écrié Auguste.

Il s'était avancé. Elle lui avait présenté ses lèvres sur lesquelles le gamin avait posé les siennes. En cet instant, elle aurait donné gros pour vaincre sa passivité.

— Là, fit-elle, c'est bien… Tu en as déjà embrassé des filles, hein ?… interrogea-t-elle.

— Vérité ? Oui ; mais jamais comme ça… J'en suis tout drôle.

— Tu n'as donc jamais… enfin, tu me comprends ?

— Oh ! jamais, Madame Goder.

Elle avait fait : « Ah », puis, elle avait ajouté :

— Attends-moi… tu viendras quand je t'appellerai.

Elle avait gagné sa chambre ; et les rideaux tirés, s'était allongée sur le lit. Puis elle l'avait appelé, le cœur battant, la gorge sèche.

Auguste avait compris. En un instant, il avait quitté ses effets… et s'était précipité sur le lit où elle le reçut dans ses bras, pour la première fois peut-être, tendrement amoureuse…

C'était un de ses bons souvenirs, celui-là…

Dans l'âme de la femme la plus honnête, les désirs les plus inavouables se glissent bien souvent ; ce n'est que par la force de l'éducation, aidée encore de la crainte naturelle de l'homme et des conséquences de son approche, qu'elle arrive quelquefois à se dompter. Seulement, le premier pas fait, la femme ne sait plus se retenir, ne se peut plus retenir. Si les hommes étaient persuadés de cette vérité, les armes blanches, les armes à feu et les poisons ne domineraient pas la raison comme cela se passe par trop de nos jours.

Le plus honnête homme, comme la plus honnête femme, peut avoir des défaillances. Mais de la part de la femme la plus honnête, est-ce bien une défaillance que celle qui consiste à tenir à son tour dans ses bras un être tout neuf et qu'encore aucun baiser, aucune caresse n'a effleuré ? Les femmes ne sont-elles pas en droit de rechercher la rareté d'arriver en premier — comme l'homme — dans un cœur et dans un corps d'amour.

13

Et le soir de ce même jour, à l'heure où Goder était au café à faire sa partie de manille avec un certain M. de Montbrun (un nouvel ami, un drôle de type, un « cynique », avait dit son mari), Régina se souvenait encore…

… Durant quelques années, elle avait été entièrement à l'Amour physique. Lui seul mettait de la gaîté dans le cœur et du rire aux lèvres. Chaque favori auquel elle se donnait était une aubaine pour elle. Jamais son corps n'était las. Ses sens, continuellement émoussés, restaient en appétit. Puis, brusquement, la Régina perverse s'était endormie et, par une sorte de dédoublement, avait reculé jusque dans l'oubli. Une Régina paisible, honnête, se retrouvait elle-même. Elle s'était reprise si fortement qu'elle en était arrivée à douter de l'existence de l'autre. Finies les sorties diurnes et nocturnes !

De bonne foi, elle en arriva même à concevoir que le désir d'aucun homme ne l'avait jamais hantée.

C'est à peu près à cette époque qu'elle s'était emparée du jeune Auguste Gerlain.

Àce frêle et unique amant, durant une année presque entière, elle était restée fidèle (l'approche de son mari mise à part). Elle en avait été vraiment éprise, au point qu'elle avait loué une chambre d'hôtel au mois pour pouvoir le posséder tout à son aise. Or, un jour, en arrivant à l'improviste, n'avait-elle pas trouvé Auguste couché avec une fille, une roulure du quartier… lui sembla-t-il ! Elle s'était sauvée et avait brusquement rompu. Jamais, par la suite, elle n'avait voulu recevoir les explications du jeune

homme qui, par bonheur, fut assez délicat (peut-être l'aimait-il encore aussi) pour ne jamais ébruiter leur aventure. Puis, le gosse était parti avec tous ces enfants qu'on envoyait au front après trois mois de classe et il avait été tué à la seconde ruée sur la Marne, du côté de Château-Thierry. Mais Régina ne l'avait pas plutôt quitté, qu'elle se relançait dans les aventures, jamais contente, jamais satisfaite, hantée par l'image d'Auguste, dont elle ignorait le sort tragique, que sa chair réclamait et que son orgueil, illogiquement, repoussait.

Le jour de l'Armistice, des camarades de noce l'avaient entraînée dans une maison publique après l'avoir enivrée. Elle s'était réveillée le matin, les reins brisés, la tête lourde, si malade, qu'elle avait dû prendre une automobile pour rentrer. Le même jour, quelques heures après, Goder arrivait plein de joie et la trouvait couchée, la tête en feu, presque délirante. Trois jours elle était restée alitée, heureuse du retour de son mari qui allait mettre, par sa seule présence, un frein à ses débordements. Quelques mois, elle avait essayé de se contenter de son mari, de reprendre goût à la vie familiale. Son enfant était rentré. Chaque matin, il allait à l'école. Mais les tentations à Paris sont trop fortes et trop nombreuses. D'abord, le cousin — sorte de mauvais génie — continuait à revenir et à la reprendre, puis Charvais la retrouva. Celui-ci allait se marier. Il enterrait le lendemain sa vie de garçon et il la convia. Elle refusa. Elle accepta seulement de passer quelques heures avec lui… Et, Charvais marié, elle recommença sa vie qui n'était qu'une chasse à l'homme.

Certains soirs, lasse, écœurée d'elle-même et surtout de son hypocrisie, elle se disait :

— « Je suis comme un forçat de l'amour ».

Elle eut plusieurs amants dans le même temps. Ils arrivaient péniblement à la satisfaire. Ceux-ci finissaient aussi par se lasser de sa passivité qui les ennuyait à la longue. Son rire de joie s'était fait nerveux et il était, le plus souvent, désagréable à entendre. Un amant de perdu, elle n'avait pas de peine à en trouver d'autres. Au moment où elle devenait la demi-maîtresse de M. de Pontarès, elle n'avait plus que trois amis qu'elle allait voir ; à certains jours et même presqu'à heure fixe. À vrai dire, hormis l'un d'eux : un employé de banque, Léon Barel, pour lequel elle semblait avoir en plus quelque affection, elle ne tenait guère aux deux autres, pas plus qu'ils ne tenaient à elle. Elle les aurait volontiers remplacés par M. de Pontarès pour lequel elle avait une réelle sympathie. Il l'étonnait par son air dédaigneux, détaché et lointain. Depuis trois années qu'il fréquentait sa maison, elle avait bien tenté de lui faire comprendre que son amabilité pouvait aller plus loin qu'il ne le pensait… À peine la regardait-il. Était-ce par mépris ? Il la trouvait au contraire fort agréable à voir, seulement il ne lui prêtait aucune amoureuse attention.

Et soudain, — après cinq années d'attente — car elle ne mentait point lorsqu'elle lui avait dit : « Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que vous m'aimiez, il y a cinq ans »… ne s'avisait-il pas, subitement, de tomber dans ses bras ? Ne se mettait-il pas à la désirer, à l'aimer !… C'est ce désir brusque et cet amour non moins brusque qui avaient fait peur à Régina. S'il l'avait prise comme les autres, comme le cousin, enfin comme tous, uniquement pour lui donner et pour obtenir d'elle une satisfaction charnelle, elle n'aurait demandé qu'à rester sa maîtresse, mais n'avait-il pas, et tout de suite, attendu sa visite ? Ne l'avait-elle pas, depuis, sans cesse sur ses pas ? Et puis, il s'y était mal pris. Elle lui en voulait aussi d'avoir découvert, du premier coup, sa

faiblesse : sa passivité. C'était cette passivité qui faisait qu'elle ne pouvait garder aucun de ses amants, non parce qu'elle les trompait tous — ils l'ignoraient et probablement s'en seraient-ils moqués — mais qu'elle était, malgré sa continuelle fureur utérine, non celle qui provoque le mâle, mais celle qui en accepte simplement l'emprise. Il y avait une autre raison que Régina ne voulait pas s'avouer. La rencontre de Jude et de Colette, la reprise de leurs relations changeaient ses desseins, ses vues. Léon Barel, Jude, Colette et son mari devaient, dans son esprit, lui suffire. Elle allait atteindre la quarantaine et il y avait des jours où elle se sentait si lasse qu'elle ne pouvait se lever. Évidemment, le soir, elle sortait, et elle était libre dans l'après-midi, mais Jude, Colette et Léon Barel lui prenaient déjà tout son temps. Colette et Jude la fatiguaient outre mesure. La manuélisation la laissait la tête vide, comme hébétée… Il y avait aussi le « frottement » dont elle s'était cru guérie à son mariage, par la seule présence diurne et nocturne de l'homme. La mauvaise habitude l'avait reprise de nouveau. Quelques mouvements suffisaient à conquérir artificiellement la jouissance, ce qui la calmait et bien souvent la retenait au logis. De ce « coït au figuré » elle éprouvait moins de mal et, les souvenirs aidant, elle obtenait finalement une satisfaction plus intense, plus fine, moins brutale, qui convenait mieux à sa nature passive que la prise violente de l'homme, prise préludée d'attouchements qui la faisaient déjà se pâmer incomplètement.

Régina se rendait compte de plus en plus combien lui était dangereuse la solitude infligée par les obligations des siens : le père au bureau, le fils au collège. Sitôt seule, sa chair la titillait. Le plus souvent, afin de ne point perdre de temps, dès que le désir pointait en elle, elle recourait brusquement à une manuélisation calmante. Il lui fallait alors évoquer soit le souvenir de

quelque scène déjà vécue et dans laquelle sa lubricité s'était complue, soit se figurer la présence du mâle qui jouissait de la préférence du moment, soit enfin une « scène » qu'elle espérait vivre. À ces heures de rut, elle sentait tellement l'amour, il se dégageait de toute sa personne des effluves tellement particulières, que n'importe quel homme un tant soit peu entreprenant, entrant chez elle à l'improviste, aurait pu facilement la posséder. Elle était aussi bien à la merci de l'homme du gaz, de l'homme de l'électricité, que de tous ces individus qui, sous prétexte d'offres commerciales ou autres, pénétraient chez elle.

Par un restant de dignité et dans la crainte de sombrer, elle ouvrait, s'effaçait et laissait la kyrielle des inspecteurs — plaie moderne — faire tranquillement leurs petites affaires dans la cuisine. À Paris, en banlieue et en province, que d'aventures hâtives et souvent se continuant, dans lesquelles tombent bourgeoises et ouvrières restant au logis !

Elle n'avait cédé qu'à un jeune vérificateur venu pour « métrer », la peinture du couloir et de la cuisine. Hâtivement, il l'avait possédée sur une chaise. Elle se souvenait qu'il avait accepté le coup de l'étrier. Elle ne l'avait jamais revu.

Sa plus grande joie était de s'allonger le soir, auprès de son époux, lorsqu'elle était arrivée durant la journée à se donner au plus grand nombre possible d'amants, nombre toujours respectable. Ces jours de somptueuse débauche, elle se rendait successivement chez les uns et les autres, sans toutefois s'y attarder. Bien souvent, elle était arrivée à se donner ainsi, maladivement et jusqu'à l'épuisement, pour finir et chercher l'anéantissement suprême dans le spasme conjugal. Cependant, contrairement à tous les êtres sains qui trouvent le repos après le rapprochement,

la malheureuse passionnée restait sans sommeil et plus que jamais pleine de désirs inassouvis.

14

M. de Montbrun a ramassé lentement les cartes, en a fait un petit paquet qu'il a posé sur le tapis-réclame du café, puis il a allumé sa courte pipe et, les jambes étendues, la main gauche dans la poche de son pantalon, il sourit avec amertume et dit à Goder :

— Vous parliez tout à l'heure de la famille, Monsieur Goder, et vous disiez, avec beaucoup de raison, que le sentiment de la famille n'existait plus. Je vais vous raconter brièvement l'histoire de la mienne. Tel que vous me voyez, Monsieur, j'ai passé ma vie à chercher ma famille. N'allez pas croire que je suis un enfant trouvé. Non. Je suis né dans des conditions sociales les plus normales. Mon père et ma mère étaient mariés. Un frère, dans l'existence, m'avait précédé et un autre me suivit. J'avais à peine six ans quand ma mère mourut. L'aîné fut mis au collège, mon cadet fut envoyé en province et moi je restais avec mon père et la bonne. J'ai eu une enfance triste, l'enfance de ces petits Parisiens qui vivent tout seuls dans une salle à manger obscure, mais qu'on entoure de jouets très en couleurs. La seule affection de mon enfance fut… la bonne. C'était une Allemande ou une Luxembourgeoise… Je ne sais plus. Elle avait un parler bizarre mais, quelquefois, elle se penchait vers moi et m'embrassait en pleurant un peu. À sept ans et demi, quand on me mit au collège, elle seule me venait voir et m'apportait des friandises. Mes camarades, eux,

recevaient la visite de leur père, de leur mère, de leurs sœurs ; moi, toute ma famille c'était la bonne.

Après cinq ou six ans de veuvage, mon père se remaria. Il épousa une femme qui me regarda d'abord curieusement et m'abandonna dès qu'elle eut elle-même un enfant.

Jusqu'à quinze ans, Monsieur Goder, j'ai vécu la vie atroce et sale des collèges, dans des salles d'études froides et sombres et dans des dortoirs qui sentent la cire et le savon et dans lesquels aussi flotte une odeur indéfinissable qui rappelle assez celle du bouc. Par bonheur, Monsieur, à la maison, les jours de sortie, je retrouvais les bonnes, des bonnes attentionnées, affectueuses, qui avaient la gentillesse — malheureuses comme moi ! — de s'apercevoir que j'avais, moi aussi, besoin de caresses. Il y a des enfants qu'on voue au bleu ; moi, Monsieur Goder, que voulez-vous, j'étais voué aux bonnes et j'ai même le courage et la franchise d'avouer que c'est dans la domesticité que j'ai trouvé dans ma jeunesse ma meilleure famille.

Je saute, si vous le voulez bien, mes années passées dans cette autre grande famille abominable qu'est le régiment. Je passe des vingt ans, des trente ans et je vais vous montrer l'état actuel d'une famille comme il y en a tant en France.

Je ne vous parlerai pas non plus de mes demi-frères ou de mes demi-sœurs, ni de mes neveux, nièces, etc… Après d'inutiles tentatives de conciliation, j'ai abandonné la partie, préférant l'indifférence au muflisme et à la dispute. Je me suis marié. Ah ! Monsieur Goder, vous avez devant vous un homme qui a fait un mariage d'amour ! J'ai épousé une petite institutrice malheureuse, la Cendrillon de sa famille. Elle m'est tombée dans les bras à la des-

cente d'un train venant de très loin et je me suis retrouvé avec elle un an plus tard avec un enfant sur les bras. L'enfant ! le voilà bien le trait d'union dans le mariage ! Laissez-moi rire. Après six ou sept ans de mésentente conjugale, la mère s'est mise à boire. Elle avait du chagrin, la pauvre femme, parce que j'avais eu une amourette. Voyez-vous ça ? Figurez-vous toutes les femmes de France se mettant à boire parce que l'époux a eu une amourette ! Dix, douze, vingt fois j'ai pardonné. Que voulez-vous, je m'étais mis dans la tête que j'aurais une famille, une famille bien à moi. Après des tentatives de divorce, des tentatives de réconciliation, on a tout de même fini par divorcer. Je ne crois pas inutile de vous dire, toutefois, que l'enfant trouvait très bien et très à son goût le divorce qui lui donnait un semblant de liberté. Pendant des années je n'ai donc pas revu l'enfant. Un jour, il est revenu, je ne sais plus pourquoi ; enfin il est revenu. Entre temps, j'avais perdu le plus jeune de mes frères. L'aîné, depuis longtemps était marié. On se voyait de temps en temps ; avait-on l'air d'être bien ensemble ? on était mal ; avait-on l'air d'être mal ? on était bien. Il avait des enfants. À part un qui est venu me voir six fois, qui s'est marié et que je n'ai plus revu, je ne reconnaîtrais pas les autres dans la rue. Ils se marient, ils meurent à leur tour, ils ont des enfants, je n'apprends tout cela que par les rumeurs publiques ou des amis rencontrés. Plus fort, Monsieur. Il y a quelques mois, on a opéré mon enfant. Eh bien, Monsieur, il n'y a que moi qui ne l'ai pas su. La mère — la mère qui boit plus que jamais ! — voulait certainement qu'il en fut ainsi. Voilà.

Si mon enfant était mort, probablement ne l'aurais-je appris que plus tard, encore par hasard. Un jour, apprendrai-je le mariage de ma fille… ou la naissance de mon petit-fils, par mon coiffeur ou mon tailleur. Ce qui se passe dans ma famille, Monsieur,

se passe, je le gagerai — mais ne le souhaite pas — dans bien des familles. En tout cas, il y a de par le monde des centaines de mille de familles comme la mienne. Les autres semblent plus unies qu'elles ne le sont en réalité. N'empêche que, tout à l'heure, je vais aller dîner et que je rentrerai tout seul chez moi, où je n'ai plus même une bonne — car il n'y en a plus, je crois —. Ma seule famille ici-bas, c'est Édouard, oui, Édouard, le garçon qui nous sert. Le matin, avec mon café, que je viens prendre ici, il me donne des nouvelles du monde, de la ville, me raconte ses petites affaires comme je lui raconte les miennes. Son histoire est encore plus lamentable que la mienne ! Il vous la racontera s'il veut : qu'il vous suffise de savoir que c'est le mari… de la bonne. Mais Édouard, c'est plus que mon ami, c'est toute ma famille. Il est respectueux avec moi beaucoup plus que mon enfant. Lorsque j'arrive à six heures pour prendre une consommation que je ne bois pas, — car je n'aime ni la bière, ni les liqueurs, ni les apéritifs, — je demande à Édouard ce qu'il veut prendre et pendant qu'il boit en faisant son service, je fais ma petite partie sous ses yeux indulgents à mes fautes. Il m'aide quelquefois à tricher aussi. Si je commets une erreur, il a une façon toute particulière de me dire : « Oh, Monsieur ! », dans laquelle je sens de la réprobation et de l'affection sincère. Il prend aussi mes intérêts. Si j'oubliais mon portefeuille, je crois qu'il me prêterait de l'argent… mais aussi soyez convaincu que je me souviendrai d'Édouard qui est ma seule famille. D'abord, sur mes lettres de faire-part, il n'y aura que son nom :

Évidemment, si j'étais tout à fait reconnaissant, je devrais mettre aussi le nom des bonnes ; mais je ne sais ce qu'elles sont devenues. Sans doute, sont-elles mortes ; et puis, elles étaient toutes allemandes et avaient des noms extraordinaires, impos-

sibles à mettre sur une lettre de faire-part d'un vrai Français. Et cela est dommage.

M. de Montbrun appela :

— Édouard, mon garçon, qu'est-ce qu'on prend et que prenez-vous, vous, Madame ?

Régina demanda un porto blanc, Goder un madère et M. de Montbrun : ce qu'Édouard voudrait.

— Prenez une fine, Monsieur de Montbrun.

— Une fine ? Soit.

— Mais M. de Montbrun n'a pas dîné, fit observer Régina.

— Je ne dîne jamais, répliqua M. de Montbrun ; quand je dîne, je ne peux ni travailler ni dormir. Je déjeune bien. À cinq heures, je mange deux œufs sur le plat, je prends un bock et après… ce qu'Édouard me conseille.

— Vous travaillez beaucoup ? demanda Régina.

— Je me désennuie le plus possible. La vie n'aura été pour moi qu'un long pensum. Je fais mes cent à deux cents lignes par jour.

Édouard arrivait et disposait les verres. Devant M. de Montbrun, il plaça une coupe.

Celui-ci, dès que la liqueur fut servie, mit la coupe sous ses narines et huma fortement.

— Il est bon, déclara-t-il. Vous voyez, Madame, quand j'aurai humé tout le parfum et un petit peu d'alcool, celui-ci sera évapo-

ré et j'ingurgiterai dans mon estomac une vraie fine débarrassée de tout ce qui pourrait me faire du mal.

— Et qu'écrivez-vous ? interrogea Régina.

— J'ai honte de l'avouer, Madame. Mon héroïne actuelle est une femme qui vous semblera bien vilaine, mais c'est aussi une bien curieuse femme. Oui… j'écris un livre sur La Raucourt… Il va de soi que ce nom ne vous dit rien. La Raucourt fut une de ces rares femmes qui eut le courage de sa perversité et de son immoralité. La Raucourt fut en quelque sorte une nymphomane d'un nouveau genre, puisqu'elle n'était portée que pour ses pareilles. Mais ce fut aussi une voluptueuse, une artiste supérieure à cette grossière Messaline qui courait les lupanars de Sibur. Son ton aristocratique, son dévergondage, son absence de scrupules, sa hautaine prostitution, la classent certainement la première, parmi les femmes perverses du xviii et xix siècles. C'est un titre, car un vice vraiment exagéré et cyniquement porté peut conduire aussi bien à l'immortalité qu'un beau poème. Si Sapho elle-même n'avait pas composé ses « chants de feu », comme dit Plutarque, elle ne serait qu'une malheureuse invertie. La Raucourt, comédienne célèbre, pleine de talent, a fait mieux que composer des « chants de feu » ; elle les a vécus comme une grande aventurière qu'elle était, indifférente aux sarcasmes, ramassant ceux-ci, s'en parant même. Sans elle, le xviii siècle n'aurait pas été ce qu'il a été. C'est elle qui a ressuscité le règne de Lesbos, le grand vice antique qui se cachait honteusement au fond des couvents ? Elle, qui était entrée vierge au Théâtre des Français, elle qui est restée vierge, tant qu'elle l'a voulu au milieu de toutes les riches prostituées, le lendemain même de la perte de sa virginité, transformait son théâtre en un vaste lupanar pour femmes. Toutes pas-

sèrent par ses bras ; elle les rendit toutes au culte Lesbien, et les princesses et les duchesses suivirent. Il faut faire la différence entre de telles mœurs et certaines images grossièrement obscènes. L'art spiritualise les réalités brutales, et il ne faut pas confondre, comme le font les moralistes benêts, la prostitution qui apporte de l'élégance à la débauche avec la crapuleuse immoralité bestiale et le dévergondage sans esprit. Tout ce qui, dans le vice, n'est pas réfléchi, voulu, ordonné, réussi, tombe à l'ordure. Un poème érotique, où toute la folie des sens est exaltée, peut être un chef-d'œuvre. Lisez, par exemple, la Légende des sexes de ce grand poète : Haraucourt. Pour faire revivre la Rome païenne et licencieuse, il faudra attendre seize siècles ! Et pour faire revivre le xvi siècle, deux siècles, car c'est surtout au xviii siècle — et encore grâce à La Raucourt et à ses amies ! — que la grande dépravation régna. Aussi, que de jolis peintres et d'admirables tableautins, que de poètes et de poèmes exquis, que de mémoires secrets délicieux ; enfin, que de choses fines, douces, subtiles et rares, à se mettre dans l'esprit et sous les yeux !

— Et… de nos jours… est-ce que ça existe toujours ces mœurs-là ? demanda Régina d'un air ingénu.

— Oh ! on peut dire que le xviii siècle est dépassé et que la Rome « païenne et licencieuse » n'a qu'à bien se tenir. Seulement, voyez-vous, ce n'est tout de même pas ça ; le vice est démocratisé ; or le vice, pas plus que l'art et tout ce qui est élevé, ne saurait vivre en beauté dans les couches inférieures. On ne cultive pas le vice pas plus que les grandes fleurs dans des champignonnières. Et ne voilà-t-il pas que la petite bourgeoisie elle-même se mêle d'avoir du vice ! Voyez-vous cela ? Où va-t-il se nicher le Vice ?

Et je dis vice… parce que je n'ai pas d'autre mot ; car, pour moi, en amour, il n'y a pas de vices. Le vice, en amour, est la vertu de tirer de son imagination et de son corps le summum de la jouissance physique tant charnelle que spirituelle et, comme je n'accorde le don d'imagination qu'aux êtres d'élite, j'en conclus que le vice d'amour est d'essence aristocratique. Les mufles s'accouplent et, nous autres, « nous faisons l'amour ». Et tout nous est permis, tout, tout sans exception aucune. Peu nous importe qu'une morale de convention, qu'une hypocrisie d'étalage plutôt y trouve ou n'y trouve pas son compte. Le « Je fais de ma carcasse ce que bon me semble » est l'unique liberté humaine et toute société qui ne reconnaîtra pas cette loi doit être combattue à outrance et par tous les moyens. Et ce qui ferait de moi un insurgé, c'est la tendance de plus en plus accentuée à accepter la tyrannie de l'opinion commune. Rien de plus haïssable que les opinions communes. Elles se sont implantées chez les peuples à cause de leur vulgarité ; on ne sait d'où elles viennent exactement ; le plus souvent, c'est la religion qui nous les envoie ; quelquefois aussi c'est l'État. La religion, par exemple, nous a mis dans l'obligation de croire que l'amour, à moins d'être sanctifié par le mariage et pratiqué monogamiquement, est une chose sale, et l'État nous enfonce dans la tête que nous devons le défendre et il a créé l'idole et la religion de la Patrie. Ici, défense de… ; là, obligation de… Or, de par nature et de par mes goûts, et je suis en cela comme tous les hommes et comme toutes les femmes, je ne trouve ici bas que l'amour d'intéressant et j'entends bien, malgré l'opinion commune, forniquer tout à mon aise et tant qu'il me plaît, et avec qui me plaît et dans les conditions encore qui plaisent le plus à ma volupté. Bref, j'entends vivre enfin selon mon plaisir, uniquement pour mon plaisir, et même le

diable n'arrivera jamais à me prouver que ce qui me cause de la joie, ce qui est nécessaire à l'être humain et à la continuation de l'espèce est une chose dégoûtante et répréhensible. De l'autre côté, je n'accepte pas du tout la mainmise de l'État sur ma personne. Je le considère comme une vaste administration chargée d'entretenir mes routes, de porter mes lettres, de veiller à ma sécurité moyennant une contribution qui est à débattre ; quant à m'habiller en polichinelle, à me faire faire le Jacques et à me faire tuer pour lui, je m'y refuse de toutes mes forces. Cela peut-être s'est fait pendant un temps. C'est suffisant. Se faire tuer est une opinion commune qui subsiste sans doute pour beaucoup, mais pas pour moi qui ai examiné après la guerre la question de sang-froid. Et tant qu'il ne me sera pas démontré qu'il ne devrait y avoir dans le monde entier qu'une grande administration d'État, je me refuse à reconnaître un État-Libre qui m'enverra me faire tuer pour le défendre contre un autre État-Libre. Ainsi donc, je divinise ce que l'opinion commune met bas et je mets bas ce que l'opinion commune me met dans l'obligation d'adorer. Les seules choses admirables, ici-bas, ce sont les bons déjeuners et les beaux jours et les belles nuits d'amour. Hors cela, la vie n'est plus même supportable et je préfère la quitter comme on quitte une catin qui, après vous avoir promis beaucoup et s'être fait payer, vous tourne le dos et se déclare soudainement fatiguée. On ne me doit rien et je ne dois rien. Mon seul devoir est de m'arranger pour subsister sans nuire à autrui. Qu'autrui subsiste donc aussi sans nuire à moi-même. Ce sont là les théories d'un animal conscient et je m'y tiens. Je veux bien, le cas échéant, être un animal bienfaisant, c'est-à-dire subsister en aidant autrui à subsister, mais je me refuse catégoriquement à être un animal malfai-

sant, à tuer en risquant d'être tué. Je me soucie fort peu de mon âme et de son immortalité, ma carogne seule m'intéresse.

Régina regardait avec ahurissement cet homme qui énonçait d'une voix tranquille des choses qui lui semblaient aussi horribles que terribles. Elle, qui ne vivait, en façade, que d'opinions communes, sentait toute la supériorité de cet homme vivant en marge de la Société, dans la seule sagesse de ses désirs à assouvir, mais une sagesse qu'il étalait cyniquement, indifférent à tout jugement qu'on porterait sur lui. Celui-là, non seulement ne pensait pas comme la foule, mais il lui parlait une autre langue. Elle se rappela ce que son mari lui avait dit de M. de Montbrun :

— « Je vais te présenter un homme extraordinaire, un homme d'une autre époque, un homme antédiluvien, un original surtout. »

Elle s'imagina un M. de Montbrun tout nu, en père Adam et, comme il était de haute taille, elle le vit beau, courant les forêts aux arbres gigantesques, une massue à la main, traquant le gros gibier ; elle le vit, beau encore, se jetant sur la femelle rencontrée, la culbutant pour assouvir son désir charnel et repartant, s'enfonçant de toute la splendeur de sa nudité dans cette autre splendeur qu'étaient alors les forêts encore vierges. Et elle eut soudain un désir de lui, le désir irraisonné, sauvage, d'être pressée par ces bras forts, musculeux, d'être pétrie par les doigts de ce Révolté dédaigneux qui s'étalait cyniquement nu et proclamait la Volupté, la seule puissance du monde.

D'une voix mouillée, elle dit :

— Vous avez de la chance, non seulement, de pouvoir penser toutes ces choses, mais encore de les exprimer.

M. de Montbrun fixa sur elle ses yeux qu'il avait fort brillants, s'aperçut de son trouble et répliqua en riant :

— Mais je ne fais pas que les penser et les exprimer, croyez-le, ma belle Madame.

Goder à son tour, le regarda en souriant :

— Cependant, dit-il, à un certain âge…

— Il n'y a ni âge pour l'amour, ni pour les vices ; en vieillissant on mélange le tout, on cultive ses vices, et c'est fort bien ainsi.

— Hum ! répartit Goder, ce sont là des théories que…

— Ne cherchez pas… Ce sont là des théories de satyres. C'est bien là ce que vous voulez dire, et après ? Les satyres ne déplaisent pas tant aux femmes que celles-ci veulent vous le faire croire. Imprimez dans un journal qu'il y a un satyre dans le Bois de Boulogne et allez enquêter sur place, vous verrez toutes sortes de femmes qui — par hasard — se promènent à l'endroit réputé dangereux. Malheureusement, elles sont presque toutes vieilles et laides ; néanmoins, elles n'aspirent qu'à voir le satyre, à le connaître, car si vous les troussiez vous verriez qu'elles sont prêtes à le recevoir. D'ailleurs, le viol, le vrai viol est leur grand espoir, le viol sans coups, sans vol, cela va de soi. Un vrai satyre, un satyre qui se respecte s'il ne respecte pas la femme, n'est jamais un voleur ou un assassin. Ce satyre, type de plus en plus rare, toujours à l'affût, est toujours en état d'amour. Que peut-il y avoir de plus grandiose, que la rencontre d'un satyre et d'une génésique par exemple ? Deux malades ? Bêtises ; deux animaux en état de lubricité ? Soit ! Je ne tiens, quant à moi, à nul autre nom que celui d'animal. Mes aïeux furent très certainement, et à n'en

point douter, des grands et nobles animaux, carnassiers amoureux et égoïstes. Si j'ai quelquefois le regret d'un passé dans lequel j'aurais voulu vivre, je me console en sachant que je dois à mes ancêtres une manière de voir, d'entendre et de comprendre spéciale, autre que la manière du vulgaire. Il y a du sang et du stupre dans mes armoiries d'hier ; du sang, passe encore… mais du stupre !… Ce qui est déshonorant pour l'un est honorable pour un autre dès qu'il s'agit de conquête. Le Comte Xavier de Montbrun, célèbre flibustier dans l'ancien Brésil, lutta dix ans contre les Portugais qu'il finit par chasser de sa côte. Excommunié pour vivre avec deux femmes sur son territoire, il rétablit le culte païen et comme Solon, posa la première pierre d'un temple à Vénus sur le modèle du Temple d'Amaphrodite en pleine Amérique. De ses mains, car c'était un grand artiste, il sculpta la Vénus qui a une barbe et les parties sexuelles de l'homme. Et, comme jadis, les hommes vinrent sacrifier à la déesse en habits de femmes et les femmes en habits d'hommes. Les Jésuites disséminèrent plus tard, après sa mort, les néopaïens et réduisirent la petite ville en cendres. Ne souriez pas, Madame ; j'ai connu en plein Paris, en 1894, un écrivain de grand talent du nom de Ménard, qui avait rétabli le culte de l'Olympe… rue du Bac ! presqu'à côté de chez vous ! Ma foi, il avait fait des prosélytes et, si la foi religieuse n'y était pas, la foi artistique, qui la vaut bien, prévalait.

— Je suis curieuse de lire la vie de cette demoiselle de l'Opéra.

— De La Raucourt ? Il y en a cinq ou six… incomplètes, La mienne, hélas ! sera encore incomplète… C'est une femme formidable, c'est presqu'un surhomme que cette femme-là !… Allez donc voir son buste ; il est au Père Lachaise, 20 Division, 2 Ligne, Tombe 20 ; c'est un véritable « antique », que ce buste. Regar-

dez-le de profil surtout. Il est de Flatters. Si vous voulez, nous l'irons voir un jour qu'il fera beau.

— Tu devrais profiter de l'invitation, dit joyeusement Gustave Goder. M. de Montbrun ne s'offre pas souvent à servir de cicerone…

— Erreur, répliqua M. de Montbrun en riant, je m'offre encore… mais, voilà, on ne veut plus de moi… même comme cicerone.

Rendez-vous fut pris.

15

Croyez-moi, chère amie, s'il coûte cher de naître, il coûte plus cher de vivre et encore plus cher de mourir. Mais vivre sans pouvoir satisfaire ses désirs est une duperie. C'est pourquoi si les hommes avaient la moindre jugeote, ils ne s'embarrasseraient point de préjugés ridicules qui sont autant d'entraves dans leur course naturelle vers le bonheur. Tous ceux et toutes celles qui ne sont plus ici que des noms gravés dans la pierre, s'ils pouvaient renaître pour s'exprimer, vous le diraient, Madame. Naître, vivre et mourir ? aucune importance ! La souffrance imposée dans ces trois stades, seule, en a ; et, cette souffrance ne nous est guère épargnée. On peut oublier la vie soit en regardant les autres vivre, soit en vivant sa vie dans la fièvre et le mouvement qui la peuvent faire oublier. Les philosophes et les hommes d'action ont le droit de dire, eux : « Nous avons vécu… » ; les autres ?… tous les autres traînent lamentablement leur existence d'esclaves

comme leur propre chair, dans les ronces et les orties. Le plus heureux des hommes, mon amie, est plus malheureux que la bête. Je vous soumets humblement le bilan de tout ce que j'ai vu et de tout ce que je sais. Le commerce que j'ai eu avec les vivants m'a tellement dégoûté que je me suis mis à vivre avec les morts. Je laisse aux professeurs officiels de vertu le soin et l'honneur d'avoir chanté les héros des guerres, les poètes, les peintres, les ministres célèbres ; moi, je me suis attaché à tous les réprouvés, à tous les révoltés, à tous les hors-la-loi, à tous ceux enfin sur lesquels l'histoire a jeté l'anathème ou la malédiction. Tenez, prenons à gauche… tournons ces tombes… Nous y sommes.

Sur un socle, un buste de femme surgit.

— Regardez.

— C'est de la statuaire grecque, lâcha Régina après un silence, tout en s'avouant qu'elle pouvait dire une énorme bêtise ignorant tout de la statuaire en général et de la statuaire grecque en particulier.

— Regardez bien ce buste, continua M. de Montbrun. Est-il beau ? Il est digne de l'élève de David et de Houdon… Mais elle, La Raucourt, est-elle majestueuse avec son masque olympien !

— Son air est vraiment royal, en effet.

— Elle fut la Reine de Lesbiennes… une Lesbienne !… Oui, mais voilà. La Raucourt fut aussi une artiste. Il faut bien que les artistes qui ont tant à pâtir de leur fantaisie et de leur sensibilité durant leur vie tirent aussi de cette fantaisie et de cette sensibilité des satisfactions, des jouissances, par éducation interdite aux vulgaires et aux profanes.

Marie-Antoinette Raucourt se juge aussi un peu la filleule de Marie-Antoinette ; non seulement parce qu'elle porte son double prénom mais parce que la Dauphine l'a applaudie à ses débuts. Aux jours sombres de la Révolution, ce respect s'enflera jusqu'au dévouement, jusqu'à la crânerie. Dans les prisons qu'elle traversera, elle parlera toujours avec enthousiasme de la Reine et affirmera, en même temps que son mépris pour les Révolutionnaires, sa fervente foi royaliste. N'est-elle elle-même reine de théâtre et avec quel talent ! et avec quel génie quelquefois !

Sa carrière amoureuse se dessine dans un coup d'éclat. Du jour au lendemain, de vierge, elle devient prostituée et saphique. Elle n'a eu en somme qu'un homme dans sa vie, un Prince, qu'elle attache à son char et dont elle fait ce qu'elle veut. En six semaines, elle change de fond en comble les mœurs de la Comédie, où elle fait la Loi. Toutes les actrices, à l'exception d'une seule, se laissent initier aux plaisirs saphiques, Sophie Arnoult en tête. Elle fonde cyniquement une Société de femmes lesbiennes, commande aux Duchesses et aux Comtesses, lesquelles, sont en adoration devant elle… Elle s'habille en homme, rosse les concierges, le guet, tire l'épée comme le chevalier d'Éon qui mystifie son temps en se faisant passer pour femme, elle élève des palais, commande des carrosses sans s'inquiéter qui les paiera. Mais La Raucourt aime l'art. Grâce à cette artiste, d'autres artistes vivent, car elle les lance et elle sait les enrichir. Sans argent, elle est quand même Mécène. Elle a de l'audace, du courage, de la bonté et du cran.

La Raucourt fut le médecin qui débrida l'abcès de perversion de toute son époque. Sans doute, avait-elle été précédée par les Roués et le Régent, mais elle seule arriva à pousser la perversion

jusqu'à l'art… Êtes-vous pervertie, Madame ? interrogea froidement M. de Montbrun, en laissant tomber sur elle son regard étrange.

Régina rougit… elle est si ahurie par cette audacieuse question qu'elle éclaterait de rire, s'il n'était inconvenant de rire dans un cimetière.

Elle bafouille :

— Taisez-vous, vous allez me faire rire et ce n'est pas le lieu.

M. de Montbrun hausse les épaules.

— Quelle erreur !… Il faut rire partout. En Allemagne et chez tous les peuples du Nord, les cimetières servent de squares à toute la marmaille ; on y rit, on y chante, et l'on joue à chat perché sur les tombes… Mais vous ne répondez pas à ma question ?

Régina était-elle vraiment une pervertie ? La pervertie, n'était-ce pas plutôt la pseudo-vertueuse, celle qu'on obligeait à penser et à agir selon certaines règles improvisées en dehors de tout droit, règles fabriquées surtout en dehors de toutes lois naturelles ? Et qu'était-ce donc que cette morale qui obligeait encore les êtres à agir non comme ils le voulaient, mais comme il leur était prescrit d'agir ; et qu'était-ce encore que cette mansuétude qui ne s'étendait que jusqu'à ceux qui agissaient selon leurs conceptions et leur entendement à la condition expresse que ceux-ci sauvassent les apparences, en sacrifiant aux dehors vertueux : Dans la vie, n'avait-on pas le droit d'être tiré à un seul exemplaire ? La pervertie était-elle donc celle qui restait soi ? qui se refusait à entrer dans tout le troupeau général ? Certes, si Régina avait eu le courage de baisser son masque, de se montrer ce

qu'elle était, aurait-elle été rejetée de son milieu protestant, rigidement féroce, séparée de son enfant, répudiée par son mari. C'est tout cela que lui commandait l'hypocrisie si elle n'avait eu ce vice par atavisme d'abord et par éducation ensuite.

Elle aimait l'amour, elle aimait faire l'amour et l'amour physique seul l'intéressait, qu'y pouvait-elle ? Eh oui, elle avait des amants, la liste de ses amants s'augmentait même tous les jours d'une nouvelle conquête. Si elle ne savait pas se donner, elle faisait du moins la charité en s'offrant à tous ceux qui savaient la désirer assez pour lui imposer leur volonté d'amour. Évidemment, sa vie, connue, eut été criminelle aux yeux de tous, mais elle était pleine d'indulgence pour ce qu'elle appelait, elle aussi, ses petites faiblesses ; d'ailleurs, le don qu'elle faisait d'elle-même, une ou deux fois, n'était pas même compté dans la liste de ses fautes.

— Que voulez-vous que je vous réponde ?

— La vérité. Jolie comme vous êtes, avec des yeux comme les vôtres, vous devez avoir un amant, ou des amants ?

— Oh ! Monsieur, commence Régina, en prenant un air indigné.

— Mon Dieu, Madame, je vous demande cela comme je vous demanderais : « Aimez-vous la cuisine italienne ?... » Nous sommes dans un endroit, le seul au monde, le cimetière, où le mensonge et la vérité sont deux pauvres petites choses de rien du tout. Aimant la perversion, je vous demande : Êtes-vous pervertie ?

— Vous ne pensez pas que je vais répondre à une question aussi… aussi étrange.

— J'avais peur que vous disiez : « Une question aussi déplacée, aussi incorrecte ». Ne me répondez donc point. Je saurai cela plus tard, à mon heure, car si vous êtes pervertie, je jouirai volontiers, Madame, de votre perversion.

M. de Montbrun, en souriant, s'était incliné.

— D'honneur, vous me faites jouer une comédie moliéresque… Précieuse ridicule ?… interrogea-t-elle en souriant à son tour.

— Non, chère amie, je joue assez naturellement le rôle d'Alceste, mais je suis moins ennuyeux que le Bonhomme Grognon. Je n'entre plus en rage « quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font » ; je ricane et, ma foi, je les méprise assez pour ne plus leur en vouloir. J'affecte seulement d'aimer ce qu'ils haïssent et de détester ce qu'ils aiment. J'ai trouvé une sensation que je crois nouvelle : froisser ses contemporains. Je les froisse dans leurs croyances, leurs convictions, leurs idées, leurs préjugés et toute la pacotille dont l'homme s'embarrasse pour faire son chemin de vie. C'est délicieux. Si je n'avais pas la taille et la force que la Nature fût assez aimable de m'octroyer, sans doute, risquerais-je des calottes, mais trois duels m'ont suffi pour prouver que j'avais le droit de penser comme je le voulais et d'exprimer mes pensées à voix haute. Cependant, je n'agis pas ainsi avec tout le monde. Non. J'ai mes sympathies et mes antipathies… Vous m'êtes sympathique parce que je vous sens autre que vos pareilles. Vous affichez, par exemple un respect presque outrancier de certaines conventions et je suis sûr que vous êtes la première à les violer, si votre bon plaisir est en jeu.

Dire à une femme qu'elle n'est pas « comme les autres » est le moyen le plus sûr de lui être sympathique, car c'est lui dire qu'on a su la distinguer, fleur rare dans le parterre de fleurs. Or, Régina jouissait surtout d'être « distinguée » et elle était aussi de ces femmes qui ne restent jamais longtemps insensibles au sentiment qu'elles inspirent. Comme toutes les femmes, elle écoutait complaisamment la bouche qui célébrait sa beauté ou son esprit. Que lui importait même souvent celui qui parlait ! La voix qui flatte est toujours séduisante, berceuse, voluptueuse, donc persuasive.

— Vous ne pensez pas tout ce que vous dites ?

— Ah bien, ce serait la première fois que cela m'arriverait et il faudrait que vos charmes m'aient absolument bouleversé pour agir ainsi.

Pour sortir, ils passèrent devant la tombe d'Héloïse et d'Abélard.

— Vous savez, lui dit-il… dans ce tombeau, il n'y a rien… il n'y a jamais rien eu, je vous raconterai cela plus tard…

Il y eut un silence.

— Vous ne parlez plus ? Vous pensez peut-être encore à… votre perversion ?… Mais la femme que l'on aime, on la pervertit… Oui, oui, croyez-moi, et elle ne vous aime, elle, que si elle est pervertie par vous ; donnez-lui un bon lot de perversion, et elle vous sera peut-être fidèle, surtout si vous étendez votre perversion jusqu'à la faire goûter à des perversions rares auxquelles elle n'osait prétendre. Le grand levier en amour, ma chère amie, c'est la perversion. Quand un homme dit d'une femme : « Je l'ai dans

la peau », et quand une femme dit d'un homme : « Je l'ai dans le sang », on peut être certain que la perversité s'est glissée dans leurs caresses, qu'elle domine. Et ce sont là les seuls êtres qui s'aiment d'amour. L'amour tranquille, l'amour gentil, c'est de l'amitié qui se permet quelques privautés ; cela a son charme, certainement, mais peut-on confondre cet amour avec l'amour-passion qui soulève autour de lui des cris, du désordre, de la haine, du drame, de la tragédie ? Chez le plus vertueux, l'heure du rut est l'heure splendide de la vie. Il n'avouera pas, parbleu. Son hypocrisie qui, comme dit l'autre, est encore un hommage à la vertu, le lui défend au nom de je ne sais quelle morale imbécile et lâche. Cependant, avant de juger moi et les autres, qu'il daigne se juger. L'amour est le plus fin, le plus parfait des arts. Les plus ignorants en amour, tant en théorie qu'en pratique, me semblent être les médecins. Croyez-vous qu'aucun d'eux n'a osé reprendre le problème de l'amour posé par le marquis de Sade ; on dirait que ces gens qui tripotent de l'excrément pourtant, ont peur de se salir le cerveau en étudiant franchement la psycho-physiologie de l'Amour. Où va se nicher la pudeur ?

— Vous voulez me pervertir ? interrogea Régina en souriant.

— Pervertir !... Pervertir, c'est bien vite dit. D'abord qu'est-ce que la perversion ? C'est s'éloigner de la bonne voie pour prendre la mauvaise... dit-on ?... Soit. Mais ce qu'on entend couramment par bonne voie est pour moi, au contraire, la voie mauvaise car il n'est pas de critérium depuis toujours de ce qui est bien et de ce qui est mal. Lisez les Vrais Maux et les Vrais Biens d'Épicure et... vous arrivez à des conclusions aussi éloignées du bien que l'on peut concevoir que du mal qu'il serait peut-être seulement intéressant de concevoir. Mon instinct vaut mieux que mon raison-

nement. Mon instinct est naturel ; mon raisonnement, c'est de l'instinct abîmé, frelaté, sali, malaxé et mis dans le moule d'une morale uniforme à cent lieues à la ronde mais qui change plus loin… N'empêche qu'au collège, je me souviens avoir eu comme professeur de morale un sinistre imbécile du nom de Guardia qui disait « avé l'assent s'il vous plaît » : « Il n'y a qu'une morale comme il n'y a qu'une géométrie ». Et il y a de par le monde des savants qui se sont abrutis pour prouver ces choses-là… mathématiquement ! J'ai vu traîner un jour un livre dans ce goût-là et signé d'un Suisse, mathématicien célèbre.

— Vous ne me parlez plus de La Raucourt ?

— Elle est déjà loin de mes yeux et de ma pensée surtout. Cependant j'ai bien l'intention de remettre entre vos mains le meilleur des ouvrages parus sur elle, en tous les cas le plus intéressant, celui de Jean de Reuilly : La Raucourt et ses Amies ; et puis je vous invite à venir visiter de ce pas quelques estampes rares qui sont momentanément dans mes cartons, entre autres une estampe gravée par Le Beau.

— Vous devez avoir des choses bien intéressantes… chez vous, demanda Régina.

— Dame oui, je possède même des choses…, des choses… comme vous dites, qui sont des plus curieuses mais qui ne peuvent être mises sous tous les regards.

— Oh, oh !… et vous me les montrerez ?

— C'est bien mon intention.

— C'est gentil, ça.

Tous deux, tout en parlant, avaient quitté le cimetière du Père La Chaise et erraient sur le boulevard encombré de roulottes, de chevaux de bois, d'autres jeux géants, grotesques et laids, et de baraques Collet.

— Il n'y a plus que Paris, dans le monde entier qui supporte ces nomades. Il faut croire que Paris, la Ville Lumière ! ne répugne ni à la vermine, ni à cette lucrative mendicité. Tous ces gaillards-là se nomment Dupont et Durand, et n'ont rien affaire, vous savez, avec la race bohémienne. Ils sont électeurs, patentés et gagnent si gros que presque tous sont riches. Il est vrai que le peuple aime les bonbons frelatés, les casse-cou, les jeux à perdre de l'argent. Regardez ce clinquant, cette verroterie, toutes ces monstruosités. Espérons que si jamais les artistes fomentaient une Révolution, ces quartiers ambulants, qui déshonorent toutes les cités françaises qui leur donnent l'hospitalité, ainsi que le quartier Saint-Sulpice à Paris, disparaîtraient sous la fumée des pétroles… Pouah… Prenons une auto pour retourner dans notre vieux Quartier Latin.

Dans la voiture, M. de Montbrun, sous prétexte de lire dans les lignes de la main, s'empara de la main de Régina, la regarda longtemps, la caressa et sans la lâcher, laissa tomber en souriant :

— Je suis fixé !

Régina joua l'étonnement.

— Fixé ?

— Oui, fit-il en lui baisant les doigts, vous êtes une terrible voluptueuse, vous… et cela me fait plaisir, car, sur la terre, à part la

volupté, je vous le répète, vous savez, il n'y a que peines et misères…

Elle ferma les yeux et eut un imperceptible sourire.

Qui, le savait mieux qu'elle ?…

… Lorsque Régina sortit de chez M. de Montbrun avec ce dernier, elle avait regardé ses collections avec un si vif intérêt qu'elle s'était, à son tour, prêtée elle-même à la curiosité du savant.

Et quand tous deux entrèrent dans le petit café où les attendait Gustave Goder, ils trouvèrent ce dernier plongé profondément dans une « réussite » très difficile et qui « réussissait » rarement.

— Une minute… leur dit-il… trèfle, trèfle, trèfle, roi, roi, roi, as, as, as,… Ça y est… C'est la première fois, mes amis, que je la réussis… savez-vous ? et Dieu sait, si, pendant la guerre, je l'ai tentée…

Et le soir, en se couchant, Régina se disait :

— Soit, je suis une coureuse. En quoi, suis-je méprisable ? Suis-je responsable des feux qui dévorent mon corps ? Ne peut-on toujours être sincère en amour ? Dans un seul jour la bête ne peut-elle reprendre plusieurs fois le dessus ? Certains êtres, non plus, ne sont vraiment pas armés pour leur défense…

Tant que Régina, en effet, arrivait à se soustraire au simple baiser, elle pouvait se défendre ; mais si le baiser touchait ses lèvres, si une main effleurait sa chair ou tentait seulement un troussement, elle tombait à la merci du soupirant et même de la soupirante. Ne disait-elle, elle-même, ce qui était la plus grande

excuse à ses yeux : « — Parbleu, si on me prend par mon côté faible… ». C'était ce manque de volonté, avoué un peu naïvement, qui faisait qu'elle n'arrivait jamais à se débarrasser complètement de ses amants. Forts de son aveu, ceux-ci agissaient, même au besoin brutalement, pour arriver à leurs fins. Ce don forcé — et, d'elle-même accepté, elle y pensait si peu après, qu'elle entretenait l'amant, dès l'instant, de ses autres amours en cours. Elle pensait aussi que toutes les femmes étaient faibles, comme elle, et que toutes, sombraient dans tous les péchés d'amour. Les tentations ne jonchaient-elles pas tous les chemins de la vie ? Le principal, pour elles toutes, était de n'en laisser rien voir. Si rien ne transpirait, tout était pour le mieux ; le monde alors devenait parfait ; un aspect d'honnêteté lui suffisait.

Pour presque tous ceux qui la connaissaient, elle restait la belle Madame Goder, la plus parfaite des épouses et la meilleure des mères. On la citait en exemple et cela lui semblait absolument naturel. N'était-il pas également naturel, étant hypocrite de nature et d'éducation, de blâmer les femmes dont l'inconduite arrivait à être connue ?

« Elles n'avaient qu'à s'arranger pour que cela ne se sache pas », disait-elle.

Et très sincèrement, elle pensait ce qu'elle disait !

Sur ces entrefaites, et comme pour lui donner un féroce démenti, éclata ce qu'elle appelait : le scandale Schimmy.

Goder, avait été soudainement appelé par son service dans le Nord, dans les régions libérées. Il devait y rester une quinzaine de jours. À peine le train avait-il disparu que Régina décidait qu'elle s'amuserait le soir.

Et le soir, elle connut Schimmy.

Elle l'avait rencontré dans un dancing des Ternes où Schimmy tenait le rôle de danseur mondain.

Schimmy, de son vrai nom : Frantz Schmidt était le fils de deux domestiques, d'origine allemande, naturalisés français quelques années avant la Grande-Guerre. Après quelques mois à l'École Saint-Nicolas, il était entré comme groom au Claridge ; puis, il avait été vaguement employé de banque — la banque, la meilleure école des Sans Scrupules ! — Ce surnom de Schimmy lui avait été d'abord octroyé à cause de l'assonance de son nom, lorsqu'il était revenu au Claridge comme danseur mondain. Ses clientes trouvaient toutes qu'il dansait le schimmy « de manière tout à fait adorable ». Nul, en effet, ne pouvait rivaliser avec lui dans le schimmy. Infatigable, il gagnait gros. Dans les premiers temps, il s'était contenté de cette sorte de mendicité élégante ; par la suite, pour faire face à son train de vie, le pourboire ne suffisant plus, sollicité aussi par toutes les matrones anglaises, américaines ou provinciales, il n'avait pas hésité à faire commerce de ses charmes. Le tarif de ses bontés était même assez élevé.

Cinq ou six mois avant la fin de la guerre, une nuée de jeunes gens entre dix-huit et vingt-cinq ans, appartenant pour la plupart à de petites familles bourgeoises de la Province, s'était ruée sur Paris, avides de vivre et de jouir. Les uns sortaient à peine du collège ; les autres prétendaient venir des hôpitaux militaires. À côté de la jeunesse calculatrice, froide, et qui s'était tenue prudemment à l'écart de la guerre, se réservant déjà d'exploiter sauvagement la paix, une autre jeunesse trépidante, sans scrupules, élevée dans la fièvre et la crainte continuelle de la mort, tenait le haut du pavé parisien, du pavé parisien où l'on soupe, où l'on

danse, où l'on s'amuse enfin. Peu lestée d'argent, cette jeunesse courait les grands bars alors imprudemment fréquentés par des femmes plus ou moins détraquées, avides de tendresses ou d'émotions. Comme beaucoup d'entre elles appartenaient à la noblesse ou au grand commerce, l'argent ne manquait point. C'étaient elles qui payaient. Cyniquement, toutes ces femmes déjà mûres et brûlées au soleil de minuit, entretenaient ces joyeux enfants, lesquels finissaient par vivre en dehors d'une société décalée, désaxée et qui cherchait elle-même à reprendre un équilibre perdu pendant cinq années de folies sanguinaires.

On dansait !

Àquelques kilomètres des millions de morts, au milieu des veuves et des orphelins, parmi les ruines et dans la dévastation : on dansait.

On dansait à Paris, à Londres, à Rome, à Berlin, à Varsovie, on dansait dans le monde vivant et sur les morts.

Il n'était question que de danses — et quelles danses ! — Les dancings naissaient à tous les coins de rues. Montmartre débordait sur Montparnasse. On dansait sur des rythmes jusqu'alors inconnus, des rythmes de possédés, des rythmes démoniaques, macabres, enfantés par des cerveaux ancestraux et adoptés par des cerveaux qui relevaient certainement de la pathologie.

Et l'on danse encore !

D'abord, ce fut toute cette jeunesse entretenue qui osa arborer le masque de danseur mondain. Un paladium était trouvé. Mais comme cela « rendait », derrière l'aviateur se glissa le mécano et, derrière le fils de famille se faufila cet être équivoque qui s'oc-

cupe de sports mais qui nage toujours entre deux eaux. Que fallait-il pour être accepté par ces dames ? Un habit à queue ? pas même : un smoking ! de la jeunesse, de l'entrain, un estomac fait aux cocktails et l'idée ancrée d'exploiter la cliente et l'amoureuse.

Dans les premiers temps, toute la première partie de cette jeunesse conservait l'allure des gens bien élevés. Elle savait se tenir en société, ne manquait point d'études, citait les poètes et parlait même plusieurs langues correctement. Tous ces jeunes gens se racontaient peut-être l'aventure extraordinaire et mirobolante du jeune Raoul R..., danseur émérite et qui avait fait une fortune scandaleuse. Dans un hôpital du front, légèrement blessé, Raoul R... était arrivé à faire de son infirmière, sa maîtresse. C'était la comtesse de G.-B..., Argentine de naissance épousée, cela va de soi, pour son argent, par un noble décavé. Richement entretenu par cette femme de dix ou douze ans plus âgée que lui. Raoul R... n'avait pas tardé, avec les vingt-cinq mille francs qui lui étaient alloués mensuellement par sa maîtresse, à offrir son cœur à la belle et radieuse R..., jolie étoile de septième grandeur, et elle-même entretenue par un ami au titre historique, ronflant et à plusieurs courants d'air.

Raoul R... avait pris comme confident, son chauffeur, un Belge bien râblé, aussi bête que prétentieux. Celui-ci, mécontent un jour du patron, alla tout de go conter à la comtesse, les jeunes amours de Raoul. Fureur de l'Argentine qui se venge illico avec le chauffeur. Notre héros, les vivres coupés, se retourna vers la belle R... qui, dans un coup de tête, et pour être tout à fait à son amant, venait de plaquer également son amant riche et titré. Après des scènes vaudevillesques au cours desquelles Raoul R... chercha à reconquérir la comtesse et, la danseuse, son noble ami, tandis

que le chauffeur, tout habillé de neuf à la Belle Jardinière, jouait au gentleman en se prélassant cette fois dans l'auto de la Comtesse, Raoul et la belle R... décident de s'épouser et d'ouvrir un dancing. On se maria, on réunit les fonds qui restaient et on ouvrit donc le dancing. Mais la fortune, même en travaillant par les pieds, est trop lente à venir. Raoul R... devenu danseur mondain, finit par se laisser séduire et enlever par une femme multimillionnaire, qui le fait divorcer pour l'épouser, tandis que la malheureuse R... reprenait le bras de son noble et dévoué protecteur et retournait au Caf'Conc'.

Cette histoire, authentique, tous les danseurs mondains la voulaient vivre. Malheureusement, il y avait maintenant dans la partie trop de mécanos et trop de garçons coiffeurs. Les dames, même les dames sentimentales et les comtesses excitées, se méfiaient : pas assez, faut croire, puisque tous les jours elles étaient victimes de ces prostitués d'un nouveau genre et d'un nouveau sexe qui travaillaient des pieds, de tout ce que l'on sait et même de tout ce que l'on ne sait pas.

Le danseur mondain était devenu entôleur, cambrioleur, maître-chanteur et même un proxénète qui faisait « marcher » à son profit ses victimes contre argent et avec qui lui plaisait. Si c'était un métier nouveau auquel n'aurait point osé songer Jérôme Paturot, c'était une plaie nouvelle née de la guerre qui avait dispersé les mâles dans les avenues sanglantes de la victoire ou de la défaite et parqué les femmes dans les cités avec leur ennui et aussi leur soudaine et trop grande liberté.

Cependant, des forces mauvaises peuvent, quelquefois, servir d'indications précieuses à l'évolution.

Qui sait si le danseur mondain, dont le rôle est si louche et si équivoque jusqu'ici, n'a pas poussé fortement et inconsciemment la porte de la grande prison de l'Amour dans laquelle on tient encore toutes les femmes — avides aussi d'intégrale liberté ?

La nuit où Régina et Schimmy avaient fait connaissance était une nuit de bombe. Ils avaient dansé ensemble avant d'excursionner, en bande, au Bois de Boulogne où, dans certaines allées se passaient alors des scènes qui rappelaient assez les scènes de Subure, de Caprée ou celles, plus proches de la Régence.

Comme tant d'autres, Régina avait voulu voir.

Cela lui avait valu quelques provocations obscènes, mais guère plus obscènes que les provocations dont elle était en but quotidiennement dans les rues de Paris où, de tout temps, quand la femme ne chasse pas l'homme, l'homme chasse la femme. Elle s'était tirée de l'épineuse aventure avec quelques pinçons et une combinaison déchirée. Au retour, dans l'une des autos reprises d'assaut par la bande de noctambules, elle s'était trouvée assise à côté de Schimmy, tendre et prévenant, qui criait bien fort son dégoût des scènes de dépravation auxquelles ils venaient d'assister et qui se passaient dans le clair obscur des taillis et la pénombre des fourrés. Mais cette vertueuse indignation ne l'avait point empêché d'emmener Régina souper et de rentrer chez lui avec elle.

Durant cinq jours, Régina avait eu une vie paradisiaque. Persuadée qu'elle était tombée sur l'« oiseau rare » et que son bonheur allait enfin se fixer, elle dévoila son incognito, raconta ingénument son histoire, écrivit même une lettre après une légère brouille…

Une après-midi, elle fut donc toute étonnée d'être reçue par un vieux Monsieur qui la pria d'attendre Schimmy, lequel ne pouvait être à son rendez-vous avant cinq heures. Deux longues heures à attendre ! Sans méfiance, elle engagea la conversation avec le vieux Monsieur dont les manières, quoique distinguées, ne laissaient pas d'être équivoques. À un certain moment, le vieillard devenant trop entreprenant, elle l'avait menacé de se plaindre à Schimmy.

Désarmé par cette candeur, le viveur avait éclaté de rire :

— « Mon petit, lui avait-il dit ensuite, vous n'êtes pas à la page. Je suis ici, avec l'assentiment même de Schimmy et j'attends de vous, contre argent comptant, ce que tous les jours vous lui donnez gratuitement. Comme je constate, cette fois-ci, que vous êtes tombée dans un guet-apens, je vais vous en sortir. Schimmy vous tient probablement… Si vous êtes mariée, il est dangereux, de votre part, de lui avoir écrit des lettres, car Schimmy est sans scrupule et il espère vous faire « travailler » par le chantage… Oui, oui, il faut me croire. Moi, je veux bien m'amuser, je veux bien payer ; à mon âge, il faut bien payer pour s'amuser, n'est-ce pas ? Mais je ne veux pas tremper dans les saletés d'un Schimmy… Soyez franche. Êtes-vous mariée ? Moi, je le suis ; répondez franchement ? »

— Oui, avait répliqué Régina qui comprenait le rôle odieux de son amant.

— Avez-vous écrit à Schimmy ?

— Oui, une lettre…

— Cela suffit. Cette lettre, il faut à tout prix que vous rentriez en sa possession ; car tant qu'il l'aura en mains, il vous fera chanter… Oui, c'est le nouveau moyen de chantage de Messieurs les Danseurs Mondains.

Le vol du collier de perles ? Risque ! L'entôlage ? Plus dangereux encore ! La garde et l'abus de la correspondance, voilà qui est mieux. Avez-vous de l'argent ? on vend la lettre ; n'en avez-vous point ? on vous vend.

Atterrée, Régina avait regardé le vieillard.

Il continuait :

— C'est ainsi… Je sais bien que vous allez me dire : « mais vous étiez prêt à profiter de cet état de choses… Certes, puisqu'en l'occurrence, l'État c'est moi et vous êtes la chose ; seulement, je pensais que vous vous prêtiez volontairement à la combinaison pour faire plaisir au « petit homme », mais du moment que je m'aperçois que votre cas est tout le contraire, halte-là… c'est moi qui ne marche plus.

— Mais je n'ai pas assez d'argent pour racheter cette lettre, avait déclaré Régina.

— Ne vous occupez plus de cela, avait répliqué le bonhomme ; j'ai là un billet de cinq cents francs. Il vous était destiné ; et si Schimmy ne l'accepte pas, je saute dans une auto et je cours à la Préfecture…

Et quand Schimmy était entré, un sourire narquois aux lèvres, le vieillard lui avait simplement dit :

— Pas de phrases, la lettre contre ceci ou… la Préfecture.

Et Schimmy, devenu soudain sérieux, avait rendu la lettre, sans dire un mot.

— « Et si jamais Madame, par votre faute, a le moindre ennui, elle a mon nom et mon adresse. Vous savez qui je suis, Frantz Schmidt, et vous savez aussi que le chemin de la Préfecture m'est familier, avait ajouté le vieillard qui n'était autre qu'une robe rouge.

La vertu, tout de même, en avait été pour ses frais, car Régina, elle, avait été tout de même reconnaissante, au chevaleresque vieillard.

Elle n'avait jamais plus entendu parler de Schmidt-Schimmy.

Mais l'alerte avait été chaude.

16

Goder, depuis la fin de 1918, souffrait de l'estomac.

Il venait d'atteindre sa quarante-cinquième année, quand, brusquement, il tomba malade et dut s'aliter.

Tout de suite, sans sa grosse gaîté, l'appartement de la rue du Bac, devint lugubre. Seul, Jeannot, cherchait encore à distraire son père, son papa qu'il aimait tant. D'un naturel tranquille, peu remuant, il n'eut guère de peine à être sage. Il avait juste assez d'entrain pour prouver sa bonne santé. Régina le garda à la maison pour faire les courses et, le cas échéant, pour pouvoir s'absenter.

Mais au bout de huit jours, l'état de Gustave Goder empira de telle sorte qu'il fallut quérir l'aide d'une infirmière garde-malade. Régina, d'abord dévouée et correcte, s'alarma. La crainte de perdre son mari lui fit redoubler de soins à son égard. Elle et la garde-malade d'ailleurs n'étaient pas de trop. Un soir, le médecin militaire dut être appelé en hâte. Il jugea l'état si grave qu'il conseilla l'envoi du patient au Val-de-Grâce. Mais Régina, pour toutes sortes de raisons, s'y opposa. Alors, le médecin se décida à faire appel à ses confrères, tant militaires que civils. Une consultation fut décidée et eut lieu le lendemain. Ceux-ci, d'un avis commun, conclurent à l'inutilité des soins et prophétisèrent la fin prochaine.

Affolée, Régina courut chez Jude. Elle le savait de bon conseil et lucide en tout.

Celui-ci, après avoir écouté son amie, écrivit une lettre.

— Tu vas prendre une auto et porter cette lettre au N 1 de la rue Blanche.

Là, demeure un médecin, un de mes coreligionnaires dans lequel, moi, j'ai toute confiance. Lui seul peut sauver ton mari. Seulement, avec ce médecin, ne t'étonne de rien. C'est le Docteur Gabry.

— Le Médecin-fou ?

Dans plusieurs revues de fin d'année et dans certaines feuilles hebdomadaires, gaies et rosses, comme si on s'était donné le mot, depuis plusieurs années, il était de bon ton de blaguer le Docteur Gabry. La blague parisienne n'avait-elle pas toujours besoin d'une chique à se mettre sous la dent ? On blaguait Gabry, parce

qu'il écrivait ses ordonnances en latin, peut-être aussi même parce que ses clients étaient nombreux, qu'il les guérissait, et que cela gênait la légion de médecins ignorants d'après-guerre auxquels, un peu trop à tort et à travers, on avait donné des diplômes qu'ils ne méritaient point en place des décorations qu'ils méritaient probablement mieux. On ne soignait pourtant pas avec de la mercerie et de la ferblanterie !

— Eh ! oui… On s'amuse de Gabry, continua Jude ; n'empêche, Gina, que c'est un « as » de la médecine. C'est lui, en tous les cas, qui a tiré d'affaire, il y a dix ans, mon bon oncle Salanderschumacher, alors que tous les médecins l'avaient abandonné. Et s'il n'a pu le sauver, il y a deux ans, c'est qu'avait sonné l'heure du trépas de mon pauvre parent. Perdu pour perdu, tu sais ?… Tente, c'est ton devoir ; tente, avec d'autant plus de confiance que Petit Jude te déclare que Gabry, le Docteur Gabry, que quelques-uns, ont surnommé le Docteur Miracle, est un caractère, un penseur. Ceux qui le trouvent incompréhensible et même fou ne voient pas qui il est. Les hommes incompris sont tous des originaux pour les hommes insignifiants et qu'importe alors qu'ils soient ridiculisés !

Le Docteur Gabry était, en effet, tout ce que Jude disait. Original fieffé, il avait fini par tenir à son prestige d'original. C'était un excellent médecin, de ces médecins compatissants à toutes les misères humaines, un de ces médecins, comme, hélas, on n'en verra plus. La Dichotomie et la Médecine d'affaires ont chassé tous les Gabry. À la déclaration de la guerre, malgré ses soixante-six ans, il s'était offert. On avait d'abord refusé ses services ; puis, on l'avait supplié, par la suite, manquant de compétences à l'arrière, de prendre la direction d'une ambulance. Or, un matin, en

arrivant, constatant qu'un jeune médecin très galonné s'était permis d'autorité de mettre dehors quelques-uns de ses malades, le Docteur Gabry reprit froidement son « sombrero » et disparut, non sans écrire, le lendemain, une lettre au Service de Santé, une de ces lettres bien mordantes dont il avait le secret et que les journaux s'empressèrent de publier pour marquer le désarroi de ce Service de Santé qui prenait des agrégés en médecine pour plantons quand il ne leur faisait pas balayer les escaliers d'infirmeries ou d'hôpitaux militaires, alors qu'en leur lieu et place, paradaient des Mascarille qui prenaient sans doute leurs commandements pour des ordonnances et leurs galons pour des médicaments.

Pour le Docteur Gabry, la Nature était le Grand Médecin, celui qu'on ne trompe, pas, qui ne trompe pas et aussi celui qui ne se trompe pas.

« Si l'on écoutait la Nature, disait-il, on serait moins malade et l'on guérirait plus vite. Or, bien rares sont ceux qui vivent naturellement et plus rares encore ceux qui se soignent naturellement. La vie factice multiplie et crée des maux singuliers et rebelles ; une médecine factice, une thérapeutique de formulaires et surtout de spécialités, se charge du reste, et quel reste ! Les malades, eux-mêmes, par leur manque si général et si absolu de sens pratique, ne sont pas les moins responsables de leurs maux... Pour être un vrai thérapeute, il faut savoir exactement diagnostiquer le mal, savoir quels sont ses rapports avec le composé biologique du patient, donc, connaître exactement sa formule biologique, son tempérament, tenir compte de toutes les circonstances ataviques ou accidentelles qui ont pu le déterminer dans un sens ou dans un autre, et enfin, chercher à atteindre la

cause du mal et non seulement ses effets ou symptômes, en vertu de cet axiome :Sublata causa tollitur effectus, puis agir sur cette cause en rétablissant les conditions naturelles dans lesquelles doit se trouver un organisme prêt à accomplir sainement toutes ses fonctions biologiques. L'ancienne, ou plutôt l'antique médecine, marchait sur ces principes naturels, et c'est pourquoi Hippocrate disait : « La médecine est dès longtemps en possession de toutes choses, d'un principe et d'une méthode qu'elle a trouvés. Avec ces guides, de nombreuses et excellentes découvertes ont été faites au cours des siècles, et le reste se découvrira si des hommes capables, instruits des découvertes anciennes, les prennent pour point de départ de leurs recherches. Mais celui qui, rejetant et dédaignant tout le passé, tente d'autres méthodes et d'autres voies, et prétend avoir trouvé quelque chose, celui-là se trompe et trompe les autres ».

« On en a eu et on en a hélas ! que trop de preuves ».

« Où est la médecine qui guérit ? La vraie thérapeutique ?

« Baglivi disait : « Les médecins devraient être un peu moins savants et un peu plus guérisseurs ».

« Baglivi disait aussi : « La thérapeutique est la pierre de touche de toutes les théories ; c'est au nombre des guérisons qu'ils opèrent, qu'on juge du mérite des praticiens ».

En somme, le bon sens même indiquait et prononçait que la vraie médecine était celle qui guérissait. Tous les malades étaient de cet avis. Et comme Gabry guérissait, il s'en suivait que Gabry était un vrai médecin, de l'avis même de ses détracteurs.

Une de ses clientes lui disait : « Quand vous ne serez plus là, qui nous guérira ?

« — Madame, avait répondu Gabry, si les jeunes médecins ne savent pas guérir, c'est parce que les jeunes d'aujourd'hui ne savent pas ce que c'est que de travailler par soi-même, ils veulent arriver tout de suite, et ce n'est pas ainsi que l'on fait de la vraie médecine ».

Le Docteur Gabry, ce disant, peignait admirablement son temps et lui-même, et l'abîme aussi qui le séparait des autres médecins.

Cette âme profondément naturelle avait de surprenantes intuitions de la Nature pour laquelle il professait d'ailleurs une admiration constante de ses lois. Il avait la conviction absolue que tout ce qui était purement naturel était bien et bon, et qu'il suffisait de rappeler à la Nature et à sa direction cachée les êtres dont les maux prouvaient qu'ils étaient dans le désordre, et non dans l'ordre, pour les guérir, s'ils étaient guérissables !

Pour le dénigrer, on colportait donc sur lui certaines anecdotes ; les unes, vraies ; la plupart des autres, fausses.

Le Docteur Gabry était un spécialiste de l'estomac, mais cela ne l'empêchait nullement de faire la médecine générale, bien au contraire. Est-ce que tout ne tient pas à tout ? C'était donc dans la thérapeutique des maladies variées de l'estomac qu'il guérissait généralement fort bien, qu'il avait fait sa fortune et gagné sa réputation immense si justement fondée, et pour laquelle ses confrères le jalousaient tant.

Il était vrai qu'il guérissait les anthrax, rien qu'avec de l'ouate et de l'huile. C'était vraiment trop simple !

De ses malades, il exigeait confiance et obéissance passive à ses prescriptions. Il n'admettait pas que ses malades lui fissent des cours de médecine et raisonnassent sur ses traitements, parce qu'il était sûr de lui et de la valeur des dits traitements.

— Faites ce que je vous dis ou ne revenez pas me voir, disait-il un jour à une dame qui en prenait et en laissait à son aise, c'est vous qui me consultez ; ce n'est pas moi qui vous consulte.

« Quand vous aurez fini de faire des expériences, disait-il à une autre, profitez plutôt de celle des médecins et surtout des miennes…

Un jour, une dame de ses clientes et amies qui lui expliquait son installation à la campagne avec ses jeunes enfants, lui dit que l'eau, malheureusement, y était calcaire, et qu'elle l'avait remplacée par de l'eau minérale avec laquelle elle coupait le lait des enfants ; en même temps, elle lui annonçait, comme une merveille de sa sagacité, qu'elle s'approvisionnait de lait stérilisé, et lui demandait son avis sur ce lait.

Le Docteur Gabry, lui avait répondu :

— « Vous faites très bien d'être à la campagne avec vos chers enfants. Pour ce qui est du lait stérilisé, il est d'une grande utilité pour le pharmacien et il sera très utile aussi à vos enfants, s'ils s'amusent à le verser par terre, par la fenêtre du grenier, dans le jardin. Pour ce qui est de l'eau minérale, vous auriez beaucoup mieux fait d'emporter de l'eau de Seine, de la faire bouillir et de la battre ensuite… c'eût été beaucoup plus utile et plus intelligent.

Et encore bouillir ?… Bien des microbes sont utiles et sont les bienfaits de la Création ».

Il était aussi anti-vaccinateur sans nier toutefois l'efficacité du vaccin, mais il accusait ce dernier de n'agir qu'au détriment des forces générales de l'organisme. En tous les cas, c'était pour lui une cause de troubles au moins momentanés dans la santé. D'autres anti-vaccinateurs, et peut-être non sans raison, accusaient bien ouvertement la vaccine d'avoir rendu plus endémique la tuberculose, remplaçant ainsi un mauvais mal par un pire.

Seulement, le Docteur Gabry n'imposait pas de force ses idées et, plus d'une fois, il était allé chercher lui-même à l'Académie de Médecine d'abord, plus tard, à l'Institut Pasteur, des tubes destinés à ses clientes.

Mais où les méthodes de Gabry allaient à l'encontre des méthodes de la Science, c'était dans le domaine de l'alimentation.

Broussais avait mis à la mode la diète à outrance.

Gabry, fidèle à sa méthode, ordonnait, non seulement par ordre de la Faculté de manger, mais de suralimenter. Il opposait au ventre vide le ventre plein au nom de la Médecine digne de ce nom ; et ce qu'il y avait de remarquable dans son cas, c'est qu'il se chargeait de faire digérer les gens !… Cela ne s'était jamais vu ! De proche en proche, on se l'était dit, et comme l'homme est un animal qui aime à manger pour vivre et même parfois à vivre pour manger, la clientèle avait afflué.

Manie de jeunesse, toutes ses ordonnances étaient en effet, écrites en latin, dans ce latin impossible que la pharmacopée emploie, dans l'ancienne manière de formuler, dans le griffonnage

que les profanes n'ont pas dû souvent déchiffrer et dans une grande simplicité de formules.

En 1920, Gabry formulait encore comme en 1884. La valeur thérapeutique de ses ordonnances déconcertait par leurs substances « anodines ». En réalité, le Docteur Gabry ne croyait pas aux remèdes, dans le sens des autres médecins. Il ne fallait pas séparer la valeur des ordonnances et des régimes alimentaires qu'il prescrivait. Savait-on quelles expériences avait motivé sa méthode, dans son ensemble et dans ses parties ?

Gabry n'était médecin que parce qu'il était physiologiste ; il était physiologiste parce qu'il était anatomiste ; et, par-dessus tout cela, c'était un naturaliste philosophe, un penseur ayant l'intuition de la simplicité des choses de la Nature dans la variété des phénomènes.

Comme Mesmer, il aurait pu dire : « Il n'y a qu'une santé et une maladie » : la santé, c'est l'équilibre des forces biologiques ; « la maladie, c'est leur déséquilibre ». Le problème à résoudre est donc de ramener l'équilibre organique. Pour cela, il faut donner des forces et non en retirer ou troubler davantage celles qui sont désordonnées par le mal. Le désordre est un mal et le mal est un désordre ; on ne sait au juste lequel des deux il faut accuser spécialement d'être la cause initiale de la maladie. Si la maladie est un désordre, il faut la faire cesser en ramenant l'ordre. Voilà tout. Pour ce faire, il faut remettre un organisme dévoyé dans les conditions normales et générales de l'ordre, en tenant naturellement compte de ses besoins spéciaux.

Les confrères du Docteur Gabry le tenaient pour un déclassé, un inclassable plutôt, un hors-cadre, un en-dehors ; en tous les

cas, pour un original ; et il était tout cela, en effet, parce qu'il était quelqu'un, dans ce bas monde où tant de gens ne sont quelque chose, qu'à la condition honteuse de n'être personne.

Il était quatre heures.

On avait introduit Régina dans le salon ; c'est ainsi du moins que le Docteur désignait cette pièce éclairée de deux fenêtres donnant sur l'Église de la Trinité, deux fenêtres à petits rideaux, mais ayant chacune, glissant sur des tringles de fer, deux autres grands rideaux superposés, l'un de calicot blanc, l'autre de lustrine bleue. Sur les murs, du papier d'un vert pisseux ; pas de tableaux. À droite en entrant, était la cheminée encombrée d'objets divers, desquels émergeait une ancienne pendule de bois, à colonnes et sous globe, marquant l'heure d'un jour ou d'une nuit disparue sans doute depuis des années. À côté d'elle, pêle-mêle, se trouvaient des fioles, des petites piles et un appareil électrique en piteux état. Entre les deux fenêtres, se dressait un secrétaire Empire dont les deux colonnettes avaient perdu leur cuivre ouvragé. Un peu partout, il y avait des chaises de tous styles et un confortable fauteuil Voltaire. En face de la cheminée, se trouvaient sur une planche servant d'étagère, une vingtaine de volumes et, tout au fond de la pièce, des bibliothèques d'acajou vitrées contenant encore des livres, des dossiers, des cartons, et quantité de petites lampes hors d'usage. Près du secrétaire et des fenêtres, deux grandes lentilles montées sur pied intriguaient les clients qui ignoraient les anciens objectifs de forts télescopes.

Régina attendit près d'une demi-heure. Enfin, un très vieux domestique vint lui dire que le Docteur ne rentrerait pas avant six heures, mais qu'elle n'avait qu'à laisser son adresse, et que le Docteur, sitôt rentré, se rendrait chez elle, si cela était urgent.

— C'est très urgent, fit Régina, mon mari se meurt… j'ai là une lettre de M. Jude Weiss… Vous la lui remettrez donc.

Elle reprit son sac, son « Tom-Pouce », salua et sortit vraiment désespérée, car à cette heure surtout elle était compatissante et aimait réellement Gustave.

Àsept heures seulement, on carillonna à la porte de l'appartement.

Régina s'étonna. Elle ne comptait plus sur le fameux docteur. Elle alla ouvrir. Un petit homme court, un peu voûté, coiffé d'un énorme sombrero et enveloppé dans une grande cape de prêtre se précipita dans l'appartement à pas saccadé, le front haut, en disant :

— M' voici… c' t' ici le malade ?

— Le Docteur Gabry ?

— Oui, mais c'la ne fait rien… C'est l' malade qui d' meure et se meurt ici ?

— Oui…

De la main, Régina lui désigna la chambre de Gustave Goder.

Il entra, se dirigea vers le lit du même pas saccadé où le malade, exsangue, sommeillait dans un pénible et mauvais repos. Le docteur le regarda attentivement, fixement, en silence, pendant quelques instants, puis très simplement :

— Est-ce que l' malade a bon appétit ?

Bon appétit ? Régina resta stupéfaite. Bon appétit ?… un homme qui mourait d'inanition !…

— Mais il peut à peine boire, Docteur.

— Il n'a pas soif, mais peut-être a-t-il faim ? Vous êtes bien étonnante. C' la vous semble absurde alors ! Si on ne mange pas, on ne peut pas vivre.

Puis d'un ton radouci :

— V' lez-vous — (Le Docteur Gabry parlait très vite et avalait la moitié des mots) — écrire l' régime ?

Nouvel étonnement de Régina. Enfin, elle écrivit — sous la dictée du terrible Docteur, qui, les yeux pétillants et clignotants, fixés dans le vide, arpentait la pièce toujours du même pas saccadé — un régime à faire trembler Gargantua.

— Oui m' dame, dans six heures, le malade mangera ou il s' ra mort. Il mang' ra une petite assiette d' riz cuit à l'eau sans sel... vous entendez, sans sel, ni beurre, ni poivre, ni épices, avec une noix de côtelette d'agneau, la noix seule ; à dix heures, il mangera un petit sandwiche, fait avec cinquante grammes de jambon haché entre deux bouchées très minces d' pain grillé... sur la braise... la côtelette et le pain. À midi, la même chose que le matin ; dans l'après-midi, comme à dix heures ; le soir ?... le soir, un potage au riz... toujours sans sel, sans poivre, sans beurre ; dans ce potage vous jetterez une cuillerée à bouche de viande noire grillée et hachée et vous saupoudrerez le tout de fromage râpé... et s'il a encore faim dans la nuit, disposez près de lui ce... ce que je vais vous dire.

Et il énuméra une longue et minutieuse recette de consommé en gelée sans légume, ni épices, ni sel...

— Le malade pourra prendre de cette gelée par cuillerées à café à volonté ; cette gelée sert aussi à faire des soupes… Autre chose maintenant : pour la boisson, faire infuser deux têtes, vous entendez, deux têtes de camomille dans un litre d'eau bouillante, ajouter une cuillerée à café de la poudre selon l'ordonnance, laisser refroidir, déposer et passer, boire de cette boisson aux repas à volonté, et mettre dans chaque verre une cuillerée à bouche de vin de marmelade d'oranges écossaise…

Sans s'apercevoir de l'ahurissement de Régina, le petit homme s'approcha de la table, tira son stylo, son calepin et relut le régime à suivre écrit sous sa dictée par Régina et traça une de ces ordonnances qui faisaient la joie de ses confrères… mais qui guérissaient les malades abandonnés par eux.

Puis, il regarda attentivement Régina, peut-être l'esprit ailleurs, fronça les sourcils qu'il avait très épais et dans son style télégraphique lui dit :

— Cett' ordonnance, rue Poissonnière, Pharmacie Homéopathique, ordonnance en latin, vous sera traduite là-bas. Suivez prescriptions. V' s'êtes bonne garde-malade ? Oui… Tant mieux. Si malade résiste aujourd'hui… l' sauverai. Sinon, plus rien à faire, s'en ira c' soir, ou demain matin, lever du soleil, baisse température. Pas de fièvre ? Très bon ! Garde bon espoir. Se défendre, toujours se défendre, couper l' mal, Madame, couper le mal, provisions, munitions, estomac rempli. Ventre vide ? Idiot. Couper l' mal. Reviendrai demain dans la journée… Oui, Madame, couper l' mal. Maintenant on n'a plus le temps.

Il reprit son chapeau, salua automatiquement et, du même pas saccadé, prit la porte, disant toujours :

— Couper l' mal, Madame, couper le mal… tout est là…

Régina, un long moment resta près de la porte, se demandant quel cauchemar elle venait de vivre. Ce médecin était bien le fou qu'on disait. Tout de même, elle n'oubliait pas qu'il avait obtenu des guérisons merveilleuses… Elle se souvint alors que M. de Pontarès le connaissait et en parlait avec un grand respect.

C'était aussi la dernière carte ! Il fallait la jouer, obéir aveuglément. Elle prit le chemin de la cuisine pour s'assurer qu'elle avait du riz dans ses provisions, poursuivie par ce lugubre :

« — Couper l'mal, Madame, couper l'mal ».

Quand le malade s'éveilla, elle lui présenta du riz. Docilement, à sa grande stupéfaction, il le mangea…

Régina s'attendait à un brusque vomissement… Non, le malade se tourna légèrement et s'endormit, plus calme…

Bref, Goder qui, selon les dires des autres médecins, ne pouvait plus rien absorber, recommença à manger un peu, puis un peu plus, puis suffisamment et sur les cinq heures du soir, à l'heure même où le Docteur Gabry reparaissait, la résurrection s'opérait…

Le lendemain matin, alors que la garde-malade restait près de Goder, elle courut chez Jude et lui raconta tout ce qui s'était passé depuis l'avant-veille.

— Rien ne m'étonne de sa part, dit Jude. Fais tout ce qu'il te dira, méticuleusement. Ce bonhomme-là a la guérison dans la peau… D'ailleurs, je le verrai aujourd'hui. Tu as bien près de chez toi un café qui possède le téléphone ?

— Oui, la maison à côté.

— Préviens, on t'enverra chercher.

— Bien.

— Et puis, quand tu pourras…

Elle l'interrompit :

— … Alors, tu as confiance ?…

— Pleinement… quand tu pourras, dis-je, fais un saut jusqu'ici. Je vais téléphoner à Colette, qu'elle aille chez toi aujourd'hui.

— Oh ! oui, malgré la présence de Jeannot, je me sens si seule.

— Elle ne te servira pas à grand'chose.

— Cela ne fait rien, je me sentirai moins seule.

Petit Jude l'embrassa gentiment.

— Allons va, et du courage.

Dix jours plus tard, la guérison était un fait accompli.

Le Docteur Gabry avait dit :

— Dans douze jours, il faut que le malade soit à la mer. Retourner à la Nature, aux origines, à la mer, un bon mois de mer, Océan, Manche, peu importe ; la mer, la vraie mer ; pas le Midi, débilitant l'Midi. M'écrirez résultats queq' jours après… Le mal est coupé ; vivra longtemps votre mari, bonne constitution, excellent estomac, r'tour d'âge chez l'homme, accidents prévus, toujours prévus de quarante-cinq à cinquante-cinq — Vous ?…

Il avait alors regardé Régina de ses petits yeux noirs et avait lâché :

— Vous ?... Vous, attention... attention, Madame,... couper l'mal. Vous savez, couper l'mal.

17

Petit Jude avait dit à Régina :

... — Une villa au bord de la mer ? Il n'y faut point songer ; outre le manque de confort, il y a, à présent, une question de prix. À vous trois, dans un hôtel, vous serez bien mieux. Veux-tu que je saute dans un train, que j'aille jusqu'à Ault ? jusqu'à Onival ? — cela nous rappellera notre jeunesse — et là, que je retienne les chambres ? Tu diras que tu as écrit. On te répondra.

— Oh, que tu serais gentil, Petit Jude... Oui, fais cela !

— Et puis, à l'hôtel, je déciderai facilement Colette à s'y rendre : son mari est justement en tournée politique avec cette canaille de Daval. Moi-même...

— Tu viendrais ?

— Mais oui, mes répétitions ne commencent qu'en octobre et, sans doute, les reculera-t-on encore ; donc, de temps en temps, j'irai là-bas passer quatre ou cinq jours, je prendrai également une chambre pour la saison... Tu sais, là ou ailleurs ?...

— Je te présenterai enfin à mon mari.

— Ce brave Gustave !

— Mais oui, je l'assure, c'est un brave type.

— En douterais-je ?

— Tiens, tu m'enlèves toute ma joie.

— Mais non, je la renforce, d'autant que tu es probablement d'une sagesse… depuis un mois…

— Cela t'étonne ?

— Un peu.

— J'avais trop de soucis…

— Que n'en as-tu toujours !

— Tu ne dis pas toujours ça…

— N'est-ce pas, je suis un profiteur ?

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, ma petite Régina, que si tu voulais que j'ignorasse ta vraie vie, tu ne devais pas en parler à Colette…

Régina rougit, baissa la tête, pinça ses lèvres et ne répondit rien.

— Oui, continua Jude, Colette m'a tout dit… Ce n'est plus de l'amour, ma fille, c'est de la rage… Tiens, tu aurais dû profiter des visites de Gabry pour lui prendre une consultation sur ton cas.

— Merci… avec ses « couper l' mal », il me faisait trop peur… Alors… comme ça… elle t'a dit ?…

— Oh ! elle a dû oublier beaucoup… beaucoup de choses… toi aussi… C'est égal, tu es un phénomène… sais-tu ?

— J'en suis assez malheureuse… quelquefois…

— Mais si heureuse le reste du temps ! Ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est qu'il ne te soit jamais arrivé d'ennuis sérieux !

Régina ne répondait plus… La trahison de Colette l'affolait. Un soir, en effet dans un besoin d'expansion, elle lui avait raconté sa vraie vie, sa vie ignorée…

— Pourquoi Colette t'a-t-elle raconté mes histoires ?

— On ne sait pas… peut-être parce qu'elle a un vieux fonds de jalousie contre toi, contre moi, peut-être parce qu'elle a jugé qu'on pouvait encore te sauver de toi-même ?…

— Tu ne vas pas me faire de la morale, toi ?

— Et pourquoi cela ? Entre la liberté dans l'amour, l'amour libre et un dévergondage comme le tien, il y a une nuance, réfléchis, Gina… Tu atteins la quarantaine, oui, songes-y. Que tu aies un amant, deux amants, trois amants même, soit… mais… te donner au premier passant, te…

— Oh ! tais-toi, Jude… s'écria Régina en se cachant la tête dans les mains.

— … sans compter les maladies… pour ce brave Gustave, pour Colette, pour moi, pour d'autres peut-être, enfin… Et ton enfant ?…

— Assez ! s'écria-t-elle éplorée en fondant en larmes… Si tu savais combien je me méprise, combien je souffre… c'est plus fort que moi… Je n'ai même pas tout dit à Colette… Non, je n'aurais pas osé… non, je n'aurais pas osé… je suis infâme.

— Mais non, tu n'es qu'une femme… malade, n'aggravons rien. Le principal est que tu sois encore indemne. Écoute-moi. Quand, jadis, je vous ai prises toutes les deux, moi, toi et Colette, nous étions trois gosses et nous obéissions simplement à nos désirs. Si ce n'avait été moi, ç'eut été un autre. Nous étions trois à nous amuser et notre petite perversion ne tirait pas à conséquence, à nos yeux du moins. Évidemment, jugés par la morale courante, nous étions condamnables et combien ! mais la morale courante, moi, je m'en moque ; Colette ne s'en est jamais occupée ; il n'y a que toi qui t'en fis toujours un épouvantail… un épouvantail derrière lequel tu te cachais d'ailleurs. Je sais… c'est ton tempérament, tu n'y peux rien. Il y a au fond de toute ta conduite des excuses en masses dont la première est l'hérédité certainement. Je ne veux pas dire du mal de ta pauvre mère, mais tu sais aujourd'hui comme moi ce que l'on doit penser de ses fugues quotidiennes. Les magasins avaient déjà bon dos. Nous fûmes imprudents, mais la vie, Gina, n'est qu'un composé de successives imprudences.

La dernière imprudence nous offre enfin le trépas. En principe, — en théorie plutôt — il est admis qu'un homme qui se conformerait seulement aux lois de l'hygiène connue jouirait d'une grande longévité. Jouirait ? Savoir ! Il s'embêterait un peu plus longtemps, voilà tout. Néanmoins, toutes les précautions prises ne sauraient l'empêcher d'être la victime d'une auto, d'un avion, d'une guerre, d'un assassinat, d'un accident de chemin de

fer et même de certaines maladies contagieuses qui se moquent absolument de l'hygiène, sans compter la foudre, les tremblements de terre, et encore les glissements de montagne… dus aux déboisements. Si le ciel tombe et si le sol se dérobe, où l'homme peut-il être en sécurité ? Non. La « courte et bonne » est décidément ce qu'il y a de plus acceptable et de plus agréable sur la terre, n'en déplaise aux moralistes avec ou sans confession. Vivre bien, c'est vivre le plus près de la Nature. Mais ce n'est déjà pas chose facile, que de vivre près de la Nature. Donner libre cours à ses instincts, sans toutefois blesser autrui, ou nuire à son bonheur, nécessite, en premier lieu, une connaissance de soi-même assez approfondie. Le courage de la franchise peut et doit être même poussé jusqu'au cynisme. L'animal a-t-il honte d'aller d'une femelle à une autre, par exemple ? Et pourquoi en rougirions-nous ? Ma foi, que les « Pères la Pudeur » rougissent pour nous, cela nous réjouira toujours. Et puis n'ayons crainte. Comme l'écrit notre ami Bontemps : « Les congrégations de philochastes, de toute religion et de toute politique, ne comptèrent de tous temps que deux sortes de membres : les malins et leur naïf troupeau de bêleurs enragés. Dégoûter les hommes des joies de la terre… c'est une manière polie de se les réserver. »… Fûmes-nous vraiment des imprudents ? À la réflexion, pas tant qu'il y paraît. L'homme normal, qui est l'homme préhistorique ou l'Animal Normal, est essentiellement génésique comme l'animal inférieur. Sa supériorité unique sur ce dernier, outre la possession du pouce et son emploi qui lui a permis de bâtir le monde, réside surtout dans cette supériorité génésique qui lui permet de faire l'amour à toutes les époques ; génésiques, nous le sommes donc tous et toutes et au plus haut degré. La Nature ne réclame de nous d'ailleurs que ce travail de la reproduction et nous le

rend aisé et agréable au possible. D'où vient donc que certains hommes, en leur outrecuidance, se soient permis de marcher à l'encontre de la loi fondamentale de la Nature et aient osé décréter que cette loi est entachée de malpropreté ! Mais rien que pour cette erreur qui a détourné la marche du monde et a engendré tant de crimes, rien que pour cela, la société actuelle mérite mille et mille martyres. Opposer à une loi humaine, une loi sociale ! que dis-je ? une loi… religieuse ! C'est plus ridicule qu'odieux. Tu en es la preuve vivante, toi. Toutes les économies ancestrales, ma fille, c'est toi qui les payes ; tu es condamnée à dépenser, à te dépenser. Que veux-tu, la Nature se venge… et, si tu n'avais pas ton hypocrisie native encore développée par ton éducation, en quel cabanon te mettrait-on ?

— Tu es dur, petit Jude.

— Non, Gina, moi, j'ai une réelle affection pour toi, tu le sais bien, et j'ai pitié de toi et de ta chair si faible, si faible que j'ai peur qu'elle ne t'entraîne vers les pires catastrophes. Nous ne sommes, hélas, pas libres, Gina. Nous sommes couverts d'entraves et de chaînes.

— Tu me méprises, petit Jude ?

— Tu dis des niaiseries, Gina. De par la loi fatidique de la Nature, je te le répète, ne sommes-nous pas des génésiques ? Certainement, je sens aussi que nous sommes en ce moment sur le chemin de la vérité. C'est aux époques de veulerie et de dépression comme celle que nous traversons que nous pouvons constater que notre système social ne repose que sur des erreurs et des préjugés, que le roc — qui est la Nature — est à retrouver pour bâtir dessus notre maison, une maison solide cette fois, pouvant af-

fronter tempêtes et révolutions… Oui je sens cela si intensément que je m'en veux de m'occuper à amuser mes contemporains au lieu de les fouailler, de les insulter, de me dégager de leur ambiance et d'aller respirer l'air pur de la Nature, de me griser de ses joies et même de ses colères… Mais revenons à notre imprudence… Gina, nous trois nous n'avons fait de mal à personne ; en nous donnant les uns aux autres, nous avons obéi à notre instinct.

Que serait-il arrivé sans cela ? Toi, si tu n'avais pas connu Colette et si Colette ne t'avait pas connue, toutes les deux vous sombriez dans l'onanisme et moi itou. En quoi la morale, la morale imposée, y aurait-elle gagné ? En allant les uns avec les autres, nous avons donc agi au mieux de la Nature, de ses désirs et des nôtres. Et puis, trêve de mensonges, Gina, toute cette immense hypocrisie, qui est mondiale, finit par me mettre en colère.

Tous et toutes nous courons ici-bas après l'amour… Non ?… Menteurs et menteuses ! Quittez vos chemises, osez vous montrer nus et nues au moral comme vous vous mettez nus et nues au physique pour la satisfaction de tous vos désirs uniquement amoureux. Potache, tu ne songes pas plus à Horace qu'un chien songe à un grillon, et tu as bien raison ; ta pensée est ailleurs, tu aimes ta voisine ou ta cousine, tu te contentes de lui voler des baisers entre deux portes et de porter sur ton cœur la mèche de ses cheveux qu'elle t'a donnée ou que tu lui as prise, mais tu te rabats sur la petite bonne qui, elle, avec ses dix-huit printemps et sa vie de recluse obligatoire, a fait ses choux gras de ta virginité et se gave de la jeune chair. Elle te préfère à ton père qui la trousse dans les escaliers et la prend quand Madame ta mère est sortie… sortie, c'est-à-dire lorsque Madame ta mère est chez l'ami de ton

père, une vieille liaison dont tu pourrais peut-être bien être toi-même le produit.

Financier, certes les cours des bourses et des changes, mille combinaisons plus louches les unes et les autres enfin, occupent ton cerveau, mais pas autant que Mademoiselle Machin-Chose des Nouveautés qui te coûte fort cher et qui entretient, à tes frais, deux ou trois greluchons, des en-cas pour la satisfaction de ses sens toujours en éveil. Tu n'ignores rien de sa conduite, tu fermes les yeux et, qui sait si, intérieurement, tu ne jouis pas de la situation que te donne une suprématie sur la jeunesse que tu n'as plus. Pourtant, tu es marié, tu as un grand fils avec lequel, quelquefois, tu chasses encore la femelle au hasard de la rencontre. Tu supportes ses frasques… si elles ne le sont pas trop coûteuses bien entendu ; mieux, tu les approuves. Quant à ta fille, malgré son éducation religieuse — ou peut-être à cause de celle-ci — tu ne veux pas approfondir l'amitié tendre qu'elle ressent pour son amie de pension. Cela aussi tu le supportes… n'est-ce pas ?

— Jude !

— Je t'en prie, laisse-moi être cynique !

Industriel, tu commandes un harem de dactylographes. Tu n'as qu'à étendre la main pour que les yeux se baissent et les lèvres s'ouvrent. Le petit caleçon n'est pas une entrave, pas plus que la chemise-combinaison dont les boutonnières sont toujours assez lâches. Les gratifications et les augmentations coûtent moins cher que les cadeaux et tu ne leur mets pas que le… marché en main.

Et vous aussi, contremaîtres, chefs de rayons, chefs de bureaux, tous les chiens-bergers de la géhenne du travail-forcé,

vous avez votre harem, car le phénomène de réflexion existe toujours et ce qui est en haut est pareil à ce qui est en bas.

Prêtre, après la confession, la seule joie de ton prétendu sacerdoce, il te reste l'aventure, l'onanisme ou la maison close, à moins que, toi aussi, tu n'aies quelques pénitentes jeunes ou vieilles, jolies ou laides pour te recevoir dans leur lit. Et vous aussi, dévotes bigotes, illuminées, vous êtes des folles d'amour, vivant toujours dans un rut non satisfait, jamais satisfait, dans le harem divin. Toi ! pasteur, et toi ! rabbin, vous agissez de même. Tout cela n'est pas crime, non, Gina, car tout cela est naturel. Ce qu'il y a de criminel dans toutes vos actions, c'est, outre le moyen tyrannique que vous employez, c'est le soin que vous apportez tous à les contredire par l'étalage de votre morale qui n'est qu'une morale d'apparence. Tous et toutes, vous finissez par vous accoupler par besoin ou par désir et aussi parce que l'accouplement, mieux ou aussi bien que chez les bêtes, est l'ordre unique, puisque c'est le seul ordre naturel. Ce n'est pas, comme le prétend la femme, comme tu le prétends, Gina, pour ton contentement personnel (il a aussi bon dos ton contentement personnel !), que tu te bichonnes, que tu te fardes, que tu te grimes, que tu te fais des yeux profonds et fatigués, que tu te rougis les lèvres, que tu te parfumes d'odeurs lourdes et excitantes. Cela est bon à dire au mari ou à l'amant. Non, tu te fais belle pour plaire, pour allumer, pour lever sur ta route le désir des mâles et la jalousie de tes pareilles. Tu sors en armes, toujours prête pour l'occasion, prête à subir l'assaut que tu provoques, souvent inconsciemment, je l'admets, mais que tu provoques tout de même.

Et pour arriver à l'amour, toutes les routes sont bonnes. Pour aimer, il faut être libre, pour être libre, il faut de l'argent. Le Dé-

sir passe, rangez-vous ! Ceux qui désirent sont autour de vous et gare au couteau qui se lève, à la loi qui atteint !

Et, hypocrite aussi, comme je le disais, celui qui juge, celui qui condamne.

Ce besoin de mentir, de se tromper soi-même, pour les imbéciles, de s'illusionner, est devenu universel depuis l'avènement du règne de l'homme d'abord et des religions ensuite, principalement du règne du Christianisme. Et, pour conclure, Gina, nous avons bien fait d'être « imprudents ». À quoi bon ruser, à quoi serviraient nos humiliations et nos hypocrisies ? Nous avons libéré nos cœurs, nous avons osé comprendre !... Nous avons surtout osé agir. De toutes nos actions, nous ne devons compte qu'à celle qui nous a donné la pensée et la force, à la Nature, uniquement à elle... le reste ?... pfutt !... Songe seulement que chaque heure qui n'est pas donnée au plaisir est une heure déplorablement perdue pour nous et dont un autre profite, ce qui est assez vexant par parenthèses... Seulement... voilà, tous les excès conduisent à la maladie. Tandis que Colette et moi nous avons su ne point tomber dans l'exagération ; toi, livrée à toi-même, tu as sombré dans — n'aie pas peur du mot — dans la nymphomanie... Nous voulons t'en sortir pour t'éviter les pires ennuis, les pires dégradations. Il te faut acheter une conduite et nous devons, Colette et moi, t'y aider de toutes nos forces. Il te faut un petit coin bleu, Gina, Colette a le sien, c'est moi ; moi, j'ai le mien, c'est Muguette, je m'efforce du moins de le croire ; toi...

— Comme je t'aurais adoré... petit Jude, s'écria Régina, la face rayonnante.

— C'est entendu… mais je ne puis être ton petit coin bleu. Tu es trop avide de sensations nerveuses, nouvelles… je suis bon tout au plus pour une paresseuse comme Colette. Ça lui évite de chercher… Sans compter que tu as dû faire des tas de malheureux. Avec les autres femmes, les putains, les grues, l'homme sait où il va ; mais avec toi, avec tes allures honnêtes de petite bourgeoise, jolie comme tu l'étais et comme tu l'es encore, des hommes, certainement, ont pu engager leur cœur… Gina, souffrir ?

L'image de M. de Pontarès passa devant les yeux de Régina.

— Et dire que tu n'as peut-être jamais aimé ! s'exclama Jude.

Elle leva la tête, regarda Jude et dit lentement :

— C'est vrai… je n'ai jamais aimé… j'ai cru… une fois… un gamin… Non, je n'ai jamais aimé. J'ai de l'affection pour mon mari, pour toi, pour Colette… mais, c'est vrai, je n'ai jamais aimé… Tu as raison… Et toi, Jude ?

— Moi ?… Moi ?… Moi, si. Jeune, je vous ai aimées. Toi, d'abord, et ensuite Colette ; puis toutes deux en même temps. C'est ainsi : Oui, oui, d'abord toi, Colette ensuite, puis toutes les deux… j'ai… mais à quoi bon ?

— Si, je veux te connaître aussi… continue…

— J'ai aimé Muguette ; mais coureur, amoral comme je l'étais, ne me sentant pas la force d'être fidèle, ne voulant pas l'être, j'ai chassé cet amour de mon cœur, je l'ai remplacé par une bonne affection que je lui voue encore.

— Pauvre Muguette Langlois ! Je sens que c'est très beau… mais je ne comprends pas… Elle n'a jamais été ta maîtresse ?

— Je n'ai pas voulu. J'avais besoin, en face d'un phénomène comme moi, de voir se dresser un phénomène contraire. C'est mon petit coin bleu, mon coin romanesque, romantique, comme tu voudras.

— Tu n'as jamais eu envie de Muguette !

— Que si !

— Et maintenant ?

— Maintenant ? À quoi bon ? Elle est proche de la quarantaine, elle se moque elle-même de son embonpoint et… de son poids…

— C'est du dépit de sa part.

— Peut-être. Mais avoue que je m'en voudrais de prendre aujourd'hui ce qui s'offrait en mieux hier ?

— C'est également du dépit de ta part.

— Peut-être aussi. Mais j'aurais peur de briser en elle et en moi un sentiment qui me semble plus doux. En outre, Muguette a trouvé, elle, un dérivatif puissant dans la musique.

— Tu te fais souffrir et tu la fais souffrir… Tiens, petit Jude, je t'envie tout de même : une amitié amoureuse comme celle-là.

— Peut-être en as-tu rencontré une, toi, dans le tas, une amitié amoureuse que tu as dédaignée ?

Une seconde fois, l'image de M. de Pontarès passa devant ses yeux.

— Je ne me souviens pas, dit-elle.

— Ou bien tu veux te mentir pour te convaincre ?…

Il y eut un silence.

— Allons, aide-moi à préparer ma valise, je déjeunerai du côté de la gare Saint-Lazare et je partirai par le premier train. Tu as de la chance que nous soyons en juin et que ce voyage coïncide avec des vacances que je voulais m'octroyer.

— Si tu pouvais m'emporter dans ta valise, fit tout à coup Régina… j'ai besoin d'air… j'ai été tellement occupée depuis un mois…

— … que tu n'as pas même songé à nous ?

— Je l'avoue.

— C'est très bon, tu vois, d'être occupée. Si tu l'étais un peu plus, tu ferais moins de bêtises… ma petite Gina.

— Je n'en ferais plus, petit Jude… à la condition toutefois que tu me restes aussi.

— Tiens, pour « aussi » il faut que je t'embrasse, et puis vrai, tu as bien droit à un petit plaisir dont tu es sevrée depuis si longtemps… Allons, viens m'aider à faire ma valise — on verra peut-être à te contenter… Une fois de plus ou une fois de moins ! Gina !… et puis moi, je ne connais pas encore ton mari.

Et pour la troisième fois, la réplique de petit Jude obligea Régina à évoquer M. de Pontarès. Elle le revit, recevant comme un

soufflet la phrase cinglante dont elle l'avait gratifié…

— « Vous ne venez donc chez moi que pour ça ? »

Et peut-être alors, pour la première fois de sa vie, elle s'en voulut vraiment, sincèrement, d'être hypocrite… et peut-être aussi de n'être pas très intelligente.

18

Tous les matins, lorsque le temps le permettait, on installait Gustave Goder sur la plage, sous une tente, avec des journaux et des revues. Jeannot lui tenait compagnie ou allait s'ébattre sur la grève avec des petits camarades, non loin des yeux paternels. Régina, qui se levait tard, ne descendait à la mer, avec Colette, que pour l'apéritif que l'on prenait ordinairement en commun. Quelquefois, Jude, pour lequel Goder avait maintenant une réelle sympathie, venait s'asseoir à leur table.

Lorsque les Goder étaient arrivés à Onival, ils avaient trouvé Jude Weiss installé. Gustave s'en était réjouit bruyamment :

— « … Depuis le temps que je voulais vous connaître !… Vous êtes presque parent avec ma femme, puisque vous avez été élevé avec elle, voyons, vous êtes presque son frère… Voilà, on se découvre des beaux-frères tout à coup ; comme la vie est drôle !

— « Je viens sur ces côtes normandes assez souvent, avait répliqué Jude. Cela me rappelle, en effet, ma jeunesse. J'y suis tranquille. C'est même pendant l'été, devant la mer, que j'écris,

en partie, mes pièces. D'ailleurs, Colette, ma cousine, y vient aussi, vous voyez.

Et, sachant l'antipathie de Goder pour Lemaistre, il avait ajouté :

— Elle y vient heureusement sans son mari…

— Oh oui, heureusement, s'était esclaffé Gustave Goder… quel poseur que… Enfin, c'est le mari de Colette, donc votre cousin ; je ne veux rien en dire…

Le soir, Goder avait dit à sa femme d'un air entendu :

— Je parie que Jude fait cocu Lemaistre !… C'est bien fait, cet idiot n'a que ce qu'il mérite,

Régina avait simplement haussé les épaules. Ces sortes de plaisanteries lui semblaient toujours déplacées.

Elle n'aimait pas qu'on entrât dans la vie des gens ou qu'on fit des allusions de ce genre. Elle était de celles qui disent très sérieusement : « Il y a beaucoup plus de femmes honnêtes que l'on ne pense ».

Mais presque tous les matins, elle allait s'habiller dans la chambre de Colette et, par hasard, la chambre de Jude communiquait avec celle de sa cousine.

Ils décidèrent de refaire tous les trois ensemble par la grève, la balade à Cayeux.

— Ce sera si amusant ! s'écria Colette.

— On se rebaignera ? interrogea Régina.

— Tu nous apprendras encore à… nager, ajouta Colette en clignant de l'œil.

Cette proposition fut présentée à Goder sous une forme enfantine.

— Sacrés gosses que vous êtes tous les trois ! s'écria celui-ci. Et les grandes personnes, Jeannot et moi nous resterons ici ?… Allez et amusez-vous bien… et faites attention en vous baignant, il y a des courants traîtres par là, m'a-t-on dit.

Le lendemain, ils partirent tous les trois d'assez grand matin. La merveilleuse matinée de juillet ! Sous un ciel bleu céruléen à peine voilé, par instants, des nuages blancs, ouatés, roulaient comme pour donner moins d'ardeur aux rayons solaires. À leur droite, les blés hauts et verts, coupés d'immenses rectangles par des haies vives, des piquets tendus de fils barbelés ou des rangées de buissons en ondulant au soleil, découvraient, au loin, quelques fermes aux toits bas qui dressaient leurs murailles grises au milieu d'arbres étiolés et brûlés par les vents du large. À gauche, la mer, une mer calme et plombée, presque sans vagues.

— Quelle belle journée ! s'écria Colette, ravie.

Leur intention était de gagner simplement Cayeux, d'y déjeuner et de revenir à Onival dans une auto de louage qu'ils trouveraient à la gare.

De la route, par des sentiers, à travers des marais, ils gagnèrent la grève juste au moment où la mer qui finissait son étal allait remonter.

— Nous arriverons juste pour le bain au… Bateau Ivre, dit Jude.

— Le Bateau Ivre ! Penses-tu que depuis vingt ans il nous ait attendus ?

Colette paria dix francs qu'on le retrouverait, contre Régina qui pariait la même somme qu'il avait disparu depuis belle lurette.

— Et toi, Jude ?

— Oh ! moi « che rechois les petites encheux ».

Toutes les deux, en riant, le traitèrent de sale juif et Jude se sauvait devant leurs coups.

Du Bateau Ivre, il ne restait plus aucune trace !

Alors Jude, gravement, prit un air inspiré et déclama, comme jadis, les premières strophes du Bateau Ivre d'Arthur Rimbaud, le poète français le plus étrange, peut-être, parmi les poètes français et, en tous cas, celui qui afficha le plus son profond mépris pour les hommes de son temps et même pour son génie :

Comme je descendais des fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les hâleurs
Des Peaux-Rouges criards les ayant pris pour cibles.
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.
J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteurs de blés flamands et de coton anglais
Quand, avec mes hâleurs ont fini ces tapages
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.
.....
Or, moi, bateau perdu sous les cheveux des anges,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,

Moi, dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau !...

— Tu vas t'envoler, petit Jude, cria Régina.

— Ce que tu es pompière, Gina, fit Colette, scandalisée.

— Oh, toi ! dès que tu entends des ron-ron, tu es prête à dormir. Tiens, tu étais déjà couchée ?

— Il vaut mieux être assis que debout et couché qu'assis, dit Jude, sentencieusement.

— ... et morte que couchée, termina doucement Colette.

— Tu vas nous faire pleurer. Tranquille !

— Alors, on se baigne ici ? interrogea Jude.

— Il n'y a plus de bateau !... dit Régina, où allons-nous nous déshabiller ?

— Oh... Nous n'en sommes plus là, maintenant, répliqua Colette en riant... Régina restera toujours huguenote... et Dieu sait !...

— Oui. Dieu seul sait... et encore Dieu, reprit Jude.

— Vous m'embêtez tous les deux. Je me déshabille, tant pis !

— Quelle bravoure, fit Colette, en éclatant de rire.

Ils s'étaient avancés tous les trois dans l'eau. Comme jadis, Jude avait d'abord pris Colette dans ses bras, l'avait embrassée, et, tandis qu'elle s'en allait nager un peu plus loin, toujours comme jadis, il empoignait Régina qui protestait parce que Jude, prétendait-elle, la chatouillait plus qu'il n'avait chatouillé Colette.

— Tu me fais mal !… mon pied ! tu marches dessus… mon espadrille… j'en perds une !

— Fais la planche !

— Mon bras ! cria-t-elle encore en riant.

— Ta bouche !… hurla de loin Colette qui gagnait tranquillement le large…

Ironie cruelle ! Ce furent les derniers mots de Colette.

Lorsque Jude et Régina eurent suffisamment batifolé, ils levèrent la tête, la cherchèrent des yeux et ne l'aperçurent plus.

— Où peut-elle être ? demanda Jude, qu'une inquiétude soudaine fit pâlir. Je ne la vois ni sur les flots, ni sur le sable.

Tous les deux, en même temps crièrent très fort et à plusieurs reprises :

— Colette ! Colette ! Colette ! Lette !

Et comme aucune réponse ne leur parvenait, ils se regardèrent avec anxiété cette fois.

— Colette ! hurla Jude, les mains en trompe.

Le bruit des vaguettes se heurtant les unes aux autres et le sifflet d'un lointain vapeur troublèrent seuls l'infini du ciel et de la mer.

Jude dit à Régina :

— Va, gagne la grève et appelle ; moi, je pars à la nage… à sa recherche !

— Mon Dieu ! s'écria Régina… les courants !

— J'y songeais. Du sang-froid, Gina, du sang-froid ; elle est peut-être sur la grève, dans le sable, en train de se sécher ou de prendre un bain de soleil… va du côté de Cayeux.

Nageur excellent ; à la brasse et à la coupe, Jude s'éloigna, filant presque sous l'eau, jetant de temps en temps un « Colette » retentissant. Il nageait vers l'endroit où il avait vu sa cousine pour la dernière fois au moment où elle avait crié : « Ta bouche ».

Tout à coup, un de ses genoux toucha du sable. Comme il était loin de la grève, il s'étonna d'abord, puis s'expliqua que la mer en tournant ce banc de sable formait un courant, le courant qui avait dû emporter Colette dans sa course. Celle-ci devait donc avoir gagné la mer et attendait, en faisant la planche, la mer étale, pour s'en revenir au rivage.

Pendant qu'il reprenait haleine tout en réfléchissant, l'angoisse le tenaillait et il claquait des dents. De son petit promontoire, il dominait. Il aperçut au loin Cayeux, blanche de villas et, à gauche, Régina, gros point noir dans son costume de bains, qui courait toujours sur le sable. Son cri de « Colette ! Colette ! » lui arrivait, mais si faible, si assourdi.

Il se disait :

— « Oui, pourvu qu'elle ait l'idée de faire la planche et d'attendre ».

Il lui revenait en mémoire que, justement, il y avait quelques semaines un très bon nageur, dans un état d'évanouissement

même, avait pu rester six heures sur les flots avant d'être recueilli par une barque.

Pour se rassurer encore, il espérait que sa cousine, bonne nageuse, nature calme, réfléchie, avait peut-être abordé à Cayeux. Il se souvint que l'année précédente, tous deux, à Dieppe, avaient pu nager durant deux heures côte à côte. En tous les cas, il n'avait plus rien à faire dans cette eau : Ou Colette avait abordé du côté de Cayeux, ou Colette allait revenir, ou bien… Colette s'était noyée… Mais c'était folie que la chercher, par ses seuls moyens, sur une surface liquide de deux ou trois kilomètres carrés. Il marchait toujours sur le sable et comme il allait perdre pied à nouveau, il se lança résolument à la nage avec l'idée de regagner la côte où il trouverait aide et secours. Mais voici que, subitement, le courant le prit à son tour et l'entraîna… Alors, il comprit seulement la gravité de la situation. Il ne s'affola pas. Au contraire, appelant à lui toute son énergie, il se mit sur le dos et se laissa emporter, certain de prendre le chemin qu'avait pris Colette et de la rencontrer, de la sauver ou de mourir avec elle. Il ne craignait, somme toute, que la crampe, la crampe fatale, la crampe qu'elle avait peut-être eue, sa malheureuse cousine ! Tout en se laissant aller, comme une barque à la dérive, il regardait par dessus les petites vaguettes. De temps en temps aussi, pour ne pas se laisser engourdir par le froid et pour aller plus vite, il nageait avec force dans le sens du courant. L'espoir, un espoir vague le tenait encore. Enfin, il s'aperçut qu'il était juste devant Cayeux, au moment même où le courant, perdant sa force, abandonnait son emprise.

Il ne comprenait plus… ou il comprenait trop !

Il se mit à nager vers la grève avec une grande indifférence. Si près du but, une lassitude étrange l'enveloppait. Il sentait la Mort rôder si près de lui qu'il lui prenait envie de l'appeler pour en finir. Le découragement est la préface de toute Mort — (singulière réminiscence professionnelle ; pourquoi l'air de la Lettre de la Tosca bourdonna-t-il dans sa tête ?) — En mesurant des yeux tout le chemin qu'il fallait encore parcourir, il désespéra un instant, mais l'instinct de conservation et le drame, qu'il n'écrivait pas, cette fois, mais qu'il vivait, lui fit envisager brusquement la possibilité de sortir vainqueur de cette lutte entreprise contre l'élément meurtrier qui lui avait déjà ravi Colette et qui se préparait à l'engloutir lui-même. Alors, il ne sut plus ce qu'il fit exactement. Atteindre la grève, mettre enfin le pied sur de la terre ferme, sentir des galets sous ses pieds, tout cela lui apparut comme le bonheur suprême ; et, toutes ses forces, pour tendre vers ce but, lui revinrent.

Éperdument, éperdument, il nagea.

… Il allait succomber pourtant, n'en pouvant plus, quand à ses yeux parut une barque qui lui sembla immense, une barque dans laquelle il vit trois baigneurs. Il entendit qu'on lui criait : « Courage » et il redoubla d'ardeur… La barque semblait encore grandir, devenir gigantesque… Machinalement, il tendit les mains, ses doigts s'accrochèrent à une bouée qu'on venait de lui jeter et il s'évanouit.

Mais les baigneurs s'étaient jetés à l'eau et l'entouraient. Il était temps.

Lorsqu'il revint à lui, il se trouva couché dans un lit, enveloppé dans des couvertures de laine… Tout son corps le brûlait. Trois

personnes l'entouraient, dont une femme.

Il perçut vaguement la conversation à voix basse :

— Il revient à lui…

— Passez-moi le cordial, vous allez le soulever et nous allons le faire boire.

— La réaction est déjà faite.

— Tout son corps brûle, Madame Sauvaget, palpez-le.

— Il s'en tirera, dit la voix féminine.

Il eut l'impression qu'on le prenait, qu'on lui mettait quelque chose à la bouche et il but.

Il regarda… se souvint… et éclata en sanglots.

— Très bon, dit la femme d'une voix très douce, laissez-le pleurer.

Et pendant qu'il pleurait, la mémoire lui revenait : Régina courant affolée sur la plage, Colette emportée par le courant, noyée sans doute et lui… lui !…

Tout à coup, Jude fit quelques mouvements brusques et se dégagea…

— Vite, vite, dit-il,… je vous raconterai après, prenez un bateau, explorez, il y a une femme qui se baignait avec moi et qui a été emportée par le courant, c'est en cherchant à la sauver que moi-même… Vite, vite… Explorez du côté d'Onival, à deux ou trois kilomètres d'ici ; et… et… il y a une autre jeune femme qui court sur la plage… qu'on prenne une auto… Vite, vite… puis il re-

tomba sur son lit et son teint redevint livide… Comme on lui posait des questions et qu'il n'y répondait pas, les hommes disparurent pour organiser le secours.

Seule la femme resta près de lui… C'était celle qu'on avait appelé Mme Sauvaget.

— Il dort… murmura-t-elle un peu plus tard.

Jude dormait encore lorsqu'un des baigneurs entr'ouvrit la porte.

— Nous ramenons la dame trouvée errante, en effet, sur la grève… Quant à l'autre, les bateaux la cherchent toujours.

— Dans quel état est cette pauvre femme ?… demanda Mme Sauvaget.

Elle pleure, mais elle a, tout de suite en arrivant, demandé à manger. Elle veut voir aussi tout de suite son compagnon ; que faut-il lui répondre ?

— Qu'il faut le laisser dormir… Faites préparer aussi pour mon malade, par la cuisine, un bouillon avec deux œufs pochés ; dès son réveil, il faudra qu'il se restaure.

— À propos, Madame Sauvaget, vous savez qui est votre malade ?

— Ma foi non.

— C'est Jude Weiss, l'auteur dramatique, l'auteur de Robes Courtes, cette pièce qui a fait verser tant d'encre.

— Ah !…

— Ils sont tous descendus à l'Hôtel de la Plage, à Onival-sur-Mer. C'est… la cousine de M. Jude Weiss qui… a disparu. La dame est leur amie d'enfance à tous deux ; c'est une dame Goder, mariée à un officier en convalescence et qui est avec eux également à Onival. Est-il hors de danger, M. Jude Weiss ?

— Tout à fait. Sa respiration est très bonne ; il ne me semble pas avoir beaucoup de fièvre. Il acquiert des forces, voilà tout. Ce que je crains le plus, c'est le réveil, quand il apprendra qu'on n'a pas retrouvé l'autre… sa cousine.

Àce moment, la porte étant restée ouverte, ils entendirent des pas.

— Voici la dame, dit le baigneur.

C'était en effet Régina qu'accompagnait un garçon.

Mme Sauvaget et le baigneur sortirent dans le couloir…

— Oh ! Madame, simplement le voir, supplia tout bas Régina… le voir, me convaincre qu'il est là, qu'il dort… Cela ne peut pas lui faire du mal.

— Mais oui, Madame ; seulement, je vous en prie, maîtrisez vos nerfs, n'allez pas pleurer, le réveiller… Il faut qu'il dorme.

Avec Mme Sauvaget, sur la pointe des pieds, Régina s'avança, vit Jude… l'entendit respirer et, le mouchoir sur la bouche pour étouffer ses sanglots, elle sortit en disant :

— Madame, quand il sera réveillé, appelez-moi. Ses effets sont en bas… et ceux de la pauvre Colette aussi. J'ai tout ramené dans l'auto.

Elle rentra dans la salle à manger où une dizaine de baigneurs, sous prétexte de consommer, s'étaient assis ; et, c'est tout en mangeant qu'elle leur raconta la tragique aventure.

Sur les cinq heures, Jude s'éveilla. Ses premières paroles furent :

— L'a-t-on retrouvée ?

— Et, comme on se taisait, il comprit et se mit à pleurer… Quand il se fut calmé, à la supplication de Mme Sauvaget, il consentit à avaler son bouillon lesté de deux jaunes d'œufs et à boire un verre de vin de Bordeaux. Il refusa la tasse de café. Ensuite, il pria qu'on le laissât s'habiller. À présent, il voulait revoir Régina. Il avait peine à se convaincre de la réalité du drame.

Dans la salle à manger, dès qu'ils furent en présence, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant. Jude engagea Régina à rentrer à Onival en auto. Elle raconterait l'épouvantable accident. Pour lui, il restait jusqu'à ce que la mer ait rendu le cadavre de Colette, ce qui ne pouvait tarder, la mer commençant à monter…

Régina se laissa convaincre facilement. Tous ces événements l'avaient abattue ; et puis, elle n'aimait point voir les morts. En tous les cas, pour rien au monde elle n'aurait voulu se trouver en face d'une Colette abîmée, boursouflée, rendue horrible par les flots. Grand Dieu non !

Elle allait donc regagner Onival et attendre les nouvelles.

— Il faut prévenir télégraphiquement M. Lemaistre, ajouta Jude. On trouvera bien son adresse actuelle dans le sac de Colette. Cherche Gina.

On prit le sac de Colette, on l'ouvrit — ce qui fit pleurer de nouveau Régina ; — enfin, Jude tomba sur une lettre de son mari. Il se trouvait avec Daval, l'arriviste Daval qui, après deux ans de Chambre, lâchait ses électeurs pour se présenter aux élections sénatoriales. C'était chez Daval qu'on devait lui écrire.

Jude allait rédiger le télégramme, quand il déclara :

— Il nous reste l'espoir, l'espoir fou, mais quand même l'espoir, qu'une barque de pêcheur l'ait recueillie… cela est arrivé l'an dernier. Colette nageait très bien.

Et comme il voyait qu'autour de lui l'incrédulité était peinte sur les visages, il reprit :

— C'est vrai. L'horizon est lisse… et puis, la barque serait revenue tout de suite. Il rédigea donc le télégramme avisant M. Lemaistre que « Colette, sa femme, était très souffrante et qu'on attendait son arrivée ».

Et il signa. Un baigneur se chargea de porter le télégramme.

Dans sa chambre, Régina était anéantie.

Elle pleurait amèrement son amie certainement morte. Elle la voyait déjà étendue dans cette chambre, sur ce lit d'hôtel… Dans le secret de son être, il y avait aussi des larmes inconscientes qui coulaient sur elle-même après tout, échappée au péril… car dans les deuils les plus amers, c'est ce qui est le plus vulnérable, le plus mortel en nous, qui se trouble de la mort des autres.

Régina partie, Jude se sentit si seul au milieu de ces étrangers, certainement sympathiques, qu'il voulut descendre à la mer et se mettre de nouveau en quête. Mais, Mme Sauvaget lui fit observer

qu'il devait faire attention, qu'une fatigue suivie d'une émotion nouvelle pouvait lui enlever ses forces dont il allait avoir tant besoin…

Alors, il s'assit, consentant à parler, à raconter à peu près exactement de quelle façon les choses s'étaient passées.

Sur ces entrefaites, le Commissaire de Police entra et annonça que des enfants avaient découvert le cadavre de la jeune femme et qu'on l'apportait.

L'hôtelier protestait. Il ne voulait pas de la morte chez lui… cette morte n'était pas, après tout, sa cliente !… Jude proposa de ramener le corps à Onival en automobile, mais le Commissaire s'y opposa. N'était-ce pas à Cayeux que le cadavre avait été retrouvé ?… Jude appela alors l'hôtelier, lui remit mille francs à titre de dommages et intérêts et lui demanda deux chambres, une pour lui et une pour la morte, car il entendait la veiller. L'hôtelier, en grognant, accepta. On déposa le cadavre de Colette sur un lit et quelques mains pieuses déposèrent des fleurs.

Quand Jude pénétra dans la chambre, il baissa la tête. Il n'avait plus de larmes, mais de gros sanglots le secouaient.

— Colette… ma pauvre petite Colette, disait-il tout bas, pardon… c'est de ma faute.

Le visage de Colette, sous l'action de l'eau salée, avait complètement blanchi. Avec ses cheveux courts, sa figure de cire, à côté des fleurs, dans son drap tout blanc, elle avait l'air d'une Ophélie.

— Pauvre petite Colette ! sanglotait toujours Jude.

Mme Sauvaget l'entraîna. D'ailleurs, le Commissaire de Police avait besoin de renseignements. Jude les donna tous. Quand le fonctionnaire apprit qui était le mari de la défunte, et qui était Jude Weiss, il assura ce dernier qu'il était entièrement à sa disposition ; qu'il allait faire faire par un de ses agents toutes les démarches nécessaires pour l'enterrement.

Jude acquiesça.

Ayant appris que la morte était catholique et mariée, deux dames de l'hôtel s'offrirent à la veiller. Jude se réserva la nuit.

En bas, Jude Weiss retrouva, sur la terrasse, Mme Sauvaget. Pour la première fois, il la regarda. C'était une grande femme brune, très belle, très élégante, tout de noir habillée. Dès qu'elle aperçut l'auteur dramatique, elle se leva et vint à lui.

— Il faut avoir du courage, Monsieur Weiss, lui dit-elle.

— J'en ai, Madame, j'en ai beaucoup… mais j'ai beaucoup de chagrin aussi… je ne la verrai plus… c'était ma cousine germaine… presque ma sœur ; et, à cette heure, je constate que je l'aimais beaucoup plus que je ne me l'imaginais.

— Vous penserez à elle souvent. On peut vivre avec le souvenir d'un mort aimé… croyez-moi… dit-elle d'une voix pénétrante.

— Vous avez perdu ?… commença Jude.

— Oui, Monsieur.

— Excusez-moi, Madame, d'avoir involontairement réveillé un souvenir…

— Vous ne réveillez pas un souvenir en moi… puisque je vous dis que je vis avec ce souvenir et que je ne vis même que de ce souvenir.

— Elle va être terrible cette nuit, fit Jude, tout à sa pensée. Je dois veiller la morte ; il faut que je la veille, et je veux la veiller…

— Bien cela, Monsieur ; si vous voulez, nous veillerons ensemble votre cousine. Je sais ce que c'est aussi que veiller un mort qu'on a aimé.

— Merci, Madame, vous êtes bonne, merci aussi d'avoir présidé à ma résurrection.

— Avouez que tout cela est très simple, tout naturel.

— Non, Madame, répondit gravement Jude. La bonté, ici-bas, n'est pas encore une chose simple et ce n'est pas non plus, hélas ! une chose naturelle.

Mme Sauvaget leva ses yeux qu'elle avait très grands et très noirs sur son interlocuteur et les baissa lentement, dissimulant deux larmes sous ses longs cils.

« — Il aurait répondu cela, Lui, pensa-t-elle.

Toute la nuit, assis devant la grande baie ouverte sur un ciel bleu criblé d'étoiles et sur une mer d'argent très calme, Mme Suzanne Sauvaget et Jude Weiss, ayant la pauvre morte derrière eux, s'entretinrent à voix basse comme s'ils se confessaient mutuellement…

De grand matin, une auto avec grand fracas entrait à l'hôtel. C'était M. Lemaistre, le veuf. Jude le reconnut à la voix et à la manière dont il donnait des ordres.

Il dit tout bas à Suzanne :

— La morte, hélas ! ne m'appartient plus.

Ce fut une journée terrible pour Jude. Le mari, en recevant la dépêche, avait compris et semblait surtout fier de sa devination. Il avait à peine regardé sa femme morte, mais, par contre, s'occupait avec ferveur des envois de faire-part. Il fit acheter les journaux à l'arrivée des trains, pour constater que la France entière savait son malheur. Sur le soir, il serrait les mains à tout le monde, promettait des places, des décorations. À un moment, il dit à Jude :

— On m'a dit que vous avez tenté l'impossible pour la sauver ; c'est très bien, c'est très beau, mon cousin… Et, tout à coup, sans transition, il avait ajouté :

— Il y a quelque chose à faire dans cette circonscription, j'en parlerai à Daval.

19

Ce soir, il fait si froid dehors, il neige si fort, que Régina, pourtant prête à sortir, décide soudain qu'elle restera chez elle. Les radiateurs de la maison sont brûlants ; il fait bon dans sa chambre et il lui faut écrire à Gustave qu'une mission retient depuis huit mois en Syrie. Demain, elle veut aussi aller voir Jeannot, pensionnaire, à présent, au Collège Chaptal et elle veut arriver, au parloir, le teint frais. D'ailleurs, personne ne l'attend, pas même Mme Charles, rue de Hambourg, où elle se rend quand elle s'en-

nuie et où elle est toujours bien accueillie parce qu'elle abandonne les petits cadeaux à la matrone.

Régina espère aussi mieux dormir cette nuit que la nuit précédente au cours de laquelle elle n'a eu que d'affreux cauchemars. Quand elle ne dort pas, sa volonté s'en ressent et elle a déjà si peu de volonté ! Comme un spectre sournois, obstiné, son passé orgiaque, plein de ses débordements sexuels, enfièvre son sommeil. Certes, rien ne trouble d'abord ce commencement de délicieuse torpeur qui ouvre la porte au sommeil réparateur. Mais, c'est une auto qui passe, le vent qui siffle, la pluie qui bat les volets de fer, la corne lointaine d'un autobus, la toux d'un passant, le chant d'un ivrogne, le crissement d'une devanture qu'on ferme ou qu'on ouvre.

Elle pestait de vivre dans un continuel orage d'où n'arrivaient pas à la sortir les valérianes et les bromures. À la merci de tous les bruits nocturnes — (jusqu'à cette Sita, la honte de Paris, la nuit !) — elle finissait, au petit jour, par être envahie d'une peur si intense qu'elle se levait, ouvrait les volets et s'en allait chercher du sommeil dans la chambre de Jeannot. Encore, quand Gustave était là, dans le lit conjugal, cherchait-elle un apaisement dans le changement d'une position, dans l'entrelacement de ses jambes avec les jambes poilues de Gustave, endormi et ronflant, et souvent même dans la position dans laquelle l'approche l'avait laissée. Il regimbait bien l'amant-légitime, mais il finissait par se rendre. Il semblait toujours à Régina que cette prise effaçait toutes les autres prises de la journée. Avec son mari seul, d'ailleurs, cette passive avait des audaces que jamais aucun de ses amants n'avait connues. Cependant, repue, lui-même présent, les fantômes ne tardaient pas à reparaître, à rôder autour

du lit, comme s'ils cherchaient le moment propice de rentrer en elle et par des moyens parfaitement expliqués dans les écrits scripturaux. Pour ne pas voir les ombres, elle fermait obstinément les yeux, contractant durement ses paupières jusqu'à les plisser. Toujours fébrile, elle se bouchait les oreilles pour ne pas entendre et les bruits de la cité et toutes les réminiscences de fox-trot, de tango, de toute cette musique de jazz de ces dancings qu'elle avait un moment désertés depuis son aventure avec Frantz Schmidt, mais où la menait, de nouveau, son député communiste. C'était dans ces endroits, d'un luxe tapageur, où se passait une bonne partie de ses nuits.

Les oreilles enfouies sous la prison de ses couvertures ouatées, elle attendait le repos et, s'il ne venait pas, elle s'adonnait au frottement qui finissait toujours par l'engourdir avant de la plonger dans le sommeil.

Jadis, lorsque Gustave dormait à ses côtés, une crainte qui la torturait aussi, c'était celle de parler dans ses rêves ; comme sa plus grande peur était de tomber malade, d'avoir la fièvre et de raconter des choses effrayantes. Elle se disait bien que tout ce qu'elle pourrait dire serait mis sur le compte de la divagation, mais, savait-on jamais ?… Le doute pouvait entrer et s'ancrer dans l'esprit de son mari, pourtant le moins jaloux des hommes puisque le plus confiant, le plus sûr aussi de la fidélité de sa femme.

Dans ces moments, elle se jurait de revenir à une vie normale, de fuir toutes les occasions de sombrer, s'accrochant désespérément à l'image de son fils, se persuadant qu'une quadragénaire comme elle, avec ses amours, devenait ridicule… Ces serments, elle les oubliait le lendemain… Les paupières lourdes, les yeux

battus, elle se levait éreintée. Toutefois, sa besogne de bonne bourgeoise était à faire et elle la faisait. Et quand tout était fini, elle s'habillait et partait. Depuis qu'elle vivait seule, elle préférait manger au restaurant. Cela la fatiguait moins ; c'était aussi moins ennuyeux et, ma foi, presque moins dispendieux que de se nourrir chez soi.

Depuis la mort de Colette, depuis surtout la fuite de Jude, parti pour l'Italie dans le coup de folie qui avait suivi cette perte, elle s'était vue tomber petit à petit si bas, si bas, qu'elle avait une grande pitié d'elle-même. Elle en était arrivée à accepter tous les mâles de son entourage qui la désiraient. Son coiffeur même l'avait possédée et cette chute était celle qui l'ennuyait le plus, car il entendait, il exigeait à présent sa visite quand il la voulait. Une simple carte postale mal signée avec « amitiés » donnait le rendez-vous. Elle avait eu le soldat qui badaude en permission aux alentours des gares ; une fois, un clown-saltimbanque ! En somme, elle avait fini par se donner au premier venu, dans n'importe quel lit, sur n'importe quel divan ou sur n'importe quelle chaise de restaurant…

Une nuit, un Américain l'avait conduite rue de Hambourg et la patronne, au moment de sa sortie, lui avait fait des offres. Mme Charles, avec son flair de vieille proxénète, avait tout de suite compris que Régina « marchait à l'œil » pour le seul contentement de sa chair. Elle en profitait. En revanche, elle s'était engagée à lui réserver, si possible, de beaux hommes. Plusieurs fois, elle avait déjà pris rendez-vous pour elle, car Régina « passait » deux fois par semaine, à jour et à heure fixes. Cette débauche, dans une maison clandestine, ne l'empêchait nulle-

ment de fréquenter les établissements de nuit, mais presque toujours en compagnie de Cheunot ou de l'amant de rencontre.

Pour l'instant, en dehors du cocasse cousin, de M. de Montbrun — qu'elle visitait une fois par semaine — et du coiffeur qui s'imposait, elle fréquentait assez souvent le député communiste Cheunot, ancien contremaître d'usine, le chéri du quartier. Il était tout heureux de se croire l'amant d'une bourgeoise. Mais l'amant préféré était toujours Léon Barel qui se figurait encore naïvement, après deux années de liaison, être l'unique amant de cœur de cette bourgeoise chic… Par ses manières, sa sveltesse, il rappelait aussi à Régina le jeune Gerlain, dont elle avait été l'initiatrice…

Ce soir-là, Régina s'endormit sur un roman : Les crimes de la Bourgeoisie moderne, livre annoté et prêté par le député communiste.

Le lendemain matin, un peignoir passé à la hâte, Régina à la cuisine achevait de prendre son café, quand elle entendit la concierge glisser une lettre sous la porte. Elle était de Goder. Son mari annonçait qu'il avait rencontré M. de Pontarès à Damas. Il revenait de Siliyem où son groupe l'avait envoyé en prospection au sujet de gisements. Cette rencontre, — écrivait son mari, — les avait enchantés tous les deux. Il avait, au départ, chargé cet excellent ami de divers cadeaux pour elle… entre autres d'une magnifique ceinture de soie ancienne dont le porteur devait se ceindre pour ne pas payer les droits de douane, vraiment par trop exorbitants. Il aurait certes pu la rapporter dans ses bagages, plus tard, en franchise militaire, mais il était heureux de la lui faire parvenir avant son retour, hélas encore fort éloigné ! Il annonçait que Jeannot lui écrivait bien régulièrement des lettres

pleines de tendresse et de gentillesse et il recommandait à Régina de veiller tout particulièrement sur leur petite maison de Chaville, où il avait l'intention de se retirer à l'heure de la retraite qu'il devancerait sans doute pour s'adonner complètement à l'instruction de Jeannot et aux joies de la famille.

En effet, à son retour d'Onival, après la catastrophe, Gustave Goder avait fait l'acquisition d'une petite villa à Chaville, à deux ou trois cents mètres de l'étang, presque dans les bois. Régina, qui s'était d'abord élevée contre cet achat, en profitait à présent pour faire croire à ses concierges qu'elle s'y rendait presque tous les soirs pour y coucher dans le calme et jouir d'un repos que lui défendait Paris avec tous ses bruits nocturnes.

La vérité était que Régina n'aurait pas couché à Chaville, seule, pour tout l'or du monde.

Goder écrivait encore : « M. de Pontarès a pu arriver heureusement à Damas et profiter d'un répit que nous laissent les Druses ; ces excellents Druses se rattrapent depuis, car il ne se passe pas de jour où il n'y ait au moins une attaque. Nous vivons dans les coups de canon et les coups de fusil, ce qui est fort désagréable pour un officier d'administration. Dans ces sortes d'expédition, expliquait-il, il n'y avait jamais d'arrière, l'arrière était des plus problématiques, puisqu'il suffisait d'un mouvement tournant pour devenir le front. Aussi, avait-il grand'peine à s'écarter à chaque instant des endroits dangereux et à fuir, par obligation, les lieux de combat ».

M. de Pontarès ! Elle allait revoir M. de Pontarès ! M. de Pontarès allait venir chez elle !

Quelquefois, elle pensait à lui avec douceur. Celui-là l'avait véritablement aimée et elle songeait qu'elle avait été bêtement cruelle avec lui. Elle ne s'expliquait point pourquoi, elle, qui se donnait si facilement au premier venu, elle s'était si souvent refusée à lui !... Était-ce qu'elle avait senti qu'il l'aimait vraiment, soudainement et profondément ? Il était toutefois de ceux qu'elle évoquait aux heures de ses perversions solitaires. Lui seul, en lui parlant, l'avait fait pleurer et lui avait fait regretter son étrange vie. En relisant la lettre de Gustave, elle s'endormit en pensant plus tendrement à cet amant malheureux dont elle avait refusé l'amour, le seul qui aurait pu, peut-être, la sauver de la boue dans laquelle elle ne pataugeait même plus, mais s'enlisait désespérément.

Sur les onze heures, un télégramme arriva, bref, laconique, poli : M. de Pontarès annonçait sa visite pour deux heures.

Régina, cette fois, prépara sa défaite, en l'occurrence, sa victoire.

M. de Pontarès appréhendait si fort de se retrouver en face de Régina qu'il avait été sur le point, la première dépêche partie, d'en expédier une seconde annulant le rendez-vous et annonçant l'envoi du colis par la poste.

Il ne se pardonnait point d'être tombé, jadis, dans le piège de la coquette-allumeuse ; d'avoir, par la suite, souffert pour elle ; et, surtout, d'avoir été tancé par elle après lui avoir... ô comble !... servi de jouet.

Pour M. de Pontarès, Régina, d'abord, s'était jouée de sa crédulité et c'est ce qui l'avait le plus vexé. Perdu dans les cimes, trompé par les apparences honnêtes de la personne, il s'était

imaginé, plus tard, que Régina s'était ressaisie brusquement dans un élan de loyauté vis-à-vis de son mari. En réalité, il n'avait rien compris à la conduite de Mme Goder et il avouait, en toute humilité, la faillite de sa psychologie.

Profondément épris de Régina au moment de la rupture, il avait fait appel, dans son désarroi, à Mme Géraldys sur l'affection de laquelle il ne pouvait se méprendre. Avec elle, il était parti une quinzaine de jours à Nice ; et, ce voyage, en compagnie d'une femme charmante, toujours de plus en plus désirable, avait pansé, presque jusqu'à la guérison, ce cœur blessé mais heureusement sain. Puis, il s'était exilé durant tout l'été dans « ses terres », où la chasse, la pêche et la vie naturelle l'avaient remis d'aplomb. À son retour, un groupe financier l'avait envoyé faire de la prospection en Orient, non loin du théâtre de nos déplorables opérations militaires. À son retour, il avait voulu voir Damas et le Barrada, la petite Loire orientale. Et là, il avait rencontré Gustave Goder, plus occupé à sauver continuellement toute sa paperasserie, qu'à faire de nouvelles écritures, — d'ailleurs inutiles, — avouait-il lui-même. Gustave l'avait mis au courant de sa maladie, de sa convalescence, de l'épouvantable accident arrivé à Cayeux, de l'arrivée de l'imbécile mari de Colette, de ses esbroufes qui avaient scandalisé tout le monde. À chaque instant, il revenait, par exemple, au Docteur Gabry, s'étonnant que M. de Pontarès le connût aussi. « Il est vrai — ajoutait-il — que Paris est une petite province et qu'en réalité on s'y connaissait, sans en avoir l'air, autant qu'en province. Goder était toujours en gaîté, mais sa gaîté ne semblait plus la même à M. de Pontarès. Sa gaîté ne sonnait plus claire. Un soir, il lui confia qu'il était très malheureux, loin de son fils et de sa femme, de son fils surtout, et qu'il avait pris la décision, sitôt rentré en France, de donner sa démis-

sion et d'aller vivre à Chaville où il avait acheté une petite maison. C'était son rêve à lui ;… malheureusement, il avait compris que ce n'était pas le rêve de sa femme qui aimait son Paris, parce qu'elle s'y amusait « en tout bien tout honneur »…

« Elle a tant de relations », avait-il cru bon d'ajouter.

Régina reçut M. de Pontarès de la façon la plus aimable.

Tous les deux étaient un peu pâles, assez gênés. La conversation, à chaque instant, tombait. Ce qu'avait fait Goder à Damas n'intéressait guère Régina, hormis le danger qu'il y avait couru. Elle lui demanda cyniquement pourquoi il avait disparu si soudainement, sans plus jamais donner de ses nouvelles, ou si peu !… Elle prenait des poses, se levait, marchait, riait ; enfin, elle offrit le thé, ne sachant plus s'offrir elle-même, gênée par la froideur voulue et la politesse serrée de M. de Pontarès qui la regardait, la trouvait changée, étrangement marquée et qui pensait : « Ce qu'elle a vieilli ! » et qui, néanmoins, la trouvait toujours désirable.

— Vous devez beaucoup vous ennuyer, privée de votre mari et de votre fils ?

Elle prit un air triste :

— Beaucoup. Je ne sors plus que rarement. Je fais quelques visites, surtout à Jeannot. Je lis beaucoup.

— Ah !… et… comment va votre fils ?

— Très bien. Je le vois deux ou trois fois au moins par semaine. (Elle mentait). Il travaille très bien. J'en suis enchantée. Il grandit, prend de l'allure… Il fera des malheureuses, celui-là.

— Il vengera les autres, pointa M. de Pontarès qui ajouta : Vous disiez que vous lisiez ?

— Beaucoup.

Il l'interrogea sur ses lectures. Comme Régina lisait à peu près trois ou quatre romans par an, des romans, que Cheunot, le député communiste lui repassait — (car elle était de ces gens qui déclarent qu'acheter des romans ou des tableaux, c'était de l'argent perdu) — elle se garda bien de répondre, de donner des titres de livres ou des noms d'auteurs ; elle parla en général de « certaine littérature » qu'on devrait bien interdire, et autres lieux communs… car la littérature, comme la pornographie, n'a de pires ennemis qu'en les gens laids, malades ou tarés…

Elle fut toutefois fortement désappointée, lorsque M. de Pontarès se leva pour prendre congé.

— J'ai oublié d'ouvrir le paquet, s'écria-t-elle… Je suis impardonnable.

En cherchant des effets de doigts, elle tint à défaire le paquet sans l'aide des ciseaux, se flatta d'être toujours bonne ménagère, économe… Enfin, elle sortit l'écharpe de soie, s'extasia sur la beauté des dessins, la violence des tons, la beauté des couleurs et s'en enroula le corps pour que M. de Pontarès jugeât de l'effet :

Il la trouva charmante, le lui dit… mais ne se rassit point.

— Vous descendez dans Paris ?… car, ici, ce n'est pas Paris, c'est presque l'ancien village de Vaugirard…

— Oui.

— Par le métro ?

M. de Pontarès hésita… À la porte, l'attendait une automobile.

— J'ai une auto… en bas, fit-il.

— Oh ! en ce cas, voulez-vous me déposer simplement sur mon chemin. Je vais aux Galeries Lafayette ; ensuite, j'irai voir le petit, boulevard des Batignolles…

— Volontiers, concéda-t-il.

— … le temps d'enfoncer mon chapeau… et de mettre un peu de rouge, ajouta-t-elle en éclatant de rire.

M. de Pontarès saisit l'allusion, n'en fit rien paraître, mais regretta de n'avoir point envoyé le second télégramme…

… Tout à coup, dans le silence, Régina, de sa chambre, lança d'une voix mal assurée ?

— Qu'attendez-vous donc, aujourd'hui, pour me venir mettre mon rouge :

Elle avait elle-même tiré les rideaux, s'était hâtivement déshabillée. Parfumée d'un jet de senteur à la mode, elle l'attendait, étendue sur le lit, presque nue, mais, dernière pudeur jouée : la tête cachée dans ses bras.

Et la faiblesse de l'homme, une fois de plus, se manifesta…

« — Elle est excusable, après tout, se disait encore assez naïvement M. de Pontarès, dans l'auto qui les emportait sur la rive droite. Depuis huit mois que son mari lui manque… elle devait être privée, la pauvre ! Je dois lui savoir gré de n'avoir pas pris un « autre » amant. Ce qu'il y a d'étonnant dans ce qui s'est passé,

c'est qu'elle n'a pas l'air de s'apercevoir qu'on la possède… mais là, pas du tout !

Régina s'était blottie contre lui, comme si elle avait besoin de nouveau et tout d'un coup de protection et d'affection. Elle feignait de dormir, les lèvres tendues, appelant encore le baiser. Et tout cela rappelait à M. de Pontarès leurs premières sorties.

— Voulez-vous que nous allions prendre un chocolat au Wetzel ? demanda M. de Pontarès.

C'était grâce à un bon estomac, à un formidable appétit, à une alimentation soignée, à une digestion facile et à des selles qui auraient fait la joie de Diafoirus, que Régina se devait d'être restée appétissante et désirable, malgré ses quarante-trois ans — qui restaient d'ailleurs obstinément arrêtés à trente-neuf. — Ses excès vénériens — sa « fureur utérine », auraient dit les médecins — avaient fini par faire partie intégrante de sa vie et la satisfaction de ses besoins lui était aussi nécessaire qu'à la morphinomane son poison, qu'au fumeur son tabac, ou qu'à l'ivrogne son alcool. Sans doute, pour cette raison, n'arrivait-elle pas à se juger comme on la pouvait juger. Elle compensait ses pertes nerveuses par une absorption presque extraordinaire d'aliments nerveux, tels sucre et choses sucrées. Elle buvait peu, même dans les orgies ; n'aimait du reste pas boire et, à cause de cela, restait lucide. Toutefois, à force de vivre dans les fumées de tabac et d'alcool, sa voix était devenue rauque ou « rogomme ».

M. de Pontarès s'amusait de la voir absorber brioches sur brioches.

— Et tout ce que vous engloutissez ne vous empêchera pas de dîner ?

— Vous vous en rendrez compte…

— Vous dînez avec moi ?

— Si vous m'invitez. Oui ?…

— Et après ?

— Après, nous irons où vous voudrez… et je rentrerai… chez vous.

— Non ?

— Êtes-vous content ?

— Aux nues !

— Si haut !

— Mais alors… vous m'aimez ?

— J'ai beaucoup pensé à vous… c'est tout ce que je puis dire… et ne m'en demandez pas plus.

— Et demain ?… et après-demain ?

Régina fit un geste vague…

— Je ne rêve pas… Voyons Régina, c'est sérieux ?

— Il est très sérieux que je dîne avec vous et que…

Elle s'interrompit :

— Pourquoi me fâcher, vous dire… ce qui ne doit pas se dire.

— C'est vrai ?

Il lui prit les mains qu'il plaça dans les siennes.

— Dites que vous m'aimez… vraiment, et que, cette fois-ci, ce n'est ni une fantaisie ni une curiosité ?

— Non… pas cela…

— Pourquoi ?

— Non… pas cela… n'insistez pas.

— Quelle drôle de femme vous êtes !

— Je suis pourtant gentille en ce moment ?

— C'est vrai. Je suis un niais… Que voulez-vous ? Je ne vous aimais plus… c'est-à-dire que j'étais même persuadé que je vous haïssais… puisque je vous aimais encore… Oui, je sais, cela a l'air très contradictoire ; et pourtant, c'est toute la vérité… Je vous ai fuie… je pensais être guéri. Je vous revois ? Pan ! ma maladie me revient… C'est idiot. Si vous saviez combien j'ai hésité à vous revoir !… Ce matin même, j'allais vous envoyer un second télégramme pour vous dire que je ne pouvais pas venir, que je vous expédiais votre colis par la poste ou par les Colis Parisiens… Et maintenant, je ne sais plus… non… tenez, je ne sais plus… vous m'affolez… Aimez-moi un peu ?

Régina était très pâle… Ses yeux se fermèrent… Elle songea à ce qu'elle était et, très bas, dit en poussant un grand soupir et d'une voix lasse :

— Si vous saviez combien ma vie est compliquée…

M. de Pontarès la regarda avec des yeux étonnés et, après un silence, lâcha :

— Votre vie est compliquée ?… je ne comprends pas… Et comme elle se taisait, sombre, il répétait :

— Non… je ne comprends pas.

Il reprit cependant :

— Dites-moi, que faut-il donc comprendre ?… parlez… mais parlez… Vous avez déjà un amant ?

— Oui, répondit-elle tout bas, comme honteuse.

— Ah ! fit froidement M. de Pontarès… en effet, cela change… la question… Et… vous l'aimez probablement ?

— Oui, fit-elle encore, avec la volonté évidente de le persuader et de se persuader elle-même.

— Dans ces conditions… oui… certainement…

Et après un nouveau silence, avec amertume, il dit :

— Mon Dieu !… que j'étais bête… que j'étais bête…

— Vous m'en voulez de ma franchise ?

Et comme elle se taisait, il laissa tomber :

— Il y a longtemps que vous avez cet amant ?

Elle parut réfléchir un instant, pensa à Léon Barel et répliqua :

— Depuis… que vous importe !

— Je ne comprends plus bien, voyons. Vous avez un mari que vous aimez… à votre façon ; un amant que vous aimez… d'une autre façon ; eh bien et moi ?… qu'est-ce que vous faites de moi

dans toute votre histoire ?... J'arrive bon troisième, mais, de quelle façon ?... m'aimez-vous ?... car, enfin, cette fois-ci encore, il me semble que c'est bien vous qui m'avez aguiché... Tenez, laissons cela. Après tout, vous faites ce qu'il vous plaît. J'avoue que je reviens d'un peu loin, mais cela n'a pas d'importance. Admettez que je ne vous ai rien dit. Nous bavardons en bons camarades, vous disiez donc que vous aviez un amant... Que fait-il ?...

— Laissons cela, voulez-vous. Vous allez me gâcher ma soirée.

— Nous dînons donc, nous rentrons donc toujours ensemble ?

— Pourquoi non ? Pour la seconde fois, M. de Pontarès fit simplement : — Ah !

Voulant laisser du regret à M. de Pontarès, elle s'était montrée par hasard, cette nuit-là, une maîtresse splendide. Elle l'avait enlacé d'autant plus étroitement et l'étreinte était d'autant plus profonde que Régina sentait que c'était la dernière étreinte, et qu'après celle-ci, la séparation s'affirmait irrémédiable.

— « Je suis bon troisième, se disait le lendemain matin M. de Pontarès après le départ de Régina... Mon Dieu, que c'est bien fait, que c'est bien fait ce qui m'arrive !

Le soir même, en effet, il prévenait Régina, qu'à son grand regret, il ne pouvait la voir. Un nouveau départ lointain venait subitement de lui être imposé par son groupe financier et il n'avait que le temps de faire ses préparatifs...

Mais cette rupture, Régina l'avait prévue.

20

La mort de Colette, la fuite de Jude, l'éloignement de son mari, la fermeture, par ordre de police après un scandale assez retentissant, de la Maison Charles, rue de Hambourg, la retraite de M. de Pontarès, tout concourait décidément à l'abandon de Régina Goder. Elle n'avait presque plus maintenant que les ennuis de sa vie amoureuse. Le coiffeur exigeait le prêt d'une petite somme pour agrandir son magasin. Cheunot, sous prétexte d'études de mœurs du sale État Bourgeois, la menait dans des endroits les plus interlopes, les plus dégoûtants de la capitale où lui seul d'ailleurs s'amusait follement. Plusieurs fois, elle était revenue de ces excursions avec, sur le corps ou dans les cheveux, des parasites de toutes sortes. Le jeune Léon, pour lequel elle avait toujours une affection spéciale et qu'elle s'obstinait, dans sa détresse, à prendre pour de l'amour, venait de partir brusquement en voyage, chargé — prétendait-il — d'aller fonder une succursale à Buenos-Ayres.

La vérité était tout autre. Le jeune homme qui, comme tous les employés de banque, gagnait très peu, après s'être endetté pour subvenir à tous les frais des sorties effectuées en compagnie de Mme Goder avait joué, perdu ; et, avant de disparaître, s'était approprié 150.000 francs de titres qu'il était chargé de céder en Bourse. Régina, en effet, ne se vendait pas. Tout son instinct bourgeois se révoltait à l'idée qu'on la pût payer… seulement, elle acceptait volontiers des cadeaux, et qu'on déboursât pour elle. Ces sortes de femmes — celles qui ne se font pas payer, c'est entendu — finissent par coûter, à peu de chose près, aussi cher que les autres femmes, celles qu'on paye. Outre qu'elles sont plus exigeantes, l'homme se croit alors dans l'obligation de les mieux

traiter : et, du moment que sa vanité est en jeu, il ne regarde plus…

Un peu tard, le trop jeune Léon, s'était aperçu qu'une Régina coûtait encore gros. Il n'y avait plus, en somme, que chez M. de Montbrun qu'elle trouvait un refuge contre l'ennui qui la rongeait quotidiennement. Elle y allait surtout chercher des satisfactions charnelles, rares et subtiles, dont le bonhomme, expert en amour, avait le secret.

Elle lui devait la découverte d'un nouveau centre érogène : celui des seins. Moins actif, en général, ce troisième foyer d'innervation sexuelle, Régina, sans s'en douter le possédait. En peu de temps, M. de Montbrun était arrivé à faire acquérir à ce foyer une faculté prépondérante d'éréthisme tellement voluptueux que Régina n'arrivait jamais à se lasser.

Un jour, qu'elle se déshabillait devant M. de Montbrun, celui-ci lui dit :

— Savez-vous que c'est à La Raucourt que vous devez, vous et les vôtres, de pouvoir actuellement vous promener presque nues en cachant à peine votre sexe ?… C'est elle qui inventa le pantalon pour femme, et voici dans quelles circonstances :

Un soir qu'on jouait à la Comédie, une des camarades de La Raucourt, bute et s'affale. Dans sa chute, la robe de l'actrice s'est relevée et, à sa grande confusion, toute la salle éblouie et charmée applaudit. La Raucourt, le lendemain, présentait au Maréchal de Daras une délicieuse petite culotte en soie rose que le gouverneur de la Comédie s'empressait d'imposer à toutes ses pensionnaires…

Quelquefois, en quittant M. de Montbrun, Régina se rendait ou regagnait le petit café et, pour donner le change à Édouard, le garçon, demandait M. de Montbrun. Mais quand elle l'y allait trouver, elle disait :

— Bonjour, M. de Montbrun ; je m'ennuyais ; je viens vous dire un bonjour en passant et vous donner des nouvelles de Gustave.

Elle s'asseyait durant dix minutes et, en personne bien élevée, le quittait gentiment. Édouard s'y laissait prendre.

— Voilà une femme comme il vous en faudrait une, dit-il un jour à M. de Montbrun.

— « Pour une curieuse maîtresse, en effet, c'est une curieuse maîtresse, convenait en pensée le Roué… elle a le feu dans le corps » ; et il ajoutait philosophiquement :

— Ce pauvre Goder… Moi… et probablement tant d'autres…

Ses amants ? Presque tous se contentaient de satisfaire leur égoïste appétit d'amour ; et, si Régina avait été conformée comme plus de la moitié des femmes, frigides ou inéveillées, des rencontres hâtives qu'elle suscitait, n'aurait-elle retiré aucun plaisir ? Mais elle était prompte au plaisir aigu, si prompte que le passant « levé » s'étonnait et, niais ou vaniteux, se félicitait !…

Au contraire, M. de Montbrun, attentif, altruiste de nature, l'était peut-être en amour encore plus. Il cultivait, soignait les travaux d'approche, sachant l'importance des préliminaires. Il offrait la joie, modérait la victoire, se réservant pour les assauts qui devaient suivre. Aussi Régina sortait-elle de ces séances de quatre heures exténuée et lasse et pourtant prête plus que jamais,

dans la fièvre de son prurit, à combattre sa maladive excitation par une nouvelle excitation jamais satisfaite.

Une fois, M. de Montbrun, lui avait dit :

— Ma fille, en amour, il n'y a pas de loi. Comme l'a écrit le grand savant : Charles-Henry : « En Amour le seul Maître qui commande, c'est l'instinct. » Ridicules et même odieux sont donc ceux qui s'élèvent contre une seule des manières dont l'être humain entend tirer de son corps une jouissance sexuelle et qui n'hésitent pas à jeter l'anathème et à qualifier d'érotomanie les actes les plus naturels. Prenons par exemple la succion. « Mettre en contact immédiat les organes du goût par excellence, délicats et fins, comme les lèvres, la langue et le nez — qui choisissent et s'approprient de préférence tout ce qu'il y a de plus suave, friand et savoureux — avec des voies d'excrétion aussi impures que le pénis, la vulve et le vagin, n'est-ce pas le comble de l'aberration et de la dépravation humaine ? À y penser de sang-froid, cela donne des nausées et soulève le cœur. C'est descendre au rang des animaux réduits à leur instinct bestial ».

C'est en ces termes qu'un de nos moralistes les plus répandus ose juger un des actes que lui-même reconnaît un peu plus loin « naturellement instinctifs. » En amour, le Christianisme et principalement votre protestantisme prêchent l'ignorance, la simplicité. Stupidité ! Vous savez comme moi avec quelle facilité les « oies blanches » tombent dans les bras des premiers hommes qui ont l'audace de leur parler d'amour, et vous savez ce qu'il s'en suit. Le Christianisme, à cause de ses exagérations, compte, avertissons-les, le plus grand nombre de cocus. C'est un fait. Un libertin a beaucoup moins de chance d'être « sgnanarelisé » qu'un homme vertueux. Aux femmes, amorales par nature, la vertu

s'impose tyranniquement, mais que s'approche d'elles un de ces mâles qui a juste assez de lubricité, qui augmentera et prolongera ses jouissances vénériennes — et assez de connaissances amoureuses pour la maintenir en un état constant de prurit — et voilà la vertu en faillite ! Les femmes sont surtout des êtres de chair et de volupté. Dans toute femme il y a une courtisane qui s'ignore. Elles ont gardé leur habitude de s'étreindre, de se prendre par la taille, de s'embrasser sur la bouche pour se témoigner leur tendresse réciproque et cette habitude, aucune morale, aucun conseil, aucune loi, au cours des siècles, ne la leur fera perdre. Si elles se haïssent avec violence, elles s'aiment avec passion, se le disent et se le prouvent beaucoup plus souvent qu'on ne le croit. Et tout cela date de bien avant Sapho. Quelle erreur de soutenir encore que la décadence des Grecs provient de leur impudicité et quelle bêtise encore de soutenir aussi que notre civilisation s'éteint actuellement parce que nos mœurs sont relâchées — (ce qui est historiquement faux) — et n'ont plus cette pureté tant désirée par le Christianisme, mais tant dédaignée par la Nature.

« — La Nature est pleine de mystères et ses buts sont difficilement pénétrables. Débarrassé de la maladie religieuse, l'homme se préoccupe un peu plus de ses jouissances physiques. En s'affranchissant du joug religieux, en effet, ne s'affranchit-il pas de la morale qui lui est adéquate ? Le Christianisme, après deux mille ans d'existence, entre en agonie. Ce n'est pas trop tôt. Non seulement il ne nous a pas rendus meilleurs, mais il nous a écartés des voies naturelles, nous a fait considérer celles-ci comme néfastes à notre bonheur. Il n'a réservé ses faveurs qu'aux seuls hypocrites et aux seuls despotes. Il y a des profiteurs dans tout cela.

Il nous a jetés dans une infernale société dont chacun des membres est odieusement tyrannisé. L'homme est las des servitudes sociales imposées et, de jour en jour, de plus en plus grandes. Il aspire donc à briser ses chaînes, à vivre intensément. Déjà, il repousse tout ce qui s'oppose à la réalisation de ses désirs. Il conçoit l'amour libre, l'amour plural même ! On dirait, presque, qu'il a la nostalgie des cavernes, lui qui ne vit plus qu'environné de fils barbelés. Non seulement il connaît le nom de ses exploiteurs, quoique ceux-ci soient légions, mais les combat face découverte. Il mesure leur travail et commence à concevoir tout ce qu'il y a de force dans une inertie, si celle-ci est volontaire. Il ne se prosterne plus, même devant les grands hommes, jugeant le génie don naturel mais nullement adorable.

Des savants, il sait l'orgueil et mesure l'impuissance. Des associations, il connaît la duperie. Il n'ignore plus que sa seule force est dans son individualisme. On l'a eu ; on ne l'aura plus. Les hommes peuvent se battre sur un signe des maîtres et pour la satisfaction des Trois cents Potentats occultes qui gouvernent le monde ; lui ne se battra plus. Il s'est débarrassé de tous les préjugés, de toutes les formules imposées ; il s'est écarté de toutes les luttes politiques. La loi, — sa loi — se résume en quelques mots : « Ne pas tuer ; autour de soi diminuer les souffrances et augmenter les joies ». Le reste est inexistant. « Ni dominer, ni se faire dominer », tout est là.

Lorsqu'une époque possède des hommes qui pensent ainsi, — ils sont des millions ! — on est mal venu de parler de décadence. Tous les docteurs en droit, en théologie ou en médecine ont beau s'époumoner à crier au danger. Nous prétendons, nous autres, qui cherchons sincèrement aussi, que ce danger n'existe

pas. Il y a des races condamnées à périr (cela, nous le savons). Chacun prend son bonheur où il le trouve, après tout. Censeurs et prêcheurs, moralistes officiels en l'occurrence, manquent de psychologie.

Est-ce que la véritable question sociale ne serait pas celle du ventre, mais bien celle du bas-ventre ? C'est que celle-ci aussi devra, un jour, être résolue, mais, pour la résoudre, on n'attendra pas, espérons-le, que les législateurs se soient préalablement prononcés malgré le désir qu'ils en aient. Sade, que seuls les gens capables de l'entendre peuvent lire avec fruit, c'est-à-dire en voyant en lui un philosophe gigantesque dont Nietzsche lui-même n'est qu'un tout petit disciple, Sade, seul visionnaire dont les prophéties se réalisent — ne serait-ce qu'avec cette société marxiste dont les théories fondamentales sont essentiellement les siennes, — Sade, dans un ouvrage capital : Les 120 journées de Sodome, a donné une classification rigoureusement scientifique de toutes les passions dans leur rapport avec l'instinct sexuel. Toutes les théories nouvelles y sont condensées. Ces théories datent de cent vingt-six ans, donc de bien avant celles du Docteur Krafft-Ebing et celles du Freud, éhonté plagiaire. Sade a créé la psychopathie sexuelle.

Cette classification, qui la fera, comme il sied, avec les moyens modernes que nous possédons ? Sade demeurera l'Excommunié. Il est vrai que Sade reste l'adversaire le plus dangereux du Christianisme et des sociétés existantes. Cependant, les Allemands, eux, ont compris l'importance de l'œuvre de Sade : Duehren, Max Harrwitz ont publié, sur elle, des études qui sont les plus fouillées. Ceux qui se piquent de psychologie n'ignorent point non plus qu'après chaque cataclysme, — les guerres, principale-

ment, — les mœurs se relâchent, c'est-à-dire, plutôt, que l'hypocrisie perd un peu plus ses droits. Et puis, les Juifs qui ont vécu Sodome et Gomorrhe ne sont pas encore anéantis ; Rome, Athènes, Paris, qui furent à travers les âges des cités dites de corruption, n'ont, pas encore enterré les races latines.

« Tout homme a dans son cœur un amoureux qui sommeille ?... ». S'il a plu à certains rigoristes de trouver que l'amoureux est un cochon, plaignons ces pervers, car c'est de la perversité, vraiment, que mêler ce brave et inoffensif animal à nos désirs charnels. Oserais-je dire après Théophile Gautier et Pierre Louÿs, que nous n'avons pas même trouvé le moyen d'inventer un vice nouveau... à part le tabac... et l'accoutumance à certains poisons ? L'amour, même dans ses turpitudes, n'a plus rien à nous apprendre. Hélas ! alors que, seule, la Volupté, dont le bilan est toujours le même, conduit encore et conduira toujours le monde.

Mais revenons à notre moraliste qui oublie aussi, ou feint de ne pas s'apercevoir, en tous les cas, il évite soigneusement de signaler que, en dehors de la jouissance mammaire chez certaines femmes, tous les centres érogènes sont voisins des organes d'excrétion et que si la Nature les a situés où ils sont, nous n'y pouvons rien. Quel est le voisin qui n'empiète point de temps en temps sur le terrain d'autrui ? Il y a assez de fils barbelés sur la terre. Mieux encore, chez l'Homme qui n'a en somme qu'un seul foyer érogène, le conduit d'une de ses excrétions est le même que le conduit de la liqueur créatrice. Il nous faut donc nous accommoder, en amour, de tous ces voisinages qui n'ont rien, certes, de ragoûtant, mais avec lesquels l'amour finit quand même par faire bon et même quelquefois excellent ménage. Non, tous ces mots :

dépravation, aberration, libertinage, salacité, etc., ne sont que des mots auxquels l'être intelligent et libre ne prête aucun sens. Lorsque je vois une belle croupe, comme la vôtre, Régina, je ne songe nullement à ce qu'elle peut contenir à l'intérieur. Le vrai, le seul vicieux, me semble plutôt celui qui n'y voit que l'anus, dont vos pareilles ne font pas toujours fi dès qu'il s'agit de le transformer en quatrième centre érogène.

Certes, je ne prétends point que l'accouplement de deux êtres du même sexe est à prêcher. Non, on aime ou on n'aime pas « cela ». Mais ce qui me répugne à moi, peut parfaitement plaire à d'autres. Pourquoi non ? Mais pourquoi l'accouplement de deux femmes, au contraire, ne me plairait-il pas à moi, homme ? Si je vois essentiellement dans les femmes des êtres d'amour, ne puis-je en accepter visuellement et même rituellement l'accouplement ? Et qui peut m'empêcher, en me mêlant à leur groupe, de rechercher leurs caresses multipliées ? Allez-vous me blâmer de trop aimer, vous, moralistes qui encensez les guerres et les massacres ? Crédié ! j'aimerais mieux voir l'Humanité s'éteignant dans la satisfaction de ruts colossaux, plutôt que de la voir se déchirer dans l'atrocité des combats modernes ! Entre deux femmes vous appelant à partager leur couche et un nuage de gaz asphyxiants, même au chocolat, qui hésiterait ? Soyons donc sensés ! soyons donc logiques !

Il faut, à notre époque, que les hommes libres s'élèvent hardiment contre toutes les tyrannies que les momiers leur imposent au nom des morales courantes. La morale courante a la particularité justement de rester sur place, de se refuser à toute marche en avant et de repousser l'évolution. Les exercices de l'amour ne sauraient en rien profaner l'amour, de l'amour dont on se fait

d'ailleurs une idée des plus burlesques et des plus fausses en y mêlant un « sentiment » qui n'est le plus souvent que de la sensiblerie.

L'amour n'est que le désir sexuel qu'on veut instinctivement réaliser. Sans plus. Tout le reste est définition et… littérature, ma chère amie.

Une autre fois, M. de Montbrun qui aurait voulu trouver dans Régina, moins de passivité et la conscience de la sensation si délectable de l'amour et qui aurait même voulu développer en elle toutes les voluptés qu'il la jugeait en droit d'atteindre, lui tenait des propos aphrodisiaques — ce qui ne manquait point d'accentuer ses propres désirs et même sa puissance virile tout de même effleurée par l'âge et les excès :

— « Ambroise Paré, le plus génial de nos chirurgiens, disait au cultivateur : « de n'entrer dans le champ de Nature Humaine à « l'estourdy » sans que, premièrement n'aye fait ses approches à sa compagne par des caresses, des baisers et des attouchements ». Le Père Jésuite Gury, dans sa Théologie Morale tout en soutenant que les plaisirs vénériens n'étaient permis qu'en vue de la génération, prétendait — au grand scandale de tous les autres Pères de l'Église — que l'épouse ne péchait point en touchant son mari pour exciter l'éjaculation quand celle-ci était tardive et n'avait lieu qu'après la copulation : Tactibus exectat ad seminationem.

Évidemment « c'est offenser Dieu et trahir son pays » que suivre les conseils d'Ambroise Paré et du Révérend Père Jésuite Gury.

Trêve de plaisanteries ! Chère amie, la volupté permet toutes les fantaisies, autorise tous les moyens, toutes les postures propices à l'épanouissement de la lubricité. Dieu et la Patrie s'arrangeront comme ils le voudront, mais l'homme reste sur ce terrain le maître absolu de son désir et si l'homme ne convie ni Dieu ni le ministre de la guerre à ses ébats, il peut jouir comme bon lui semble et je ne connais qu'une abomination : celle d'empêcher les gens de danser ensemble et de s'accoupler comme ils le veulent. J'ai connu dans ma jeunesse une demoiselle pleine de raison, ayant reçu éducation religieuse et instruction fortement supérieure, que mon amie et moi, conviâmes ensemble à une partie d'amour restreinte et j'entends encore la demoiselle s'écriant :

« — Je ne sais pas si c'est bien ou si c'est mal ce que nous avons fait tous les trois, mais je me suis bien amusée !! »

— Elle était vraiment gentille, votre petite amie, n'avait pu s'empêcher de s'écrier Régina en riant.

— Délicieuse, et nullement bégueule, avait répondu M. de Montbrun. Ensemble, il nous est arrivé d'avoir les mêmes goûts et les mêmes désirs d'une femme et, ensemble, de chercher notre satisfaction. C'était une nature extrêmement sensible. La jalousie quelquefois se manifestait bien un peu..., mais elle savait la faire taire. Ce qui lui était le plus douloureux c'était l'appréhension. Elle ressentait alors une véritable douleur, mais une douleur qui avait — affirmait-elle — un charme particulier. Et nous valions bien les autres... les pseudo-vertueux. Du moins nous ne nous trompions point. Je dois avouer qu'en amour, elle ne m'autorisait, avec la tierce personne qu'à faire les travaux d'approche et

me défendait les travaux intérieurs, travaux dont elle se chargeait elle-même avec plaisir et contentement.

Régina, en entendant M. de Montbrun, s'était souvenu de Colette, de « sa Colette » morte !... et elle s'était mise à pleurer.

⁂

De Montmartre à Montparnasse, Régina connaissait à présent toutes les boîtes de nuit Elle les fréquentait seule ou en compagnie, quelquefois aussi dans une bande joyeuse sortie du Petit Napolitain ou de la Rotonde. Le plus souvent, c'était avec l'amant de rencontre. Comme elle était polie, réservée, les maîtres d'hôtel et les garçons s'empressaient. Avant ou après le souper elle courait généralement, en compagnie, les dancings. Elle les connaissait presque tous. Elle aimait danser, s'étourdir dans toute cette musique nouvelle, sauvage, barbare et qui, pourtant, apportait tout de même à la musique classique une manière curieuse et des rythmes nouveaux. Elle fréquentait les opiomanes, les morphinomanes, les héroïnomanes, les éthéromanes, etc., connaissait presque tous les vendeurs de ces poisons. La plupart de ces derniers venaient d'Allemagne. Tous ces criminels, la police ne les inquiétait jamais que pour la forme ; beaucoup d'entre eux, jouissant de hautes protections — et pour cause ! Cependant, de temps en temps, on en sacrifiait un à l'opinion publique.

Dans l'auto qui la ramène chez elle, Régina ouvre un journal oublié sans doute par un voyageur distrait ou négligent, car elle n'achète jamais de journaux, hormis ceux qui traitent de la mode.

Et voici que ses yeux, tout à coup, tombent sur le nom de Jude Weiss ? On annonce, en effet, que l'auteur dramatique, retour d'un long voyage, assistera le soir même à l'Opéra-Comique à la

répétition générale de sa pièce, Chez les Fées, dont la musicienne, sa collaboratrice, Mlle Muguette Langlois, a surveillé toute seule les répétitions. Et l'on donne, à titre de curiosité, un extrait du livret : La Chanson de la Fin.

Elle lit :

De ce qui est terrestre, il ne restera rien. Des plus belles amours ainsi que des plus viles, ne sortira jamais que de la pourriture. Les plus belles statues moisiront sous les pluies. Les plus beaux tableaux s'en iront en poussière ainsi que les couleurs des ailes des papillons.

Des plus belles actions, on rira demain ou on doutera demain ; les plus belles pensées, seules, ne naîtront point, car elles sont écrites dans une langue inconnue à jamais des hommes. Et le vent de l'oubli, hélas ! passera sur elles. La route est sillonnée de tombes et de trous. Et chaque carrefour en est toujours la fin. Toutes les âmes (si âmes il y a) sont vieilles, si vieilles ! si vieilles ! Ce sont des porteuses d'illusions, de ces illusions qui tombent comme feuilles mortes à l'automne.

Il ne restera rien. Les Êtres qui s'en vont quittent la terre dans un spasme terrifiant tandis que les choses meurent dans un simple frisson ! Toutes les agonies sont d'une monotonie désespérante. Ah ! que la Vie doit être et fatiguée et lasse de courir des chemins pareils à tant de chemins. Qu'elle doit aspirer au repos ! À la Mort ! Et que la Terre est vieille ! qu'elle doit donc vouloir s'éteindre à l'ombre de la Lune ! Les jours sont pleins d'ennuis, les nuits sont pleines d'étoiles dont la plupart sont mortes en nous léguant des feux et des clartés qui nous arriveront (ô dérision ! dérision !), lorsque nous-mêmes, nous serons morts !…

Mais puisque Ciel et Terre, Destin, Étoiles, tout se conduit si mal, et si mal envers nous, pourquoi donc, ô Ma vie, nous conduirions-nous mieux ?

Régina est bouleversée. Jude, Petit Jude, est à Paris. Elle décide qu'il lui appartient de changer sa vie. Elle voudrait de nouveau s'accrocher à lui, l'aimer uniquement… Elle veut se persuader qu'elle n'a jamais aimé que lui et elle sourit tristement parce qu'elle connaît la mobilité de son cœur, si dispersé.

— « Il faut pourtant qu'il me sauve, pense-t-elle… »

Elle projette de l'aller voir… ; non, pas ce jour. Retour d'un long voyage, jour de répétition ; Muguette Langlois !… Il a trop à faire. Elle décide de lui rendre visite dans trois ou quatre jours. Elle lui écrira d'abord un petit mot gentil, et cela est méritant de sa part, car Régina n'écrit jamais. Pas un seul amant, Léon excepté — Léon dont elle attend toujours des nouvelles — ne peut se flatter de posséder une seule lettre d'elle !

Elle relit le poème étrange de Jude, constate qu'il n'est pas gai, qu'il est même désespérant… et pourtant, elle aussi, aspire à la fin de sa vie amoureuse qui la tient, qui l'enchaîne et l'entraîne… où ?

Souvent, elle pressent une catastrophe…

Elle est vraiment trop seule aussi, trop inoccupée… elle se cherche des excuses, malhonnêtement, et elle les repousse quand elles naissent en elle. C'est sa chair, sa chair seule, son désir toujours en éveil… les seuls coupables ; c'est sa chair qu'il faudrait meurtrir, et son désir qu'il faudrait tuer.

Et elle relit la fin du poème :

Mais puisque Ciel et Terre, Destin, Étoiles, tout se conduit si mal, et si mal envers nous, pourquoi donc, ô Ma vie, nous conduirions-nous mieux ?

Et elle conclut dans un torrent de larmes :

« C'est vrai, aussi, on a tout contre soi ! »

21

Dans des applaudissements frénétiques, le rideau du deuxième acte pour la cinquième fois se relevait.

— Filons, dit Jude à Muguette. Je sais où nous cacher.

Le cœur battant, la musicienne ramassa son sac, ses gants et sa lorgnette et suivit son collaborateur.

— Ils vont nous chercher partout : dans les coulisses, sur le plateau, dans la salle et, bientôt, nous les verrons sans qu'ils nous voient. Ce public des répétitions générales est insipide. Pour cinquante critiques à leur poste, une centaine d'auteurs et une centaine de journalistes, tout le reste, des quidams quelconques qui sont arrivés à se faire inscrire on ne sait comment. Public déplorable.

— Mais ils applaudissent !

— Il ne manquerait plus que cela ! Les mendiants sont encore quelquefois polis.

Comme ils atteignaient le bar de l'escalier, les spectateurs, à flots, envahissaient les couloirs.

On s'abordait et des phrases s'échangeaient.

— B'jour, vous ! À la bonne heure ! — Ça ne casse rien ! — Heureusement, mais par ce temps de musique d'assiettes fêlées, ça repose — Mon Cher, je déteste livret et musique ; seulement, le public, lui, il aimera cette pièce… alors, vous comprenez, il faut faire la part des choses et prendre quelquefois le parti du public et faire chorus avec lui — C'est tout de même un succès ! — Si l'on veut du bleu dans la vie, il faut en mettre au théâtre — Trouvaille, l'emploi de la guitare hawaïenne pour le chant des lutins — Roz a très mal chanté — Il disait si bien les vers ! Qu'en pensez-vous, Monsieur Jules ? — Me réserve, me réserve : si on abîme, j'éreinte, si on trouve bien, je porte aux nues. Je suis plus que critique, mon cher… et je ne le savais pas poète ce Jude. — Au fond, en nous, il n'y a que des poètes ratés ! Quel est celui d'entre nous qui n'a pas à se reprocher un petit livre de vers ? La pièce n'est pas de lui, laissez-moi donc tranquille, il l'a achetée puisqu'il est plein aux as — Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est dans la combinaison directoriale — C'est honteux — Il n'aurait jamais passé sans cela. Quel âge a la musicienne ? Sais pas, trente-cinq ans… trente-sept… Jolie ? — Oui, assez, petite, mièvre… — Sa maîtresse ? — Naïf ! Une preuve ? — Lui qui tutoie tout le monde, il lui dit vous — Oh… alors ! Principe. Jude couche avec toutes les femmes qui veulent bien de lui, d'un rôle ou de sa galette. Il met ses théories théâtrales en pratique — Bon camarade, en tous les cas — Vous n'avez pas vu Jules ? — Si, l'humoriste. Il était là à l'instant… Cherchez le plus gros groupe ; au milieu, il pérore — Où est-il cet animal-là ?… Qui ? Weiss, parbleu — Il se cache dans quelque café des alentours — Alors, c'est vrai, ce que l'on dit… — Quoi ? — Que Weiss est un alcoolique ? — Évidemment, puisque je vous dis qu'il est encore actuellement au café — Jeanne Vouley

est délicieuse, vous savez ! — Farceur, elle vous paye pour crier cela dans les couloirs — Va donc, Mille Regrets ! — Il paraît que le troisième acte n'est que remplissage. — Y'aurait-il enfin de la musique ? — Et des beaux vers ? — C'est honteux de monter de pareilles fantaisies quand… — Tu as un ours à placer, toi ?… Le Père Sarcey me disait un jour — Qui ça ? Il date du déluge — Morituri est dans la salle — Paul Colley aussi — Jules est parti ? Je viens de le croiser — Il est en bas — Qu'est-ce qu'il en dit ?… — Voilà — Voilà ! Tu rentres au journal ? Moi, je me rends illico rue de Hambourg, la Mère Charles a un numéro sensationnel ! Non — Si — Un as de l'amour. Elle a donc « rouvert » ? Té — le Sénateur Dubois était un client.

Réfugiés au Café Glacier Raoul, dans le coin le plus caché, Jude et Muguette, tranquilles à présent sur le sort de leur pièce, s'entretiennent des gens qui s'attablent, des gens qui passent, du monde des répétitions générales.

— Celui-ci, c'est un ancien valet de chambre de mon ami le Vicomte de Pons. Pendant la guerre, ne sachant que faire de ce vieux domestique, il l'a cédé à un de ses amis, distributeur de publicité célèbre. Aujourd'hui, l'ex-larbin, gagne trois cent mille francs par an et est Chevalier de la Légion d'Honneur. Ce n'est pas pour rien qu'on fréquente les gens de presse et qu'on distribue la publicité.

Celui-là, c'est un critique, un de ces critiques qui n'a jamais produit que de la critique. C'est le type du fruit sec de l'École Normale. Jadis, il pontifiait dans un journal catholique ; aujourd'hui, il est dans le radicalisme protestant jusqu'au cou. Un imbécile prétentieux. Cache-toi, c'est Joaquin de Vedia, le délicieux écrivain espagnol. S'il m'aperçoit, je sais que je ne le quitte-

rai plus… Tiens, Michel ! il n'aime pas le théâtre, et il n'est ici que dans l'espoir de m'y rencontrer, et cela est très gentil de sa part car il a horreur de toutes les musiques. Ce Monsieur, si correct d'allures, c'est Morton-Fullerton, l'homme le plus calé sur la politique extérieure de notre époque. Pendant treize ans, il fut le secrétaire du fameux Blowitz. Il opère actuellement au Figaro. Laisse passer cette bande ; ce sont des banquiers et des démarcheurs enrichis depuis la Guerre. C'est ça qui tient à présent le haut du pavé parisien. Le snobisme remplace chez eux le savoir et l'intelligence. Le gros qui fait rire c'est CURnonski, de son vrai nom Saillant. CUR est certainement le meilleur garçon de Paris. Il entend dire beaucoup de mal de tout le monde et il n'a jamais rien dit sur personne. Spirituel, gai compagnon, son amour de la table l'a fait nommer le Prince des Gourmets. Dans ce groupe, par ordre, Dantesse le vieux journaliste sceptique, rosse et spirituel ; Lucien Descaves, une conscience avec du talent pour la servir ; Henri Béraud, son talent est presque aussi gros que sa personne et l'obèse est un peu là. Attention, Karolus Peyré, il a la spécialité de barboter ses pièces dans les romans d'autrui. Un brelan de canailles. Primo : Morituri. Oui, le ministre qui restera dans l'histoire, non seulement avec son : En arrière, Marche, mais avec ses excitations de la dernière heure. Au demeurant, c'est un inconscient. Quelques années avant de revenir au pouvoir, les médecins ont été dans l'obligation de le renvoyer en Algérie, bêcher la terre ; le malheureux, syphilitique, à quarante ans, était déjà atteint de sénilité ! Secundo : Washington-Brouillon. Arriviste sensationnel par petits moyens, successivement socialiste, marchand de raisins secs, caissier de journal, ambassadeur, in partibus, est l'ami de l'Escroc célèbre de ces trente dernières années qui entretint les radicaux miteux ; enfin,

le troisième, Mardochée-Gali. Celui-là, c'est le bouquet, il professe l'escroquerie au mariage et au divorce ! Les détails en sont piquants. L'homme qui gesticule, c'est Urbain Gohier, notre plus grand journaliste, le seul qui ait su étriller ses affreux contemporains comme il convenait. Le petit homme qui a une tête de Bon Dieu, c'est Han Ryner, un des trois ou quatre littérateurs de notre temps qui n'a jamais vendu sa plume et qui a eu l'audace de penser avec son cerveau et non avec le cerveau des autres. Curieuse constatation : Han Ryner, de son vivant, est le Méconnu le plus célèbre. Tournons la tête, la bande à Jules ! Jules ?... puffisme, prétention, vanité, bluff ; Jules ? c'est tout le néant de l'Avant-Guerre, le néant avec beaucoup de bruit autour. Et maintenant, Petite Muguette, savez-vous ce que nous devrions faire ?

— Je vous écoute, Petit Jude.

— Lâchons notre pièce et allons souper chez Maxim's. À une heure du matin nous connaîtrons notre sort par certains de nos noctambules notoires, si toutefois vous n'avez pas la patience d'attendre demain.

— J'aurai cette patience si vous m'aidez à la tromper.

Petit Jude regarda Muguette avec étonnement.

— Oui, c'est ainsi, reprit-elle en rougissant. Je vous ai préparé chez moi un souper des plus fins et je serai votre servante, Jude, si vous m'y autorisez et seulement lorsque vous aurez lu cette lettre.

Ce disant, Muguette sortit de son sac une enveloppe et la lui remit.

— Dois-je la lire séance tenante ?

— Évidemment… puisque notre souper dépend de cette lecture.

Intrigué, Jude ouvrit l'enveloppe. Aux premières lignes, il fronça les sourcils, puis, quand il eut terminé :

— Vous êtes adorablement franche, Petite Muguette. Mais, avez-vous bien, bien, bien réfléchi ?… Songez que je suis le plus infidèle des amants ; que je suis l'amant qui ne ment pas, qui ne daigne pas mentir… C'est très grave. Les raisons que vous me donnez sont certainement valables ; il serait ennuyeux, en effet, que vous quittiez la fameuse « vallée de larmes », sans avoir connu la douceur de l'étreinte et aussi les affres de l'amour. Je vous ai beaucoup aimée… moi, mais il y a de cela si longtemps !… si longtemps ! Un sentiment plus doux a fait place à mon amour de jeune homme… Oui, je me souviens, vous vouliez trop, jadis ; aujourd'hui, vos idées ont changé. Vous ne voyez plus l'amour en dehors de l'affection, et en cela vous avez raison. C'est pour cela que je ne puis me dérober — sans commettre le crime de lèse-amitié — à votre franche demande. Rentrons donc chez vous, Petite Muguette, et, ce soir, soyons donc des amants. Mais efforçons-nous tous les deux, à la moindre tempête, de sauver du naufrage la seule chose appréciable ici-bas : l'amitié…

— Vous êtes bon… et je vous aime tant et depuis si longtemps, murmura Muguette toute confuse, en lui prenant la main et en la lui embrassant.

22

Une nuit !

Celui-là, Régina l'a rencontré au moment où il descendait d'auto et où elle entrait au Rat-Mort. En gagnant le premier, un inconnu qui la suivait lui a demandé poliment si elle était seule, et s'il pouvait lui offrir à souper.

Elle l'a regardé et, comme il est grand et svelte, qu'il lui rappelle Léon — Léon qui n'a seulement plus donné signe de vie — et qu'il a des yeux très doux dans une face un peu glabre, elle a accepté en souriant ce compagnon de quelques heures. Souvent, elle tombe plus mal.

Dans ses amoureuses excursions, elle n'est plus Mme Régina Goder, mais une « Nina Lenormand, veuve de guerre, qui se distrait. Elle ne peut avoir d'amant attitré parce qu'elle a un enfant auquel la famille de son mari s'intéresse de trop près ». Cette fable est simple et pourquoi n'y croirait-on pas ? On continue à lui donner dans le monde où l'on s'amuse le surnom de Veuve Joyeuse. D'abord, parce qu'elle rit à tout propos et de tous propos et, le plus souvent, hors de propos, ensuite, parce qu'elle danse bien.

Ils se sont attablés tous les deux non loin de l'orchestre nègre. Son nouvel ami a déposé près de lui une petite sacoche de voyage. Il arrive d'Évian, prétend-il, se nomme Jack Fuller, est Anglais d'origine et Suisse de nationalité. Nina Lenormand est enchantée, elle est, déclare-t-elle, également Suissesse d'origine, du canton de Vaud. Tous deux sont calvinistes, comme il sied.

Heureux de s'être rencontrés, ils dansent, soupent, et s'amusent ensemble jusqu'à quatre heures du matin.

Les voici sur le boulevard de Clichy. Jack Fuller lui fait une cour discrète, cependant que le plus naturellement du monde il l'emmène au Royal-Hôtel. Les formalités remplies, le garçon les prie de monter au cinquième. Chambre spacieuse avec balcon donnant sur la place. Le garçon affirme qu'« ils seront très bien ». Dans le ciel, tout au fond, il y a une grande tache rose, d'un rose fait de sang et d'eau. Jack Fuller paye ; son pourboire est important. La porte de la chambre se ferme. Ils sont dans les bras l'un de l'autre. Cependant « Nina Lenormand », après avoir étalé son petit attirail hygiénique sur la table de toilette, ferme les rideaux, procède à ses ablutions et se couche. Ils ne dorment pas, ils s'aiment… Ils se sont aimés. Nina Lenormand est satisfaite. Pendant qu'elle prend les précautions d'usage, Jack Fuller a allumé une cigarette et s'est approché de la fenêtre. Il ouvre les rideaux.

« — La belle matinée, ma chérie. Si tu veux, nous déjeunerons ensemble par ici et puis nous pourrons aller faire un tour au Bois. Ah ! pendant que j'y pense…

Il va prendre son portefeuille dans la poche de son veston, en tire deux billets de cent francs et, en véritable gentleman, les dépose sur la cheminée.

Elle les lui rend gracieusement, en souriant… Elle a l'habitude.

Il s'étonne… veut discuter, mais, énergiquement, elle refuse quoi que ce soit.

Il a ouvert la fenêtre pour jeter sa cigarette, se penche et se redresse tout pâle.

— Écoute, dit-il, très calme, à présent, il est six heures moins vingt, il faut que je m'habille, que j'aille à la gare de l'Est, oui, à cause de mes bagages, le train arrive à sept heures. Je te laisse ma valise. Viens me retrouver à la Brasserie Heidt à midi… Si tu peux…

Il explique où se trouve cette brasserie, il parle pour parler surtout. Il sait qu'il a une demi-heure devant lui, mais il vaut mieux se presser. Il reprend ses deux cents francs. Le voici prêt. Il se penche sur Nina Lenormand, l'embrasse, et tout bas :

— Je cache la valise dans la cheminée. Si l'on vient… ne dis rien, n'ouvre pas… moi, je sors par là. D'un geste brusque, il a désigné la fenêtre.

Le voici sur le balcon. Avec stupéfaction, Régina le voit se hisser sur le toit et disparaître…

Affolée, ne comprenant rien à ce qui vient de se passer, elle saute à bas du lit, s'habille à la hâte, avec cette seule idée : sortir, s'en aller de ce guêpier, car c'en est un. Elle ne s'explique rien, elle ne cherche plus à savoir qui est l'Homme. Est-ce un assassin ? un voleur ? Il l'a tenue dans ses bras !… Certes non, elle ne lèvera pas le tablier de la cheminée. Elle ne veut pas apprendre. Un anarchiste peut-être ? Qu'importe… ce qui importe c'est fuir, fuir au plus vite… quitter ces lieux alors qu'il en est encore temps et disparaître, se fondre dans la foule… où elle redeviendra Mme Régina Goder. Elle se hâte de s'habiller.

Trois coups forts, nets, à la porte, puis un :

« Au nom de la Loi, ouvrez. »

Elle hésite une seconde ; une seule seconde aussi, elle a l'idée de sauter par la fenêtre, d'en finir ; elle s'écrasera sur le pavé. Comme elle n'a pas de papiers sur elle… Non, il ne viendra à personne l'idée d'identifier Mme Régina Goder dans Nina Lenormand…

Elle a fait un pas.

La porte, dans le même moment, saute.

Quatre hommes, revolver au poing, l'entourent, deux autres lui saisissent les poignets. Elle est terrorisée.

— Où est-il ?

Elle balbutie on ne sait quoi et s'affalerait de terreur, si deux gardiens ne la soutenaient pas.

Mais déjà, deux des hommes ont tiré le lit, tandis que les deux autres sont sur le balcon.

— Il a dû partir par les toits… crie l'un…

Aucun, pas même l'homme qui a une écharpe tricolore sur le ventre, n'a idée de regarder dans la cheminée…

— Fouillez-la, dit le commissaire qui s'intéresse plus à ce qui se passe dehors qu'à la prisonnière qu'il juge une maigre capture.

On la tâte, on lui prend son sac. À l'intérieur, il y a cinquante-huit francs, de la monnaie et un carnet de métro.

— Aucune pièce d'identité, Monsieur le Commissaire.

— Parel, vous, emmenez-la au poste et qu'on la garde à vue.

Elle s'est redressée… Au poste !… le scandale !… Elle éclate soudain en sanglots.

— Mais je n'ai rien fait… moi… je ne sais même pas ce que vous me voulez.

Elle a un ton de sincérité qui a frappé le Commissaire.

— Qui êtes-vous ? Inutile de mentir, on le saura. Régina le regarde et baisse les yeux sans répondre.

— Vous êtes la complice de l'homme ?

Elle hoche la tête et doucement répond :

— Je l'ai rencontré hier soir pour la première fois.

— Où habitez-vous ?

Régina se tait.

Le Commissaire de Police a haussé les épaules.

— On le saura, ma fille…

— Je vous dirai tout… réplique-t-elle, mais à vous seul… en particulier.

Pour la seconde fois, il hausse les épaules.

— Menez-la au poste… Parel.

Docilement, elle a repris son sac… s'est inclinée poliment en passant devant le Commissaire qui a l'air de se dire :

« — Qu'est-ce que c'est encore que cette jolie particulière-là ?… Et il la regarde s'éloigner, non sans quelque étonnement.

Tout le personnel de l'Hôtel est au bas de l'escalier, lorsque Régina et le policier passent.

— C'est égal, crie la patronne furieuse, vous auriez pu l'emmener ailleurs… votre miché.

Dehors, trois ou quatre cents personnes attendent. Régina s'est caché la face avec son sac…

Cependant, elle a la force de dire à l'agent qui la tient toujours par le bras :

— Je vous en supplie, prenons une voiture.

— Si vous la payez… je veux bien, réplique l'agent en riant.

… Un chauffeur curieux est arrêté…

… — Rue La Rochefoucauld, Commissariat…

— …core une affaire d'coco… Pas intéressant ! crie un loustic.

En l'absence du Commissaire, le secrétaire essaye de faire parler Régina. En vain. Elle s'entête dans son silence.

— Je dirai tout au Commissaire, à lui seul, à cause de ma famille.

— Enfin, vous ne le connaissez pas, cet homme-là ?…

— Non, je l'ai rencontré cette nuit.

— Où cela ?

— Au Rat-Mort…

— Qu'est-ce que vous fichiez-là ?…

Une autre, toutes celles qu'il connaît auraient répondu : « J'avais rendez-vous avec le shah de Perse », parbleu ou « J'attendais le Prince Charmant. »

Régina baisse la tête et ne répond rien.

— « Une vicieuse, sans doute » pense le secrétaire.

Il lui présente une petite boîte, en forme de tabatière et demande, se croyant très fort :

— Une prise ?

Elle répond « Merci » poliment, et ajoute : « Je ne prends aucun poison ».

Comme le patron, le secrétaire a haussé les épaules.

— Vous vous expliquerez donc avec M. le Commissaire… C'est votre droit.

Il la garde dans son cabinet, mais toujours sous la surveillance de Parel… Cependant, tout en dépouillant le courrier, en donnant des ordres, il cherche quand même à la faire parler. Cette femme l'intrigue.

— Vous vous trouvez, en tous les cas, impliquée dans une sale affaire.

Elle demande très simplement :

— Quelle affaire ?

— Allons, ne faites pas l'innocente, vous le savez bien.

— Je ne sais rien. Ce Monsieur a été très galant avec moi.

— Pour ce que l'argent lui coûte !

— Je ne me fais pas payer…

Elle a lâché cette phrase et voudrait bien la rétablir par une explication.

Elle commence :

— C'est-à-dire…

Mais le secrétaire l'a regardée avec une surprise non jouée.

— Ah ça… Vous vous fichez du monde… Vous ne vous faites pas payer ?… Tiens, tiens… tiens…, alors c'est vraiment par vice… que vous fréquentez tout ce beau monde de Montmartre ?… Je m'en doutais… ce que c'est tout de même que l'intuition !

Elle ne répond plus et éclate en sanglots… C'est demain que doit sortir Jeannot !… Jeannot, son fils… qu'on va lui enlever certainement après ce scandale… et ses pleurs redoublent. C'est la bienfaisante détente qui se produit.

— Calmez-vous, lui dit le secrétaire, un peu ému tout de même en l'entendant dire : Mon enfant ! Mon petit Jeannot… mon petit chéri…

— C'est horrible… Monsieur… il faut me laisser aller. Je vous jure que je ne connais rien, ni cet homme… ni ce qu'il fait, ni ce qu'il a fait, je vous le jure sur la tête de mon petit.

Àce moment, le Commissaire entre avec Parel.

— Parel, jette-t-il, emmenez-la ; je vous appellerai tout à l'heure.

Quand il fut seul avec son secrétaire, il lâcha :

— Il nous a échappé… il a dû gagner par les toits le 59 de la rue Victor Massé, car nous avons trouvé dans cette maison un carreau du corridor cassé… Dommage, car ce bougre-là, c'est la troisième fois qu'il nous échappe.

— C'est bien Alvenel ?

— Toujours lui, dans toutes ces affaires de coco, lui, Jarguel et Henri Torre, dit le Grand-Thomas. Jarguel, encore, il n'y a qu'à lui dire de passer, il arrive, nous fait rire, nous vante la coco, nous en offre au rabais pour le dimanche suivant, toujours pour le dimanche suivant !… mais jamais rien, ou presque, dans ses poches… l'animal ! Et pas le moyen d'avoir les noms de ses complices et des petits détaillants. Et dire que Jarguel, cet animal-là, fut un de nos meilleurs journalistes ; mais oui, au Gaulois. C'est lui aussi qui a fondé le grand journal l'Auvergnat de Paris ; oui, parfaitement, c'est ce grêlé, ce peleux… enfin… Et la femme ?…

— Elle ne veut parler qu'à vous ?

— Votre avis ?

— Elle n'est rien autre qu'une vicieuse, qu'une pervertie… l'amour seulement… Ne se fait pas payer.

— Il faudra pourtant qu'on la vienne réclamer. Elle n'a sur elle aucune pièce d'identité. Laissez-moi seul avec elle.

Quand le secrétaire fut parti et que Régina fut assise :

— Vous avez promis de me dire, à moi seul, qui vous étiez. Je vous écoute.

Lentement, alors, elle parle :

— Je me nomme Régina Goder, née Régina Sutter, je demeure 37, rue du Bac, je suis mariée et mère de famille. Mon mari est intendant de première classe — grade de colonel. — Il est actuellement en détachement à Damas, en Syrie, et j'ai un fils âgé de 14 ans qui est au Collège Chaptal. C'est tout.

— Je vais envoyer vérifier, répond le Commissaire, tout de même éberlué de ce qu'il vient d'entendre.

— Monsieur le Commissaire, n'en faites rien… Je vous en supplie, c'est à vous et à vous seul que j'ai dit cela… Vous n'avez rien, rien à me reprocher. Cet homme, je ne sais qui il est, je l'ai rencontré hier au soir sur les minuit, en entrant au Rat-Mort. Nous avons soupé, dansé presque toute la nuit et nous sommes rentrés ensemble dans cet hôtel, dont je ne sais même pas le nom… Vous me déshonoreriez… pour quoi ? pour rien…

Le Commissaire était perplexe. Si ce que disait Régina était vrai, il n'y avait aucune inculpation contre elle…

— Il faut pourtant que je vérifie…

— Certainement, je comprends… mais songez, Monsieur le Commissaire, si vous mettez un tiers dans la confidence que je vous ai faite, je suis perdue, je me tuerai… Tout à l'heure j'ai hésité…

— Pourquoi fréquentez-vous les boîtes de nuit ?

Régina baissait la tête.

Il interrogeait à présent.

— Vous prenez des poisons ?

— Non, Monsieur…

— Alors… c'est… c'est…

— Oui, Monsieur le Commissaire, j'ai besoin de l'homme… je suis seule.

— Ça va bien… j'en sais assez… Connaissez-vous deux personnes honorables ou patentées… quoique… enfin… deux personnes qui pourraient vous venir réclamer ?

Elle hésitait.

— Si… cela est absolument nécessaire… oui.

— Je suis au regret, mais je ne puis vous relâcher sans avoir la certitude de votre identité… L'enquête près du concierge vous répugne, je vous offre l'autre.

— Si vous me faisiez accompagner par un agent… chez moi ?… implora-t-elle.

— Te… te… te… D'abord, je n'ai pas assez d'agents pour me permettre… et puis voyez-vous que tous les prévenus veuillent qu'on les reconduise chez eux ?

— Je ne suis pas prévenue… interrompt-elle avec force.

— Vous n'êtes pas prévenue… vous n'êtes pas prévenue… n'empêche que je puis vous juger jusqu'à nouvel ordre comme complice de ce bandit.

— Comment ? cet homme si comme il faut, si sympathique… C'est donc un bandit, ce Monsieur ?

— Dame, ce n'est pas un prix Monthyon, c'est un empoisonneur, c'est Alvenel… un marchand de cocaïne, c'est un gaillard bigrement difficile à prendre et je regrette que vous ne soyez pas sa complice ; par vous, on l'aurait eu. Mais on le repincera.

Et il expliqua alors qu'on l'avait vu en effet sortir du Rat-Mort en sa compagnie, on les avait suivis parce qu'on espérait qu'ils se rendaient à un rendez-vous qui pouvait être intéressant… Il s'était engouffré avec elle dans cet hôtel et ses agents avaient dû attendre six heures du matin, l'heure légale, pour l'arrêter.

— Expliquez-moi à présent, Madame, comment se fait-il qu'il s'est vu pister ?

— Je crois qu'il a dû vous voir du balcon… Un moment il s'est penché… Je dis : je crois, car il ne m'a fait part d'aucune de ses impressions. Il s'est habillé en silence et est parti par le balcon et les toits… sans rien dire.

— Sans rien dire ?

— Sans rien dire, sinon « qu'il partait par les toits… », ce qui n'est pas une manière correcte de partir… je le reconnais.

— Et qu'avez-vous pensé ?

— J'ai pensé que cet homme n'avait pas la conscience tranquille, j'ai eu peur, je me suis habillée… et vous avez enfoncé la porte…

— Vous ne m'ouvriez pas !…

— J'étais tellement saisie que je ne pouvais faire un mouvement.

— Enfin, dit après un long silence le Commissaire, admettons que vous soyez en dehors de l'affaire ; reste l'identité.

Elle se fit suppliante :

— Laissez-moi partir !

— N'y comptez pas. J'ai besoin de deux répondants. C'est déjà assez qu'Alvenel…

— Mais que dirai-je à ceux qui vont venir me chercher ?

— Ce que vous voudrez… C'est votre affaire. Ce n'est pas à un Commissaire de Police à apprendre à mentir à une femme, que diable !… Moi, il me faut votre identité. Allons… de qui vous réclamez-vous ?

Elle hésitait toujours… puis lâcha :

— De M. Jude Weiss.

— L'auteur dramatique ?

— Oui, c'est un ami d'enfance ; nous avons été élevés ensemble. Cela doit suffire ?

— Non… et de qui encore ?

— M. de Pontarès, Hôtel de Suède, rue de Rennes, Ingénieur, Officier de la Légion d'Honneur.

— Ces messieurs ont le téléphone ?

— Oui, M. Jude Weiss… 130.340 Louvre ; quant à M. de Pontarès, il y a le téléphone à l'Hôtel de Suède, Rue de Rennes.

— Comme il est tôt, sans doute pourrons-nous les avoir au bout du fil. Croyez, Madame, que je suis désolé d'agir… mais ma responsabilité est en jeu en cette affaire où le coupable m'échappe encore. M. Jude Weiss, que je connais de vue, en conviendra lui-même.

Il sonna sur un timbre.

Parel parut.

— Restez avec Madame, dans le second bureau, et dites au secrétaire de venir et donnez-moi l'album des Téléphones.

… — À présent, Messieurs, nous allons la faire comparaître, dit le Commissaire de Police, en sonnant.

— Dites à Parel de venir avec cette dame, commanda-t-il au planton.

Régina Goder reparut presque aussitôt.

M. de Pontarès se détourna et Jude prit un air grave.

— Vous reconnaissez bien, Messieurs, être en présence de Mme Régina Goder, demeurant, 37, Rue du Bac ?

Tous les deux, en même temps, répondirent :

— Oui, Monsieur le Commissaire.

— S'il en est ainsi, Madame, vous êtes libre… et que cette histoire vous serve de leçon. Vous vous expliquerez avec ces Messieurs. Je leur ai simplement raconté que vous n'aviez pas de papiers d'identité sur vous et ils se portent garants. Je vous salue, Madame.

Quand ils furent dehors, Jude se tourna vers M. de Pontarès.

— Je crois, Monsieur, que nous ne pourrions être nulle part mieux que chez moi pour recevoir les explications de Mme Goder ?... Si donc vous voulez monter dans mon auto...

— Comme vous voudrez, Monsieur.

Jude se tourna vers Régina.

— Monte ici, à côté de moi... Mettez-vous au fond de la voiture, Monsieur de Pontarès.

... Et quand ils furent installés dans le cabinet de travail de Jules Weiss, celui-ci alluma une cigarette et commença :

— Nous allons avoir avec Madame, ici présente, une conversation, ou plutôt une explication d'une grande importance pour elle et d'une certaine gravité pour nous.

Nous avons tous deux été pris tout à l'heure au saut du lit pour aller tirer Madame d'un embarras assez conséquent, puisqu'elle était retenue par un Commissaire de Police — un homme heureusement charmant. — Pas plus pour nous que pour elle il ne faut que pareil fait se renouvelle. C'est bien ton avis, Gina ?

Régina, sombre, inclina la tête affirmativement.

— Il va sans dire, continua Jude, que tout ce qui se dira ici restera entre nous. Peut-être devrons-nous faire exception pour une tierce personne qui est un médecin et que tous les trois nous connaissons et estimons : le Docteur Gabry.

Je vous demande à tous deux la plus grande franchise ! Pour mon compte, je m'engage à parler sans restriction aucune :

Monsieur de Pontarès, je prends sur moi d'avouer que j'ai été l'amant et même le premier amant de Gina… Réponds, Gina, M. de Pontarès a-t-il été ton amant ?

— Monsieur Weiss… protesta M. de Pontarès.

— Tout au clair, Monsieur, réponds, Gina ?

— Oui, M. de Pontarès a été mon amant.

— Bien, nous allons donc être plus à l'aise pour nous expliquer sur ton cas… Gina est une malade ; Monsieur, nous nous trouvons en face d'une grande malade et vous n'en douterez certes pas lorsque vous saurez qu'elle ne pourrait elle-même vous dire le nombre, même approximatif, des amants qu'elle a eus depuis… depuis moi.

— Mais, pardon, interrogea M. de Pontarès… comment pouvez-vous savoir tout cela ?

— Je le sais, je le sais, je ne veux point ni ne puis mettre une tierce personne en jeu, cette personne étant morte. Gina sait que je ne mens point.

— Non, répond Gina. Jude ne ment pas… j'ajoute que tout ce qu'il peut savoir est encore au-dessous de la vérité… étant donné que ladite personne, jadis, ne savait pas encore toute la vérité.

— Remarque, interrompt Jude, que nous ne te demandons aucun compte. Nous ne te jugeons point non plus ; nous cherchons, purement et simplement, un moyen de te guérir. Tu sais le nom de ta maladie, n'est-ce pas ? En bas, dans le peuple, on appelle ça… de l'hystérie ; un peu plus haut, c'est de la nymphomanie. Ma chère Gina, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de prolonger

cet entretien ; sur ce terrain, du moins. Nous allons aviser à ta guérison, car je ne sais si Monsieur a été un de tes amants comme tant d'autres ou… s'il t'a réellement aimée, ce qui est fort possible, puisqu'il ne paraît rien connaître de ta vie.

— Non, je ne connais rien de sa vie et je l'ai profondément aimée, répond assez piteusement M. de Pontarès.

— Tu le savais, Gina ?

— Je le savais, réplique Gina en allant vers M. de Pontarès et en lui tendant la main :

— Vous me pardonnez, Monsieur de Pontarès ?

— Oui, Gina, mais je veux aider, dans la mesure du possible, votre guérison. Et il ajoute en se tournant vers Jude :

— Que faut-il faire ?

— Nous parlerons de cela plus tard. Gina, peux-tu nous dire, ou plutôt veux-tu nous dire pourquoi tu étais au Commissariat ?

Un instant, Régina a hésité.

— Ne pourrait-on m'éviter tous ces détails… je veux bien me laisser soigner…

— Non, Gina. Dans cette histoire-là, nous sommes des comparses si, malheureusement, tu en es l'héroïne ; et puis, te l'avouerais-je, il me tarde de connaître ce qui t'est arrivé. Galant homme, le Commissaire n'a rien voulu dire ; et, pour mon propre compte, je lui en sais un gré infini. Mets-toi à l'aise, veux-tu une cigarette ? Allons, parle. Une seule aventure racontée bien posément, bien franchement, cela est un bon document. Encore une

fois, nul ici ne plaide coupable. Ce n'est pas de ta faute, si, à certaines heures, le « démon de la chair » comme disent les religieux, le démon de la chair te possède. Ma foi, il est préférable d'avoir une maladie comme la tienne qu'un kyste aux ovaires ou qu'un lupus à la face. Ta maladie n'est qu'une exagération du plaisir recherché par tous, après tout, et nous t'envierions bien sincèrement si nous vivions dans un paysage à la Puvis de Chavannes et si nous n'avions pas l'esprit encombré de préjugés sociaux et religieux. Peu de maladies, en tous cas, présentent la particularité d'en tirer de la jouissance. Parle donc ; nous partons du principe suivant : l'Homme est absolument nécessaire à ta vie, le spasme est obligatoire à ton existence… Ceci admis, nous t'écoutons.

Alors, d'une voix blanche, dans un silence impressionnant, Régina commença son étrange confession. Elle avoua que, depuis des années et des années, elle menait la plus dissolue des existences, toujours poussée vers l'aventure amoureuse par une force contre laquelle réagir lui était impossible, étant donné son manque de volonté et sa passivité naturelle. Elle raconta ses sorties nocturnes, son désir continuel et effréné du mâle qui faisait d'elle une bête à plaisir. Elle avoua des moments cruels. Certains l'avaient volée et d'autres frappée. Elle montra son existence double depuis une vingtaine d'années ; elle étala son hypocrisie devenue obligatoire et qui était sa sécurité même ; puis, enfin, elle ne cacha rien de l'affaire qui l'avait conduite au commissariat. M. de Pontarès l'écoutait avec ahurissement, poussant à certains moments des « ah ! » et des « oh ! » de réprobation, ce qui amenait un « chut » énergique de la part de Jude Weiss, toujours impassible…

Et quand elle eut fini, elle éclata en sanglots. L'image de son fils se dressait de nouveau devant ses yeux et elle s'imaginait le pauvre Goder, à côté d'elle, entendant aussi l'étrange et douloureuse confession.

— Oui, fit enfin Jude… tout cela est lamentable, mais nous sommes là, Monsieur et moi, pour te sauver et nous te sauverons de toi-même et malgré toi. Remarquez, ajouta-t-il en s'adressant à M. de Pontarès, que si, à sa place, c'était un homme qui nous avait fait cette confession, nous dirions presque d'un air d'envie… : « Quel gaillard, bigre, c'est un as de l'amour ! Don Juan, à côté de lui, c'est de la gnognote… ». Oui, eh bien, c'est comme cela qu'il faut un peu prendre notre satyrianisme, car, à peu de chose près, j'ai eu, quant à moi, toute ma vie, une conduite analogue à celle de Régina, cherchant à placer mes désirs à la brune et à la blonde, chassant sur toutes les terres, attelant à deux, trois ou quatre, et je ne me trouve ni déshonoré, ni malade pour cela… Et vous, Monsieur ?

M. de Pontarès songea à Mme Géraldys et à E. N… qu'il gardait, alors même qu'il aimait Régina et laissa tomber un « Évidemment » qui sentait sa loyauté… Évidemment, il aurait bien voulu ajouter un : « Ce n'est pas la même chose », mais la logique et la hardiesse de Jude Weiss lui en imposaient et il craignait, dans la discussion qui suivrait, de n'avoir pas le dessus.

— Nous n'avons pas le temps, ma chère Gina, de traiter ici de la polyandrie. L'heure n'est pas aux controverses, l'heure est à l'action. Ton plus grand malheur est d'être mariée et mère de famille. S'il en était autrement, tu serais une grande courtisane, une grande amoureuse, probablement une grande comédienne et aussi une grande et noble putain, comme l'écrit Brantôme ; on te

recevrait, on chanterait tes louanges… tu aurais ta statue, ton portrait dans les journaux et tu irais dans les salons officiels avec le ruban rouge sur la poitrine — cela va de soi. — Malheureusement, — et c'est à ça que j'en reviendrai toujours — tu es Madame Régina Goder, épouse de M. l'intendant Gustave Goder, qui porte au côté une épée alors qu'un stylo lui suffirait ; tu es mère d'un gamin qui est élevé dans la morale, ta morale, qui est une morale fausse peut-être, mais qui est la morale courante. Dans chacune de tes aventures tu risquais de perdre ton mari, ton enfant qu'on t'aurait arrachés, sans compter les gales, les blennorragies, les chancres et la syphilis que tu aurais pu attraper ; tu es heureusement « vernie… », tant mieux pour toi… mais ma petite, tu as quarante-quatre ans, trente-neuf pour tout le monde depuis cinq ans, c'est entendu… tu as donc quarante-quatre ans et tout cela devient grave, car ton… prurit, loin de diminuer — je te l'annonce — va aller en augmentant de jour en jour… et toi, de chute en chute, tu ne peux savoir où tu tomberas. Ton hypocrisie, jusqu'ici, a pu te sauver la mise ; tant que tu pouvais conduire ta barque, tu la conduisais, d'ailleurs fort bien, mais ta vue va faiblir, ta force s'amoindrir ; bientôt, tu ne seras plus que le jouet hideux de tes passions, car ta maladie va se faire tyrannique, cruelle. Demain, les hommes n'iront plus à toi… c'est toi qui les suivras à la piste, indifférente à leur rang, à leur caste, tu ne verras que le plaisir que tu penseras tirer d'eux, même en les payant. Il y a comme cela, sur les boulevards et au Bois, des vieilles nymphomanes repoussantes, hideuses… dont on s'écarte. Tu sais de quelle façon ces pauvres malades finissent ? Fais un tour à la Salpétrière, à Maison Blanche, à Vaucluse, à Clermont, enfin dans les asiles d'aliénés… Ou bien par un amant peu scrupuleux, un soir, un jour, une nuit, tu seras volée ou bien tu seras tuée, car la

plupart du temps, ces bizarres amoureuses finissent dramatiquement : on les tue et on les vole… Voilà…

— Il faudrait d'abord, je crois, voir Gabry, dit enfin M. de Pontarès, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— C'est mon avis. Nous allons donc voir Gabry cet après-midi… Voulez-vous même faire une chose Monsieur de Pontarès. Déjeunez avec Gina ; moi, de ce pas, je vais trouver Gabry, je lui explique le cas… afin d'éviter à notre amie — car tu restes notre amie, — les ennuis d'une longue et douloureuse confession… et vous viendrez nous rejoindre à trois heures… Cela te plaît-il, Gina ?

Régina acquiesça.

— Mais, pourquoi ne nous rejoindriez-vous pas, demanda M. de Pontarès, à qui la perspective de ce tête à tête faisait peur.

— Je crains que Gabry me garde ; il ne lâche pas ses clients, et encore moins ses invités, car… quelquefois, je fais partie de ses « dîners », répondit Jude en souriant.

— Moi aussi, j'ai été quelquefois, jadis, convié à ses « dîners », où les menus sont si extraordinaires… Enfin, nous allons déjeuner à côté d'ici, à la Gare Saint-Lazare, chez Garnier. Si le docteur vous rend votre liberté, vous viendrez nous rejoindre ; en tous les cas, vous pourrez nous y téléphoner. Je remettrai mon nom à la caisse en entrant.

Régina implora :

— Jude… je voudrais bien… rester seule une demi-heure chez toi. J'ai besoin de faire ma toilette… Monsieur de Pontarès ne

pourrait-il m'attendre au Garnier ?

— Mais, volontiers, répliqua M. de Pontarès.

— Tu es ici chez toi,... tu le sais bien, ajouta en souriant Jude.

— Le Docteur Gabry avait fini son auscultation et réfléchissait, cependant que Régina se réhabillait lentement, triste, toujours sombre, les yeux obstinément fixés à terre.

Gabry ne lui avait posé aucune question. Pendant plus de trente minutes, il l'avait retournée pour l'examiner dans tous les sens. Il n'avait eu que des commandements brefs, des « couchez-vous », « mett'vous sur le côté droit », « sur le vent'e », « n'bougez plus », « seyez-vous, toussez, comptez ». Toussez... etc. Même, à la mise du spéculum, Régina n'avait pas bronché.

Quelquefois, sur son calepin, il avait pris une note hâtivement.

— Voulez-vous m'attendre ici... une dizaine de minutes. N'touchez à rien... Si v' vous ennuyez, il y a dans cet' bibliothèque — et il lui désignait un petit meuble rempli de livres — d'quoi v' s'intéresser.

Et le Docteur Gabry était sorti, emportant son calepin.

Dans le salon, Jude et M. de Pontarès attendaient, un peu anxieux, la fin de la consultation et trompaient leur énervement en parlant politique. Le Docteur entra au moment où ils concluaient :

— Les classes d'en haut, parties d'en bas, et qui possèdent actuellement, ont tout pourri ; les classes d'en bas, trompées par les meneurs qui leur font miroiter une ère possible de bonheur, se pourrissent elles-mêmes. Les coupables sont les Parlementaires

vaniteux et impuissants et l'État surtout, l'État dont le rôle a pris une telle ampleur qu'il est devenu l'Ogre de la Nation…

Le Docteur les interrompit :

— Asseyez-vous tous les deux et ess'yez d'me comprendre. Parlons d'abord d'la, d'la, d'la maladie qui v' s'occupe.

— Allons-y. En avant, pour ou contre le Freudisme, dit Jude, souriant, en allumant une nouvelle cigarette.

Le Docteur lui lança un regard mécontent et tout de suite, en grognant, déclara :

— Le Freudisme ! le Freudisme !… Vous en parlez tous sans savoir seulement ce que c'est. Et d'abord, le Freudisme c'est votre Sade arrangé à la sauce allemande. Nul n'ignore que le scientifisme allemand est le plus lourd et le plus prétentieux des scientifismes. Alors que votre divin marquis, génial philosophe naturiste, est honni chez vous pour avoir oser avancer quelques-unes de ces vérités dont chaque individu en particulier reconnaît la valeur et le bien-fondé, mais repousse, en général, par hypocrisie, bêtise ou ignorance, les Allemands se sont emparé de son œuvre, l'ont commentée en des centaines de volumes. C'est dans votre Sade que Nietzsche a puisé son Nietzschéisme, Marx, son Marxisme et Freud, son Freudisme. Ce dernier, plus malin, employa la méthode sophistique — la meilleure ! — pour arriver à démontrer la véracité des affirmations de Sade, celle de « l'instinct sexuel gouvernant le monde », par exemple. Qui oserait nier sincèrement que l'instinct sexuel gouverne le monde, qu'il a toujours gouverné le monde, l'instinct sexuel étant la seule raison d'être de ce monde ?… Mais Freud, sorte de Mangin médical, se noya dans ce qu'il appelait la « science de l'âme ». Cet âne bâté

s'attarda à des tas de niaiseries, tel son complexe d'Œdipe. Tant qu'il s'était tenu dans le domaine de l'inconscient, ses remarques étaient assez judicieuses, mais dès qu'il voulut se spécialiser dans des explications métaphysiques, et quelle métaphysique !... vieille comme la lune !... ce savant moliéresque dérailla avec cette superbe qui a rendu célèbres tous les herr professor. Il confondait, par exemple, rêve et rêverie parce que, à l'analyse du rêve endormi, il substituait les éléments d'analyse du rêve éveillé, ce qui l'amènerait à dire par exemple : « On rêve ce qu'on désire ; la vie est la réalisation symbolique d'un désir !... » Exactement, car il entend se servir de termes exacts : « Le rêve est un moyen de suppression d'excitations psychiques venant à troubler le sommeil, cette suppression s'effectuant à l'aide de la satisfaction hallucinatoire ».

Quel charabia ! De quelle manière une satisfaction hallucinatoire peut-elle supprimer l'excitation ? Biologiquement, en effet, « toute hallucination, toute représentation, est de nature à provoquer, non pas une suppression, mais une surexcitation, une augmentation du désir, par suite de l'activité des glandes sécrétoires que va provoquer l'hallucination ».

Ce qu'il y a de comique dans le bonhomme Freud, c'est la noncompréhension du freudisme. Admettant comme base de son système la question sexuelle, il devait logiquement en accepter les conséquences. Mais il s'en garde bien. Ce charlatan supérieur soigne ; il a des remèdes, il a des idées morales, des idées ridicules bien entendu. De plus, il exige des patients une foi aveugle en lui. Bref, c'est un sophiste dont les inductions et déductions sont impossibles à contrôler.

Je ne veux pas vous embêter plus longtemps à vous parler de ce toqué.

Certainement, nous portons en nous des désirs inavoués, principalement des désirs sexuels et ce, depuis la plus tendre enfance. C'est la loi naturelle qui s'impose et qui s'impose inconsciemment avec toute sa cruauté et son implacable logique.

Alors il expliqua que la nymphomanie, en réalité, n'était pas une maladie locale mais une psychose, que c'était le cortex cérébral qui commandait et que les organes génitaux lui obéissaient… La nymphomanie pouvait en effet évoluer au cours de la démence précoce et aller jusqu'à la paralysie générale… Certes, jadis, on aurait tenté chirurgicalement l'opération de la clitoridectomie, mot créé par le savant opérateur Docteur Louis Dartigues, mais cette opération n'était pas à conseiller parce qu'elle était cruelle et… logiquement, inutile, le cerveau seul agissant. L'amputation des petites lèvres pouvait être aussi pratiquée pour la nymphomanie, mais le résultat était hypothétique, le centre sexe restait quand même le clitoris. D'ailleurs aussi l'hyperlabisme, selon toujours Dartigues, n'était pas toujours une conséquence de la masturbation ou de la nymphomanie, mais une disposition anatomique anormale comme le tablier des Hottentotes qui ont une hypertrophie extrêmement accentuée des petites lèvres qui descendent comme des ailes de grands papillons entre les cuisses. Dans un but esthétique, — car le sexe intime avait sa beauté, — on faisait assez souvent cette opération…

Le Docteur hochait la tête.

— … Bien s'vent, on s'étonne d'voir un' jolie femme délaissée… on dit du mari : « Ah ! l'idiot, comment peut-il tromper un' si ex-

quise créature ?… » Ceux-là n' savent pas qu' la vraie raison peut être un sexe inattirant, voire même répulsif ».

Bref, Gabry déconseillait les opérations, la première, la clitoridectomie, parce que cruelle et inefficace ; la seconde parce qu'elle ne pouvait donner de grands résultats et surtout le résultat qu'on en voulait attendre, la psychose résidant, encore une fois, dans le cerveau. Bien au contraire on risquait de faire d'une Messaline objective une Messaline subjective qui s'orienterait à peu près certainement vers le masochisme, le sadisme et peut-être même les cruautés génitales. En somme, toutes les aberrations du sens génital, toutes ces perversions se trouvaient sous la dépendance d'un déséquilibre cérébral… et tout ce qu'on pouvait tenter c'était une sorte de rééducation… disons : morale, faute de mieux, renforcée au besoin, soit de la crainte des conséquences, soit de la crainte de la mort…

— Cependant, s'écriait tout à coup le Docteur, s'il n'y pas moyen de guérir la nymphomanie ; il existe le moyen de l'atténuer par les massages, les massages hindous principalement, et les bains tièdes. La plus grande partie de nos maladies, de nos défauts physiques, — même la vieillesse prématurée, avec les infirmités qui l'accompagnent — proviennent de la mauvaise circulation du sang, du manque de souplesse des muscles, des adhérences et, principalement d'une nutrition trop échauffante. Relisez la sonate à Kreutzer. Tolstoï donne à ce sujet d'excellents conseils. Un docteur hindou m'a affirmé qu'en agissant sur le « plexus sacré », il obtint la guérison complète d'une nymphomane. Il se peut. Peut-être plus tard, par l'électricité… aurons-nous de ce côté, comme dans bien des côtés, des résultats intéressants… Pour l'instant, massages, bains, grand air, régime vé-

gétarien ou presque… oui, mais… mais… voilà ce n'est pas possible… pas possible…

Et comme le Docteur Gabry lisait la consternation sur les visages de Jude Weiss et de M. de Pontarès, il eut un triste sourire.

— Non, ce n'est pas tout, mes chers amis, il y autre chose.

Et à ce moment, il regarda dans son calepin, sur lequel figuraient, en latin probablement, des notes fatidiques…

Régina, dans ses sorties tant diurnes que nocturnes, passant du chaud du lit au froid de la rue, sans doute, avait dû attraper plusieurs bronchites qu'elle n'avait jamais soignées, car chacun des poumons, à son sommet, présentait des lésions assez conséquentes et qu'on devait tâcher de cicatriser au plus tôt. Outre cela encore, le cœur, soumis à des émotions continues provoquées par des spasmes trop souvent répétés, était en très piteux état… Il importait donc avant tout d'obtenir de la malade un sérieux engagement de sagesse et un repos non moins sérieux…

Jude Weiss et M. de Pontarès étaient atterrés.

Le Docteur Gabry continua :

— Faudrait fair' rev'nir l' mari d' là-bas… c'la seul est urgent présent'ment… Pour l'reste, il y a le mari… et puis, des appareils, oui, des chos', des machins… Vaudrait mieux autr'chose…

Jude alla chercher Régina.

Il trouva celle-ci en train de lire. Elle avait la même barre sur le front. Mais le sourire, sur les lèvres s'était fait énigmatique. Jude s'étonna de la trouver si docile, si tranquille, si résignée. Il ne remarqua point — pas plus que le Docteur lui-même ne devait

le remarquer — que la porte d'une petite armoire était ouverte. Régina, dans sa précipitation et dans son émotion, n'avait pas songé à refermer la porte de la petite armoire aux poisons.

Dans l'après-midi même, M. de Pontarès faisait agir quelques influences et obtenait le rappel de M. l'intendant Goder, tandis que Régina, sur les instances de Jude, faisait sortir l'élève interne Jean Goder du Collège Chaptal et le mettait près de sa mère, comme garde de corps, en attendant que celle-ci fît ses préparatifs pour se rendre à Marseille au devant de son mari.

23

De la boue, de cette boue froide, gluante et hideuse due à la neige fondue, il y en avait plein les rues étroites et tranquilles de Chaville, rues toujours mal balayées, mal entretenues — comme d'ailleurs, depuis 1914, toutes les rues des petites communes de la banlieue parisienne. — Ce qui restait de neige sur les toits faisait comme des cols d'hermine posés. Le ciel de ce matin de mars était terne, humide, embrouillardé à tel point qu'on avait dû conserver l'éclairage électrique sur les voies publiques à cause des tramways et surtout des autos rendues prudentes comme des aveugles. Et sur toute la campagne s'étendait l'odeur très spéciale de la neige.

Morose, lugubre, le front barré, toussotant à intervalles presque réguliers, Régina, assise sur un matelas encore roulé regardait avec lassitude tous ces paquets, qui s'amoncelaient et gisaient sur le sol comme des morts après la bataille, tous ces paquets qu'il lui faudrait défaire, tous ces objets emballés avec soin

par un mari trop méticuleux et qu'il lui faudrait ranger. Sur les parquets, pleins de paille et de foin, elle apercevait des points noirs bien symétriques : les clous des souliers sales des déménageurs allant et venant, montant et descendant sans répit. Cette entrée dans une presque obscurité en la nouvelle demeure l'accablait. Le jour s'était annoncé sinistre. Il avait fallu se lever tôt, au petit jour, s'habiller à la hâte dans le froid de l'appartement de la rue du Bac qui ressemblait à la consigne d'une gare. Et Régina était partie deux heures plus tard en tramway, lorsque tous les meubles, les paniers, les paquets avaient été enfouis dans la grande caisse noire. Gustave, par obligation, était resté à Paris. Un service chargé le retenait à l'Intendance. Jeannot était au Collège. Sur son matelas mal ficelé et qui faisait comme un pouff, Régina se désespérait, tandis que, dans l'escalier, résonnaient toujours les pas lourds et les voix rudes des gars au torse rayé de blanc et de bleu, des gars qui continuaient leur écrasant labeur.

— « C'est ici que sera le salon, pensait-elle… Un salon ! Pour la première fois, elle sentit tout le ridicule bourgeois de cette pièce inutile. Pourtant, elle y placerait son piano — probablement désaccordé par ce voyage brutal — son piano dont personne ne jouerait plus jamais ; il y avait belle lurette qu'elle, elle ne l'ouvrait plus !… Sur la cheminée on poserait les deux vases chinois, certainement fabriqués à Limoges ou à Rouen, cadeaux de la Saint-Nicolas. Comme deux grenadiers, ils garderaient la vieille pendule, une Cérès dédorée dont la corne d'abondance semblait lâcher péniblement les heures. Tout cet or, dans l'instant, lui apparaissait terne, terne comme son cœur, comme son corps, comme son âme, comme ce ciel qui tombait en plomb sur la villa, et sur toute cette campagne qu'elle détestait et qui ne lui avait jamais paru plus affreuse.

… « À côté serait la salle à manger, en chêne clair, les huit chaises, les deux buffets, le petit dressoir, et le cartel qui sonnerait les heures soutenues par le carillon obsédant… En haut, au-dessus du salon, serait sa chambre. Elle la voulait moderne, sans bois de lit, à l'artiste, pareille à celles qu'elle avait vues dans des expositions : un divan, des pouffs, des coussins en quantité, des paravents, tout cela en deux tons : jaune foncé et noir. Deux ou trois tableaux ultramodernes, des tableaux qui lui auraient semblé hideux si la mode ne s'était pas mêlé de les mettre en faveur. Mais discutait-on avec la mode ?

Régina songeait qu'un grand voile était tombé sur toute sa vie. Le Passé commençait même à se cacher derrière ses souvenirs. Loyalement, depuis neuf mois, elle faisait tout son possible pour se régénérer. C'était Jude qui, à sa prière, lui avait donné sa dernière nuit d'amour. Le premier, il l'avait possédée et elle avait voulu qu'il fût aussi le dernier. Goder, par bonheur, était revenu avec une fringale d'amour et elle avait suppléé par des moyens industrieux, voire même industriels, au surplus. Elle appréhendait beaucoup ces petites toux qui la prenaient matin et soir et qui étaient pour elle comme des petits adieux. Elle se savait atteinte. Elle s'était gorgée d'hémoglobine et s'était piquée à l'Azotil. Elle espérait tout de même encore un petit peu dans ce printemps qui venait et dont les frêles floraisons jaillissaient déjà autour d'elle. Mais que Chaville était triste, triste et humide ! Elle rêvait de Nice… de soleil ! Elle attendait aussi que la pension de Goder fût liquidée, car la vie était de plus en plus chère, horriblement chère — si chère !

Jude voyageait. M. de Pontarès, après une assez brillante affaire, avait définitivement regagné « ses terres ». Elle le soupçon-

nait de chercher à se marier. M. de Montbrun ne donnait plus signe de vie. Léon… Ah ! Léon ! Elle avait fermé les yeux. Léon avait été arrêté, il y avait six mois, à Rio-de-Janeiro et son extradition avait été accordée. L'avant-veille, elle avait reçu une convocation du juge d'instruction. Elle la portait dans son sac, cachée dans une vieille enveloppe. La convocation était pour la fin de la semaine et elle ne savait que faire. S'y rendre, était reconnaître avoir eu des relations avec le voleur et si elle ne s'y rendait point, elle n'ignorait pas que la loi la pouvait punir. Elle ne savait à quoi se résoudre. Avait-il parlé ? Avait-on trouvé des lettres au cours des perquisitions effectuées au domicile du prévenu ? Elle était affolée. Certes, on ne pouvait l'accuser de complicité dans les détournements… mais savait-on jamais ? Elle espérait surtout dans la bonté du juge ; il comprendrait ; elle s'efforcerait du moins de lui faire comprendre la gravité de sa situation. Elle ouvrit son sac, prit la lettre de convocation, la lut deux fois : … « … pour être entendue dans l'affaire Léon Barel ». Qu'allait-il sortir de tout cela ? Elle poussa un gros soupir, glissa la convocation dans l'enveloppe et remit le tout dans son sac. Ce faisant, ses doigts touchèrent un petit flacon, enveloppé dans du papier de journal. Elle regarda longtemps le paquet et l'ouvrit. Le petit flacon était bleu et paré d'une simple étiquette sur laquelle le Docteur Gabry avait écrit de sa grosse écriture : Poison violent : CAZK-65.

Elle haussa les épaules et remit le flacon dans son linceul de papier avant de l'enfouir dans son sac.

Elle l'avait volé chez le Docteur, le jour de son arrestation, dans son laboratoire, alors que son sort se décidait à côté, dans le salon… Elle avait eu un moment de dépression bien naturelle en

frôlant de si près le scandale, un scandale qui l'aurait séparée et de son mari qu'elle aimait malgré tout et de son enfant qu'elle adorait vraiment. Elle ne se rappelait jamais la fin de l'aventure du Rat-Mort, sans ressentir une sensation de malaise comme une sorte d'angoisse. Elle revoyait ce grand jeune homme si doux, si caressant, si sympathique, la quitter gentiment pour regagner sa liberté, par les toits d'abord, et la rue ensuite. Cinq jours plus tard, la police l'avait pris à la Gare du Nord au moment où il débarquait d'un train arrivant de Hollande. Jusque dans un demi-pain en carton, admirablement conditionné en boîte, il ramenait des stupéfiants ! Sa malle, également truquée, contenait presque deux kilos d'opium ! Il s'était laissé condamner sous le nom qu'on lui prêtait, sans daigner répondre. Le lendemain du verdict, dans sa cellule, il s'était élégamment suicidé. Il lui avait suffi, — rapportaient les journaux — de se mordre au bras gauche où, sous la peau, entre cuir et chair, résidait une minuscule ampoule contenant un poison violent, le même que celui que Régina portait dans son sac, ce jour de déménagement : CAZK-65, le plus foudroyant des poisons.

Le souvenir de ce malheureux, à la fin si tragique, la hantait. Plusieurs fois par jour, elle se le rappelait. Elle avait, chose rare, gardé un souvenir ému de son enlacement. Ils avaient tant dansé ensemble cette nuit-là !

C'était maintenant lui qu'elle voyait en se couchant, car plus que jamais elle était affamée de luxure ; c'est à lui qu'elle pensait le matin quand, les sens allumés, elle se réveillait de ses cauchemars dans la détente douloureuse d'une réalité dont son mari faisait les frais.

Elle aurait voulu connaître son identité, savoir qui il avait été. Son avocat lui-même ignorait tout de son taciturne client. Ce Rolla de contrebande, ce Werther doucereux et criminel, gardait, même dans la mort, son mystérieux incognito. Et chaque fois que Régina pensait à lui, une grande tristesse l'enveloppait, une grande tristesse à laquelle se mêlait un peu de sincère regret. Elle était certaine qu'elle avait été sa dernière maîtresse, comme il avait été son dernier amant (Petit Jude ne comptant pas, étant jugé par elle avec son droit de priorité comme l'amant quasi-légitime). La similitude de la tragique destinée de ce malheureux et de la sienne la troublait. Même le hasard de cette destinée ne leur avait-il pas mis entre les mains le même poison, c'est-à-dire le même moyen de s'affranchir de la vie, à leur gré ?

Àce moment, la pluie, une pluie de lances, se mit à tomber et la pièce devint encore plus sombre.

— Vous allez attraper froid, ma petite dame… Voulez-vous que je vous allume un peu de feu ? Il y a de la paille ici et, justement, dans le vestibule, j'ai vu une vieille caisse… C'est que vous toussez vraiment et que l'air de cette chambre n'est pas sain… vous savez, l'humidité suinte tellement sur les murs de la cuisine et du couloir que le sol en est inondé.

— C'est vrai, il fait un temps sinistre et je suis gelée, transie…

Le déménageur alla quérir la caisse, de ses fortes mains la brisa en morceaux, puis, s'étant baissé d'un grand geste large, il ramassa le foin et la paille qui traînaient sur le parquet.

Comme il s'était accroupi, pour allumer, Régina regarda le torse, en trapèze, émergeant de ses fortes fesses.

Àla lueur de la première flamme, elle le jugea beau dans sa force placide de brute au repos et, par habitude, malgré elle, par la pensée, elle le déshabilla en songeant :

— « Celui-là doit être un vrai mâle… »

Elle avait fermé les yeux… le désir de cet homme tout à coup l'avait prise. Elle se sentait toute chose, toute brûlante. D'un geste habituel, elle avait déjà glissé sa main sous sa robe et allait, en le regardant, s'adonner à son vice quand le sens de la réalité la reprit.

— « Je suis folle… Je suis folle… » murmurait-elle.

La trappe aux deux tiers baissée, les combustibles flambèrent avec un bruit de ronflement de machine, le bois pétilla, craqua avec des claquements répétés d'amorces, et l'homme restait toujours là, accroupi, semblant, comme ses ancêtres troglodytes, prendre plaisir à contempler le feu.

Àce moment, un peu de fumée se répandit dans la pièce et Régina se mit à tousser sans parvenir à s'arrêter.

— Faut vous soigner, ma petite dame, fit le déménageur. Voulez-vous que je vous fasse une bolée de vin chaud ?

Elle remercia, un peu émue, indiqua un petit paquet qui contenait son déjeuner.

— Merci, j'ai là tout ce qu'il me faut… Aurez-vous bientôt terminé ce déménagement ?

— On finit de vider les paniers… Dans un petit quart d'heure on vous quittera… Mes camarades, pour l'instant, sont à côté, chez le bistro.

— Et vous ?

— Moi, vous voyez, j'ai… allumé le feu… Puis, je venais pour la note, je suis le chef de l'équipe.

Ce disant, l'homme qui était encore accroupi se dressa, tira un vilain calepin sale et noirci de crasse, chercha la note et la lui présenta en disant :

— Cinq cent cinquante francs… et le timbre…

Régina avait ouvert son sac, en avait tiré six billets de cent francs et les lui présenta en souriant.

— Tenez, je n'ai pas de monnaie, vous prendrez le timbre sur les cinquante francs de pourboire.

Comme le pourboire était conséquent, le chef de l'équipe acquiesça :

— C'est bon…

Tout en rangeant ses billets dans le mauvais calepin, il la regardait avec un sourire équivoque…

— Plus je vous regarde, Madame, plus je suis sûr de vous avoir déjà vue, oui… avec Cheunot, le député… Tenez, la dernière fois, c'était à la salle Wagram… Oh ! je me souviens, car vous m'aviez rudement tapé dans l'œil, vous savez… révérence parler… Oui…

— Oh ! vous vous trompez… protesta Régina.

— Non… non, interrompit le déménageur en hochant la tête, je ne me trompe pas… Il vous a même appelé Régina… Or, c'est bien vous… puisqu'il y a R. G. sur votre sac et Régina Goder sur

la quittance, et puis j'vous dis que je vous ai bien contemplée et admirée… allez…

L'hommage de ce rustre la fit sourire. Régina le vit si fort, si grand devant elle toujours assise sur son matelas — son matelas qui avait fini par se dérouler sous son poids — qu'elle sut mal cacher son contentement de l'hommage reçu et son admiration.

— Vous croyez ?… fit-elle.

— Alors, comme ça, vous êtes une camarade ?

Elle éclata de rire… voulut protester, mais le géant la regardait si drôlement que, prenant soudainement peur, elle se dressa à son tour.

— Oui, oui… je vous reconnais, continua-t-il en s'avançant vers elle… c'est bien vous… Je me disais ce soir-là : « Veinard de Cheunot, il les a toutes. Toutes les femmes, dans les cellules, raffolent ! » L'animal m'a même soulevé une poule… Oh ! il a eu raison, puisqu'elle était… consentante ; mais… j'ai bien envie à mon tour de bécoter sa poule, moi…

Il essayait de rire, cependant que Régina tentait de gagner la porte. Soudain, l'homme, d'un bond, la devança et ferma la porte à clef, et comme Régina était près de lui, de sa rude poigne, il la saisit en s'esclaffant :

— On va se venger ensemble… pas ? Eh quoi, je ne veux pas vous faire du mal, au contraire… Tenez, ça va vous remuer le sang, vous réchauffer…

Régina, terrifiée, n'osait plus bouger. Toute sa protestation consistait dans un faible : « Laissez-moi », ou dans un : « Vous

vous trompez ».

— Je ne me trompe pas… Je vous dis que c'est vous… Je vous ai bien regardée chaque fois que je vous voyais, car vous me plaisiez…

Àprésent, il la tenait dans ses bras robustes et penchait sa face luisante et grasse sur la figure toujours épouvantée de Régina.

— Et puis, conclut-il, vous êtes une bourgeoise, j'aime cela… Je m'expliquerai avec Cheunot, dont je me fous par parenthèses comme de ma première paire de bottes.

Dans un geste caresseur, il descendit ses grandes mains le long de la robe courte de Régina, se saisit d'elle et la renversa sur le matelas…

D'abord, elle se débattit avec force, mais soudain, à l'idée qu'elle allait être, cette fois, vraiment violée sans qu'il lui en coûtât d'autre mal, elle se tranquillisa et ses efforts pour se dégager devinrent plus faibles…

… Lorsqu'elle se vit prise, pour la forme encore, elle repoussa l'homme un peu, jusqu'au moment, où, soudain, matée par le vrai viol, elle attrapa le cou du mâle et se donna avec rage, poussant soudain des cris, râlant de plaisir…

… Il la secouait, la meurtrissait de ses phalanges noueuses et fortes comme des pinces de fondeur, l'écrasant de plus en plus. Tordue par la volupté, elle rythmait le balancement de son bassin dont elle accélérait quelquefois brusquement l'allure. Pour la première fois en amour, cette passive, parce que longtemps privée sans doute, devenait active. Le gars entonnait ses souffles chauds, qui puaient le vin et le tabac, dans la bouche de cette

amoureuse d'occasion — entr'ouverte et juteuse comme un fruit à l'automne — et laissait, dans le délire de sa jouissance, couler sur la langue de cette femelle à présent en rut, ces filets de salive sucrée que la sécrétion des muqueuses rendait plus liante. Le cœur de Régina battait la charge, sa respiration s'avivait jusqu'à l'essoufflement. Ses jambes frémissantes, tendues en arc, luttaient contre les coups de reins de l'homme. Tout à coup, elle tomba dans un spasme vertigineux, oubliant tout, engluée par toute cette salive impure, malsaine peut-être, qui dégoulinait sur sa face jusqu'au cou qu'il refroidissait. Ce viol imprévu, si souvent désiré, la comblait enfin…

… À ses farouches miaulements, succédèrent bientôt de longs et plaintifs murmures de vaincue, des murmures qui sortaient de ses poumons exténués, qui n'en pouvaient plus. Dans sa gorge, lui montait le goût âcre du sang…

Longtemps, ils restèrent prostrés… puis, sans une caresse, sans un baiser, l'homme se dégagea brutalement, d'un geste dur, se dressa, toussa, cracha, ouvrit la porte et disparut…

Régina gisait maintenant sur le matelas, telle que l'avait laissée l'homme parti, son désir satisfait. Exorbités, ses deux grands yeux bleus de poupée fixaient le feu. Que ses résolutions étaient faibles ! Que sa sagesse était illusoire ! C'était navrant à constater. Quelques mois… quelques semaines de sagesse et toute cette retenue, ce désir de remoralisation venaient de sombrer dans les bras d'une brute qu'elle avait désirée — car elle l'avait désirée, cette brute ! — dont, animalement, elle avait joui. C'était sale, bête, ignoble ; c'était à se tuer, oui, c'était à se tuer, cette éternelle faiblesse toujours éprouvée devant le mâle. Qu'allait-elle devenir ? Désormais, il lui faudrait compter avec sa veulerie,

même ruine immobile et toussante, dès qu'une virilité s'érigerait devant elle !

Machinalement, elle se leva pour mettre quelques morceaux de caisse dans le feu et baisser la trappe, puis elle retourna s'asseoir sur le matelas, souillé par les chaussures de l'amant. Elle eut à ce moment une forte quinte de toux. L'exaltation et la satisfaction érotiques de tout à l'heure avaient consumé sa dernière puissance ; elle n'était plus qu'une chose lasse, brisée, une matière morte. À sa poitrine qui brûlait depuis des mois, une douleur suraiguë la lancinait dès qu'elle toussait, la perforait de la base de l'omoplate à la paroi externe des côtes, une douleur soudaine comme une contraction continue de toutes ses fibres. Elle se rappela ses nuits où ses cheveux, quoique courts, se mouillaient de transpirations et son haleine qui sifflait…

Au lointain, une heure sonna et elle entendit de la musique : quelque haut-parleur dans le voisinage. La matinée avait été grise, l'obscurité s'épaississait dans ce midi noyé de brumes. Dans le foyer, le bois craquait ; il fallait aller rouvrir la trappe, — ce qu'elle fit. Des flammes rouges et bleues apparurent. Des lueurs jouaient sur les meubles déposés pêle-mêle, dansaient dans une psyché et ondulaient sur les murs.

Et puis, sans qu'elle sut comment, le mot « bronchite » obséda sa pensée. Oui, ce dont elle souffrait avait commencé par une « bronchite » et maintenant elle était la proie de la maladie effrayante dont on meurt, dont elle mourrait bientôt. Mourir ! La Mort la délivrerait vraiment. Tout à coup, elle se souvint qu'elle était telle que l'homme l'avait laissée après son approche… Elle était folle ! Elle, ordinairement si pressée de recourir aux soins hygiéniques !… D'un bond, elle fut à la cuisine. L'eau ne coulait

pas au robinet ! Elle se rappela alors qu'elle attendait ce jour même le fontainier pour ouvrir la conduite. Désespérée, elle regagna le salon. Pourtant, l'idée que la brute pouvait l'avoir engrossée et peut-être même lui avoir communiqué une maladie vénérienne — savait-on jamais ! — lui devint insupportable. D'ailleurs, il était trop tard, l'irrémédiable était fait… Subitement, un grand désespoir s'empara d'elle. Ce viol, ce viol dont elle avait tiré un plaisir si intense !… cette possibilité d'être enceinte, cette autre possibilité d'être atteinte d'une maladie, son dégoût d'elle-même, de son mal qui ne pardonnait pas, la convocation du juge d'instruction, son arrestation peut-être, le scandale possible, et cette vie à la campagne qu'elle détestait d'avance, enfin, tout s'en mêlait… Décidément, il valait mieux en finir, disparaître sans que son mari se doutât… se doutât jamais… sans que son fils ait un jour à rougir de sa mère…

En une seconde, elle résolut de se tuer sur-le-champ.

Ces résolutions sont les seules qui s'accomplissent.

Comme excuse et pour se donner du courage, elle murmura :

— « Comme je ne guérirai jamais… Un peu plus tôt, un peu plus tard !… »

Vivre lui apparut vraiment comme un long supplice dont le but était le même, après tout. Elle se vit, les mains pâles et longues sur la couverture, entourée de fioles, attendant la visite de médecins qui n'arriveraient jamais qu'à prolonger une souffrance inutile.

Oui, seul, le suicide arrangeait vraiment tout… Elle se « condamnait ». Son aventure de tout à l'heure lui soulevait

maintenant le cœur de dégoût.

Elle porta la main à sa tête et la sentit brûlante.

— J'ai la fièvre, se dit-elle, tant mieux… de cette manière, j'aurai l'énergie nécessaire.

Elle ne cabotina point. Elle ouvrit son sac, prit son stylo, une feuille de papier, écrivit une douzaine de lignes, mettant son suicide sur le compte de sa maladie « qu'elle jugeait incurable et coûteuse… », fit quelques recommandations à son mari et à son fils ; puis elle se leva, mit bien en évidence le « testament olographe » ; après quoi, sa main arracha fiévreusement le papier qui enveloppait le poison mortel… Courageusement, elle le déboucha et le porta à ses lèvres.

Dans la vie de cette « passive », il n'y eut qu'une seule seconde d'énergie et elle l'employa à mourir.

⁂

Selon la coutume protestante, au bas de la lettre de faire-part se détachait une citation biblique :

Cette longue citation, Goder, malgré son immense chagrin, ressentait quelque fierté de l'avoir trouvée.

Villemomble, janvier 1925-mars 1927.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Bourgeoise_pervertie. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.